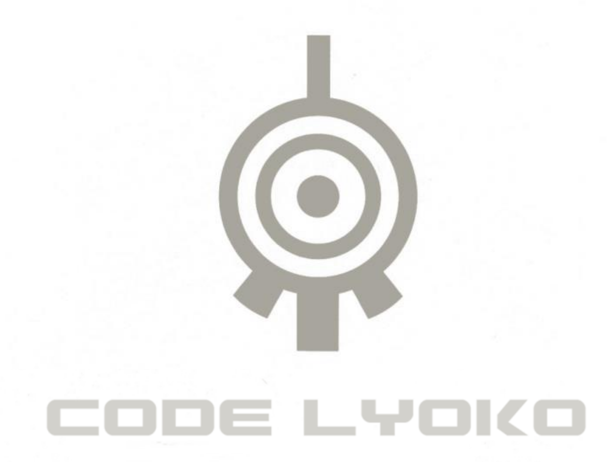


LE CHÂTEAU SOUTERRAIN

ALBIN MICHEL

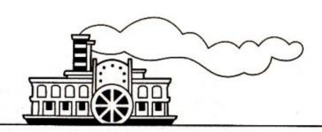

CODE LYOKO

Publication originale : Edizioni Piemme spa

Texte : Jeremy Belpois
Édité par Davide Morosinotto
Couverture originale et insert : Iacopo Bruno

Traduction française :
© Éditions Albin Michel SA, 2010
22, rue Huyghens – 75014 Paris
www.albin-michel-licence.fr
ISBN : 978-2-226-20758-6

Adaptation française : Lise Boëll et Estelle Cerutti
Adaptation graphique : Luc Doligez

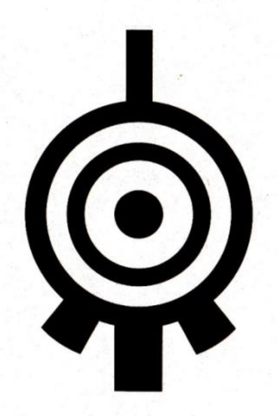


Jeremy Belpois

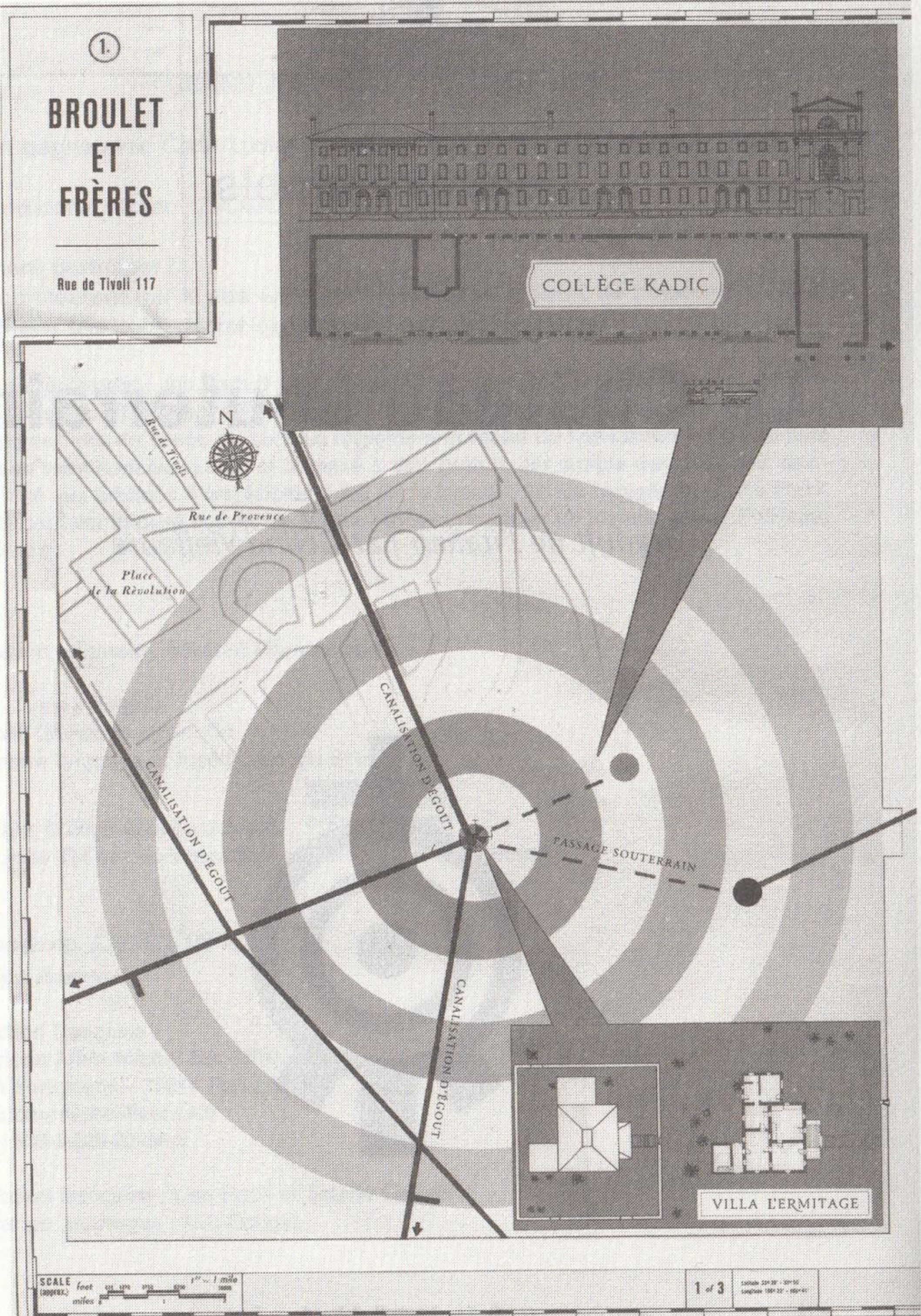
Le Château souterrain

Traduit de l'italien par Céline Vielfaure

Numérisé, retranscris et réadapté par ProjetHopper pour CodeLyoko.Net



Albin Michel



1.
BROULET ET FRÈRES
Rue de Tivoli 117
COLLÈGE KADIC
N
Rue de Tivoli
Rue de Provence
Place de la Révolution
CANALISATION D'ÉGOUT
CANALISATION D'ÉGOUT
PASSAGE SOUTERRAIN
CANALISATION D'ÉGOUT
VILLA L'ERMITAGE
SCALE (approx.)
feet
miles
1 of 3


GREEN PHOENIX
REEN
OENIX
00 SQ. FT.
TO
000 SQ. FT.
CTORY
594-9999
GREEN PHOENIX
PRIZEWINNING
FACTORY
Scale: of the original map

Cette nuit, cela fait exactement dix ans
que je l'ai vue pour la première fois.
Le moment est enfin venu de raconter toute l'histoire.
J'ai décidé de révéler entièrement les faits
dont nous avons été témoins,
Yumi Ishiyama, Ulrich Stern, Odd Della Robbia et moi-même,
Jeremy Belpois. Et, bien sûr, Aelita.
Il n'y a pas un jour où je ne pense à elle.
Cette histoire est dédiée à mes amis,
en particulier à Aelita.
Peut-être m'entend-elle encore en ce moment…

Jeremy

1

UN PAPILLON SOUS LA MER

(MER DU JAPON, 21 DÉCEMBRE)



On dit que lorsqu'un papillon s'envole à Pékin, il pleut sur New York…

Ce proverbe a-t-il le moindre rapport avec l'histoire qui va suivre ? Difficile à dire ! Si tous s'accordent à constater une averse quand elle vous mouille des pieds à la tête, personne en revanche, n'a jamais trouvé le papillon fautif…

Mardi 21 décembre, à 14 h 36, le navire *KNT-17* jeta l'ancre au large de la mer du Japon et envoya un communiqué officiel à la base du continent : « Nous sommes en position. »

Sur la base, ce jour-là, était de garde au poste récepteur Yukiko Itu, une ravissante Japonaise de vingt-trois ans. Depuis son bureau, Yukiko contrôla les écrans qui l'entouraient, approcha le micro de sa bouche et répondit :

— Ici la base. Tout est normal. Vous pouvez faire partir Rovvy à tout instant.

Le *KNT-17* était un navire « câbleur » chargé de contrôler les réseaux de télécommunication reliant le Japon aux États-Unis. Les câbles passaient à plus de mille mètres de profondeur sous la mer, là où aucun être humain ne peut descendre. Pour toute opération de contrôle ou de dépannage, il fallait faire intervenir celui que l'on appelait familièrement « Rovvy ».

Bien qu'affublé d'un nom de chien particulièrement ridicule, Rovvy était en réalité l'un des robots les plus sophistiqués de la catégorie des *ROV* – **R**emotely **O**perated **V**ehicle – et, surtout, le seul spécimen capable d'opérer dans les profondeurs abyssales des océans.

Entre l'écran de contrôle et celui de son ordinateur, Yukiko pouvait observer à la fois le robot, sorte de grosse boîte jaune déposée sur les flots par une grue, et l'officier de quart sur le navire.

— Comment vas-tu, créature de mes rêves ? rugit une voix éraillée sur les ondes.

Yukiko éclata de rire :

— Est-ce à moi que tu t'adresses, vieux bandit ?

— Bien sûr que non, voyons, c'est à mon Rovvy que je parle !

Autre éclat de rire, avant que la jeune fille ne rappelle gentiment l'officier à l'ordre :

— Concentre-toi sur ton travail, sinon c'est tout le Japon qui va se retrouver privé d'Internet !

Cela faisait déjà six heures que la zone sous-marine n'assurait plus la transmission. La situation devenait

préoccupante. Ces câbles servaient à véhiculer l'ensemble des télécommunications et e-mails échangés entre le Japon et les États-Unis. Il fallait intervenir de toute urgence et avec précision.

Rovvy plongea. Grâce à ses puissants propulseurs à hélices, il parvint en peu de temps à rejoindre le tunnel, gros serpent noir qui s'allongeait à l'infini sur le fond sablonneux. Tout autour s'étendait l'océan, sombre et silencieux. Aucun poisson n'habitait ces profondeurs. Sans le faisceau lumineux de la caméra sous-marine du robot, l'écran de contrôle qu'observait Yukiko aurait semblé complètement éteint.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis, le silence fut rompu par la voix de l'officier à bord du navire.

— Je crois avoir trouvé la panne. À première vue, rien de très sérieux.

Un bras mécanique sortit du robot et s'allongea jusqu'à la surface du tunnel.

Au même moment, les instruments électroniques de la salle de contrôle s'affolèrent autour de Yukiko.

— Arrête ! lui cria-t-elle soudain.

— Que se passe-t-il ?

— Le courant est revenu, on dirait. Impossible de t'expliquer le phénomène, mais cela ressemblait à une sorte de… court-circuit.

— Yukiko ? Tu peux répéter, s'il te plaît ?

— Oui, c'est exactement cela. Dès que tu as touché le tunnel, le courant est revenu brusquement, comme un court-circuit !

— Mais je l'ai à peine effleuré ! Quant à des courts-circuits sur un câble à fibre optique, je serais curieux de comprendre par quelle opération miraculeuse…

La jeune fille ignora le commentaire et jeta un rapide coup d'œil aux écrans de contrôle :

— Court-circuit ou pas, tout semble revenu à la normale. Les communications fonctionnent à nouveau parfaitement.

— Veux-tu que je procède tout de même à la réparation ?

— Non, cela ne servirait à rien. Mission terminée. Tu peux hisser Rovvy à bord et rentrer à la maison.

— Merveilleux ! Je vais pouvoir t'inviter à sortir ce soir.

Yukiko sourit et rassembla une mèche de cheveux derrière son oreille :

— Pourquoi pas ?

Tandis qu'au Japon, Internet se remettait à fonctionner, en France, une adolescente de treize ans prenait son petit déjeuner dans la salle à manger du pensionnat Kadic. Connue sous le nom d'**A**elita **S**tones, la jeune fille avait déjà changé plusieurs fois d'identité depuis sa naissance. Elle était de taille moyenne avec un petit nez retroussé, de grands yeux et des cheveux roux flamboyant coupés au carré. Elle portait une ample salopette et son regard sérieux détonnait avec la joie bruyante que manifestaient les autres collégiens.

Dans la cantine régnait une ère de fête : plus que deux jours avant les vacances de Noël ! Les cours ne reprendraient qu'en janvier, presque trois semaines après.

Autant dire une éternité à passer à la maison entre Papa et Maman !

Aelita avait un tout autre programme pour les vacances. La jeune fille avait perdu ses parents et il lui semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis la tragédie, depuis ce jour terrible où son père…

— Tout va bien ? lui demanda soudain Jeremy, la faisant sursauter.

Agé de treize ans, blond et binoclard, Jéremy Belpois était le meilleur ami d'Aelita, celui qui, en ce jour funeste où son père…

— Aelita ?

La jeune fille s'était figée la bouche ouverte, le regard perdu dans le vide, brandissant dans les airs un croissant à peine entamé.

— Paralysée sous le coup de l'émotion ! commenta un troisième garçon.

Odd Della Robbia était un adolescent rieur, coiffé en pétard et arborant un look rock soigné dans les moindres détails.

— Alors, Jeremy, notre plan machiavélique est-il prêt ? demanda-t-il en se tournant vers son ami.

— Rien ne sera laissé au hasard ! Aelita et moi partons chez mes parents pour les vacances. Ma mère est ravie de pouvoir enfin persécuter une fille !

— Parce que toi, non ?

— N'insiste pas, Odd !

— Notre informaticien romantique…

Jeremy fronça les sourcils avant de poursuivre comme si de rien n'était, les yeux rivés sur son assiette :

— Nous serons de retour au collège le dimanche 9 janvier. Un jour avant la reprise des cours.

— Parfait ! Qu'as-tu dit à tes parents ?

— Que je dormais chez Ulrich.

— Moi aussi ! De toute façon, ils ne prendront pas la peine de vérifier. Et les autres ? Tu as pu les contacter ?

— Non, mais nous avons déjà parlé de tout cela avant leur départ. Il ne devrait y avoir aucun probème.

— Ohé ! Aelita ! Tu es sur la lune, ou quoi ? demanda Odd à la jeune fille qui n'avait pas bougé un œil depuis le début de la conversation, le croissant toujours immobilisé devant son nez.

— Aelita, si c'est une plaisanterie, elle n'est vraiment pas drôle, intervint Jeremy, l'air préoccupé.

Son amie le regarda fixement sans ciller :

— Toi, ces Jeremy, non ?

Incrédule, le garçon dévisagea Aelita avant d'éclater d'un rire nerveux. Odd fit semblant de jouer le jeu et lança à la jeune fille :

— Oui, oui, lui, c'est Jeremy et moi, c'est Odd. Tu te souviens que nous sommes tes meilleurs amis, au moins ?

La boutade tomba complètement à plat quand Aelita, le plus sérieusement du monde, répondit :

— Non, pas du tout.

2

LA MAISON VIDE
(FRANCE, RÉGION PARISIENNE, 9 JANVIER)



La nouvelle année s'annonça par un froid exceptionnel.

Au matin du 9 janvier, le train entra en gare avec une heure de retard. Les rails se détachaient dans le paysage d'un blanc immaculé, telles deux bandes noires horizontales dessinées au pinceau. Il avait neigé toute la nuit et cela ne semblait pas près de s'arrêter.

Les portes du train s'ouvrirent ; Jeremy aida Aelita à descendre sa valise.

— Enfin, vous voilà ! retentit une voix joyeuse à l'autre bout du quai. On peut dire que vous vous êtes fait attendre !

Ulrich Stern était venu accueillir ses amis. L'adolescent, grand et malingre, portait un anorak rouge fermé jusqu'au col et un béret de laine d'où dépassaient quelques mèches rebelles.

Aelita et Jeremy étaient ravis de le revoir.

— Salut, Ulrich ! Alors, ces vacances ?

Ulrich se contenta de hausser les épaules et Jeremy n'insista pas. Il savait que son ami traversait une période difficile marquée par d'incessants conflits avec ses parents.

Ulrich souleva sans effort l'une des deux valises et, se tournant vers Aelita, lui demanda :

— Et toi ? Comment vas-tu ? C'était bien, chez les Belpois ?

— Les parents de Jeremy ont été abordables et sa maman est une cuisinière fantastique !

— Merveilleux… murmura Ulrich

Il jeta un coup d'œil sur son amie, incertain de la manière dont il fallait aborder la question qui lui brûlait les lèvres. Finalement, il opta pour la franchise, selon son habitude, et demanda sans préambule :

— Comment va ta mémoire ?

Aelita serra son manteau autour d'elle en frissonnant. Un soupir s'échappa de sa bouche, formant un petit nuage qui s'éleva dans l'air glacé :

— Disons que ça peut aller… Je me souviens maintenant de qui tu es, c'est déjà un énorme progrès !

Ulrich sourit.

Ils parcouraient à pied les rues glacées et glissantes de la ville déserte. La neige donnait à l'endroit un aspect insolite, presque irréel : les trottoirs se confondaient avec la chaussée qui se confondait elle-même avec l'herbe ensevelie des jardins.

Toute la compagne alentour n'était qu'un immense manteau blanc, doux et uniforme.

— Eh bien, il ne fait pas précisément chaud… J'imagine qu'on va se geler dans cette baraque déserte… marmonna Jeremy en grelottant.

— Ne vous inquiétez pas, assura Ulrich. Hier, Yumi est allée allumer le chauffage. On dirait un château de conte de fées, je vous assure !

— Odd est déjà en ville ? s'informa Jeremy en soufflant sur ses mains gelées.

— Il est revenu ce matin. Il aide Yumi à ouvrir la maison.

— Fantastique.

— Notre « plan machiavélique » fonctionne déjà à la perfection, on dirait.

Jeremy avait eu l'idée de réunir ses amis un jour avant la reprise des cours, à l'insu de leurs parents. Il s'agissait pour les cinq camarades de se retrouver ensemble une journée entière, sans que quiconque interfère dans leurs projets. Odd et Jeremy étaient censés dormir chez Ulrich, Ulrich chez Jeremy et Yumi chez Aelita. Pour ne pas éveiller les soupçons, Jeremy avait utilisé un programme informatique permettant de trafiquer les voix et téléphoné ainsi à toutes les familles concernées en se faisant passer, à chaque fois, pour un parent différent.

Un plan vraiment machiavélique… mis en place pour résoudre un certain mystère.

Quelqu'un avait déblayé la neige, y compris sur l'écriteau de bois qui surplombait le portail et sur lequel on pouvait lire désormais « L'Ermitage », nom de cette étrange demeure. Derrière la grille, le jardin avait le même aspect lunaire que le reste de la ville qui menait jusqu'aux escaliers du perron.

L'Ermitage était une villa haute et étroite, construite sur trois étages et un sous-sol, avec un toit pentu et un garage accolé à l'édifice comme pour le soutenir. La maison était entourée de buisson recouverts de neige, plus clairsemés sur l'arrière du jardin. Au-delà séparé par une basse clôture, s'étendait le parc du collège Kadic.

Aelita s'arrêta pour observer les vitres fumées, les grilles blanches du portail, les arbres alentour.

— Tu te souviens d'ici ? lui demanda Jeremy.

— Vaguement, oui. Il s'agit plus d'une sensation que d'un véritable souvenir. La sensation d'un endroit auquel je suis très attachée.

Jeremy approuva son amie :

— Excellent début, mademoiselle ! Et maintenant, entrons avant de geler sur place !

À l'intérieur, Odd était perché sur une échelle en train d'accrocher une guirlande de Noël au plafond. Il sauta à terre dès que la porte s'ouvrit, aussi agile qu'un félin.

Il gratifia Ulrich d'une vigoureuse accolade et embrassa Aelita comme un bon pain sous le regard jaloux de Jeremy.

— Salut, tout le monde ! lança Yumi qui déboulait de la cuisine.

Ses yeux en amande pétillaient de joie et un léger sourire éclairait son visage.

Dernière admise dans la bande, Yumi Ishiyama était la plus adulte des cinq et, du moins en théorie, la plus responsable. Grande et mince, elle s'accordait avec ses cheveux lisses et brillants. Ses parents, tous deux japonais, avaient émigré en France peu de temps après sa naissance.

— Et tes vacances ? s'enquit Jeremy.

— Plutôt pas mal cette année. J'ai même pu aller skier. Et vous ?

La conversation fut brusquement interrompue par un bruit de fracas dans la pièce voisine. Une minute après, déboulait Kiwi, le chien rasé d'Odd, qui se mit à courir et japper comme un fou au milieu du groupe, sa petite queue touffue remuant de joie à la vue de ses amis.

Les cinq se mirent tous à parler en même temps, partageant leurs souvenirs de vacances. Puis ils passèrent aux choses sérieuses, Ulrich grimpa en haut de l'échelle pour accrocher la guirlande tandis qu'Odd et Jeremy, les deux cuisiniers du groupe, disparaissaient en cuisine. Yumi avait apporté un gratin préparé par sa maman et quelques provisions achetées le matin même : des boissons, du pop-corn, un poulet rôti et un filet de pommes de terre.

— Essaie de ne pas te couper un doigt, conseilla Jeremy à Odd qui s'installait pour éplucher les pommes de terre.

Odd ne releva pas et embraya tout suite sur un sujet plus sérieux, apparemment au cœur de ses préoccupations :

— Comment va Aelita ?

— Plutôt bien. La mémoire lui est presque totalement revenue. Elle se souvient de nous et de quelques évènements survenus ces dernières années…

Il réfléchit un moment avant d'ajouter :

— … hormis Lyoko.

— Comment cela, « hormis Lyoko » ?

Jeremy poussa un soupir :

— Elle a totalement effacé de sa mémoire tout ce qui concerne Lyoko.

— Y compris X.A.N.A. ?

— Y compris X.A.N.A. !

Odd termina d'éplucher une patate et en reprit une autre dans le filet.

— Penses-tu que X.A.N.A. soit à l'origine de cette amnésie ?

— C'est tout à fait impossible, annonça Jeremy, l'air grave. X.A.N.A. est mort.

— Ouah ! Quel repas s'exclama Ulrich en se laissant retomber lourdement sur le dossier de sa chaise.

— Devine qui va faire la vaisselle, maintenant ? lança Odd.

— Mais une femme, voyons ! répliqua Ulrich. Chacun sait que c'est un travail de femme !

Yumi lui donna un bon coup de genou dans l'estomac avant de rétorquer :

— Aelita et moi pensions t'aider, mais vu que c'est « un travail de femme » nous préférons t'en laisser l'exclusivité…

Ulrich grommela tandis que les autres riaient.

D'un bond, Jeremy se leva, fila vers une chambre et revint en brandissant un sac.

— La vaisselle attendra ! que diriez-vous d'aller faire un tour ?

Odd n'eut pas l'air emballé par la proposition :

— Mais enfin, tu as vu le temps, Einstein ! Il doit faire à près moins quarante. Et je parie qu'en plus, il va se remettre à neiger !

— Jusqu'à preuve du contraire, il ne neige pas par moins quarante, rectifia « Einstein », tandis qu'Odd se contentait de lever les yeux au ciel. De toute façon, nous ne pouvons pas aller bien loin. En tout cas, pas au-delà des limites du jardin. Je te rappelle que nous ne sommes pas censés être ici !

Yumi observa attentivement Jeremy avant de lui demander :

— À quoi penses-tu, exactement ?

Jeremy ouvrit son sac et en sortit une petite caméra vidéo numérique.

— J'ai décidé de tenir un journal intime sous forme de vidéo-reportage. Cela pourrait être amusant de raconter devant la caméra ce qui nous est arrivé. Peut-être qu'un jour, ce témoignage sera utile, qui sait ?

— Excellent idée, approuva Yumi.

— Moi, je ne vois pas trop l'intérêt, intervint Ulrich. C'est se donner beaucoup de peine pour pas grand-chose…

Yumi lui donna un second coup de genou dans l'estomac, celui-là plus précis et plus violent que le premier.

— Aïe !

— Alors, on y va ? exhorta Jeremy. Puisqu'il n'y a aucune objection, inutile de perdre du temps !

Ils enfilèrent leurs anoraks et sortirent dans le jardin. Dehors, le ciel gris clair se nuançait de rose. Un temps de neige. Jeremy contourna la maison, suivi par Odd et Aelita.

Demeuré en retrait, Ulrich lança à Yumi d'un ton plaintif :

— Tu n'y es pas allée de la main morte, avec ton coup de genou !

— Je croyais que tu étais le champion des arts martiaux ? bon, je suppose que tu as pigé la raison pour laquelle Jeremy a lancé cette idée, non ?

— Euh, pas vraiment, non !

— Mais enfin, c'est pour Aelita ! Si nous racontons l'histoire de Lyoko depuis le début, peut-être que la mémoire va enfin lui revenir…

Ulrich enfonça son béret sur son front, peu convaincu.

Ils sortirent par la petite porte de derrière et pénétrèrent dans le parc. La neige était si haute qu'elle leur arrivait presque aux genoux. Autour d'eux. Régnait un silence de plomb. Kiwi allait et venait de l'un à l'autre, disparaissant parfois sous l'épaisseur de la couche de la neige.

Ils marchèrent jusqu'à apercevoir les premiers contours des bâtiments du collège, leurs toits d'ardoise d'un gris

presque noir tranchant dans la blancheur laiteuse de cet étrange ciel nocturne.

Le petit groupe s'arrêta soudain. Jeremy et Odd commencèrent à creuser la neige de leurs mains.

— Je ne donne pas seulement cinq secondes à Odd…, chuchota Ulrich à l'adresse de Yumi. Cinq, quatre, trois…

À « un », Ulrich se baissa et Yumi reçut une grosse boule de neige en pleine figure…

— Qu'est-ce que je t'avais dit ! jubila Ulrich en tapant sur l'épaule de la pauvre Yumi, déjà un peu sonnée.

— Celle-là, tu vas me la payer, glapit Yumi en plongeant les mains dans la neige.

Et une bataille de boules de neige commença.

— Assez, assez ! je me rends ! supplia Aelita quelques minutes plus tard.

Elle se laissa tomber à côté de Jeremy qui avait quant à lui déclaré forfait depuis belle lurette.

Dans le feu de la bataille, ils avaient déblayé un bon bout de terrain et des touffes d'herbe apparaissaient çà et là. L'ouverture métallique circulaire d'une bouche d'égout se détachait bien visible au milieu.

Si une bouche d'égout était chose banale dans le paysage urbain, ce qui l'était moins, c'était sa présence ici, au beau milieu d'un parc entouré d'arbres.

— Ulrich ! s'écria Jeremy qui mit aussitôt la caméra vidéo en route… Tu ne veux pas commencer à raconter ?

Ulrich tressaillit :

— Moi ?

— Après tout, c'est toi le premier à être descendu là-dedans avec moi…

— Allons, ne fais pas ta chochotte, lança Yumi avec malice. Si tu commences, j'accepte de t'aider à faire la vaisselle. Marché conclu ?

— Bon, dans ce cas…, céda-t-il en s'éclaircissant la gorge.

Bien qu'ils n'aient pas directement abordé le sujet, tous étaient parfaitement au courant des raisons pour lesquelles Jeremy s'était arrêté devant la bouche d'égout. C'était à cet endroit précis que tout avait commencé…

Pour Ulrich, à l'époque, Jeremy n'était qu'un garçon sérieux et plutôt barbant, du genre premier de classe. Depuis leur entrée au pensionnat, les deux collégiens n'avaient pas dû échanger trois mots, si ce n'est les quelques « salut ! » d'usage marmonnés à la hâte, qui tenaient plus du grognement qu'autre chose. Ce n'est que bien plus tard qu'Ulrich s'était intéressé à Jeremy.

Vu d'en haut, le pensionnat Kadic ressemblait à une énorme fourchette. Par le bâtiment central, on accédait au parc que traversaient deux larges allées menant jusqu'à l'entrée du bâtiment administratif. Là, les édifices étaient construits en arc de cercle autour de trois grandes cours : la cour intérieure entourée de saules, la cour centrale encadrée par deux bâtiments qui abritaient les salles de classe et, enfin, la grande cour transformée en terrain de sport.

Ce jour-là, Ulrich buvait un chocolat chaud près du distributeur de boissons avec Odd, son nouveau camarade de chambre, un type qui n'arrêtait pas de parler et de gesticuler. Jeremy s'était approché de la machine, avait inséré une pièce et appuyé sur une touche. La machine avait réagi par une de ces secousses virulentes dont elle était coutumière, secousse qui avait suffi à faire tomber Jeremy comme un vulgaire sac de patates.

Après quelques secondes de stupéfaction, Ulrich s'était précipité pour le secourir et l'avait accompagné à l'infirmerie. Par chance, le garçon n'avait rien de grave. Ulrich l'avait salué et s'était éloigné, pensif.

Quelques jours plus tard, Ulrich avait entendu des cris en provenance de la chambre de Jeremy. Il était entré et avait trouvé son camarade en train de se battre avec une espèce de boîte à roulettes. Visiblement, son expérience de physique avait mal tourné…

— Aide-moi ! Éteins-le !

Ulrich avait détaché l'antenne robot et tout était revenu à la normale.

— Merci.

— Je t'en prie. J'aime bien te venir en aide !

Jeremy Belpois l'avait regardé le plus sérieusement du monde, derrière ses petites lunettes rondes et, après un silence, avait déclaré :

— Il y a autre chose.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne peux t'en parler ici.

— Où, alors ?

— Dehors. Dans le parc. Mais pas tout de suite. Demain, Ulrich le fixa, incrédule, avant d'acquiescer silencieusement.

Le soleil jouait entre les feuilles des arbres, projetant une lumière vert pâle. L'ombre des haies apportait un peu de fraîcheur à cette chaude journée. Perplexe, Ulrich observait son nouvel ami qui marchait en sautillant.

— Tu es sûr que c'est le bon endroit ?

Jeremy lui jeta un regard agacé :

— Personne ne t'a forcé à venir.

— Je le fais pour toi. Je n'ose pas te laisser seul, vu ton extraordinaire talent à t'attirer des ennuis…

En fait, ce garçon mystérieux et solitaire l'intriguait.

— Nous y voilà ! s'exclama Jeremy.

Cette plaque d'égout qui se détachait sur l'herbe faisait une étrange impression. Cela semblait aussi déplacé qu'un poulet en train de traverser la rue sur un passage piéton.

— Aide-moi, demanda Jeremy.

Ensemble, les deux garçons soulevèrent la lourde trappe. Une série de barreaux métalliques scellés dans la paroi permettait de descendre à la verticale, disparaissant dans l'obscurité. L'odeur qui parvenait du fond n'avait rien d'agréable.

— Tu veux qu'on descende là-dedans ?!

— Allez, ne fais pas de chichis, coupa Jeremy en s'engageant dans le trou.

Ulrich hésita un instant mais finit par suivre son nouvel ami et commença bientôt à descendre à l'aveuglette.

Soudain son pied ne rencontra plus que le vide. Le garçon vacilla sur l'échelle avant de s'immobiliser, suspendu comme un poisson mort au bout d'une ligne.

Puis, il entendit la voix de Jeremy résonner d'en bas.

— Qu'est-ce que tu fais encore là-haut ? L'échelle se termine, il faut que tu sautes.

— Comment ça, il faut que je saute ?

— Allez, courage ! il n'y a qu'un petit mètre, tout au plus un mètre cinquante.

Serré contre la paroi en ciment, Ulrich commença à se demander qui était ce dingue qui l'avait entrainé là. Jeremy lui avait semblé être un garçon tranquille… mais visiblement, le pauvre n'avait plus toute sa tête. Peut-être s'agissait-il d'u, de ces génies à qui il manque une case ?

— Ulrich, bouge-toi, nom d'un chien !

Ulrich sauta. Il roula sur le sol et se releva aussitôt, surpris d'être encore intact. Il jeta un regard alentour et vit qu'il se trouvait dans une vaste galerie mal éclairée, impossible à apercevoir d'en haut. Son pantalon était complètement trempé. Dans le fond de la galerie ruisselait une eau grise et… bon sang qui dégageait une odeur absolument immonde !

— On ne peut pas respirer, souffla-t-il péniblement.

— Ce sont les eaux usées, explique tranquillement Jeremy. On est dans les égouts, mon vieux.

— L’endroit rêvé pour une petite balade !

— Ne perdons pas de temps ! plus tôt nous aurons inspecté les lieux, et plus tôt nous en serons sortis.

Ulrich ne se fit pas répéter deux fois.

Les deux garçons avancèrent sur un muret qui permettait de contourner l’eau putride du fond. Leurs ombres s’allongeaient le long des parois de la galerie, dessinant des figures monstrueuses. Autour d’eux, le silence n’était rompu que par le bruit de leurs pas et quelques petits grattements inquiétants.

— Tu crois que ce sont des souris ? demanda Ulrich.

— Que veux-tu que ce soit d’autre ? Je te rappelle que nous sommes dans les égouts. Et si ça t’intéresse de le savoir, les choses noires qui rampent là-dessous sont…

— O.K., j’ai compris ! l’interrompit Ulrich avec un geste d’impatience.

Après quelques pas, ils furent stoppés par une grille. Une série de barreaux s’élevait le long de la paroi.

— On remonte.

Ulrich soupira. Il était sûr que l’odeur de putréfaction s’était imprégnée pour toujours dans ses vêtements.

Tout en haut de l’échelle se trouvait une autre trappe métallique. Quand ils l’eurent soulevée, les deux amis se trouvèrent aveuglés par la lumière.

Ulrich se hissa et se tut un instant, stupéfait.

Ils avaient atterri sur le pont de la vieille usine, un gigantesque édifice qui occupait toute la surface d’une petite île inondée de soleil. Ils étaient entourés par les eaux du fleuve

qui jouxtait le parc du pensionnat. Dans le dos d'Ulrich, une haute grille surmontée de fils barbelés bloquait la route qui, autrefois, permettait aux camions de rejoindre l'usine.

À présent, le goudron de la route était entièrement craquelé et des touffes d'herbes parsemaient le sol par endroits.

Le pont lui-même n'avait pas l'air en très bon état. Les structures métalliques étaient rongées par la rouille. Mais l'ensemble valait le coup d'œil : du pont, on profitait d'une vue spectaculaire sur le fleuve et, au loin, l'horizon était cerné par crime des grands arbres et le profil majestueux du manoir du collège.

— Pas mal, non ? sourit Jeremy.

— Tu l'as dit ! je me demande pourquoi il n'y a plus personne ici.

— J'ai bien mené ma petite enquête… mais elle n'a rien donné. L'usine a fait faillite quand nous n'étions encore que des nourrissons. Au lieu de la vendre, les propriétaires ont préféré la laisser à l'abandon, pour une raison inconnue. Ensuite la nouvelle zone industrielle a été implantée hors de la ville et le quartier est resté à l'état de ruine.

Jeremy se tut et contempla l'île en silence.

— Un jour ou l'autre, quelqu'un transformera cet endroit en parking ou en immeuble de bureaux. À moins que cela devienne un hôtel de luxe.

L'usine, avec ses cheminées hors d'usage, avait un air mélancolique. Ulrich avait une tout autre idée sur la façon d'aménager l'espace : il imaginait des salles de sport, des

pistes de skateboard, des cafés… un lieu de divertissement à vous donner le tournis.

— On y va ? demanda Jeremy, en s’avançant sur le pont.

— Où ça ?

— Mais tiens… visiter l’usine !

3

ERIK MC KINSKY
(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 9 JANVIER)



— Tu viens au match de baseball, cet après-midi ?

— Oui… en fait… je ne sais pas… j'ai des choses à faire.

— Toujours avec ces « zicos » ?

— Ce ne sont pas des « zicos », c'est le groupe du siècle !

— Si tu le dis…

L'un des deux garçons qui bavardaient assis au bord du stade s'appelait Mark Holeman. Il était âgé de onze ans, portait une casquette et une écharpe aux couleurs des Massachusetts Rippety Indians, l'équipe de baseball de l'école. Le second, Eric Mc Kinsky, même âge, arborait un T-shirt fluo des Ceb Digital, le « groupe du siècle » comme il les appelait. Dans son dos, la chateuse du groupe, Gardenia, s'affichait sautant à califourchon sur une guitare géante.

Devant les deux garçons s'étendant, ouvert aux quatre vents, le stade d'entrainement des Rippety Indians. Derrière eux, le bâtiment moderne et peu engageant de la

Rippety School imposait au paysage une architecture brutale, sorte de gros cube rose orné de grandes baies vitrées.

Mark arracha quelques brins d'herbe jaunie et soupira.

— Écoute, les Ceb Digital sont très forts et cette Gardenia est phénoménale, mais…

— Comment ça, très forts ? Comment ça, phénoménale ? Elle est *divine*, tu veux dire ! Cet après-midi ils donnent un méga concert…

— Erik, tu t'entends parler ? On dirait que tu penses plus qu'à ça ! Tu restes cloîtré dans ta chambre à écouter leurs CDs. Après tu te branches sur Internet pour aller voir leur site et ensuite, tu te vautres devant la télé pour regarder leur dernier clip…

— Et alors ? lui répondit son ami, un peu troublé.

Il avait écouté plus de treize fois d'affilée leur dernier single, « Luv Luv Punka ». Pour lui, sans l'ombre d'un doute, ce groupe était tout simplement géant.

— Zut ! Il n'y a pas que les Ceb Digital dans la vie.

— Parce que tu trouves cela plus malin de rester des heures à regarder les Indians se faire rétamer sur leur stade par je ne sais quelle équipe ? Si au moins ils te faisaient jouer !

C'était un coup bas et Erik s'en voulut immédiatement. Jouer dans l'équipe de l'école était le rêve de Mark. Depuis deux ans son ami ne ratait aucun de leurs entrainements et cherchait par tous les moyens de convaincre l'entraîneur de le faire entrer dans l'équipe. Mais ses efforts restaient toujours vains. Mark semblait maudit.

— Au moins, moi, je suis en plein air !

— Mais on est en hiver et il fait super froid !

C'était hélas l'exacte vérité. Ils se levèrent et filèrent récupérer leurs vélos qu'ils avaient abandonnés contre la grille du stade.

Erik pédala sur le chemin verglacé jusqu'à une petite maison ornée d'un écriteau où l'on pouvait lire : MC KINSKY.

— Me revoilà, Maman ! cria-t-il en claquant la porte.

Il laissa tomber son sac et enleva son blouson. Du coin de l'œil, il avisa sa mère allongée sur un tapis de sol dans le salon.

— Bonjour mon trésor ! lui lança-t-elle. Je suis… en train… de faire… mes exercices.

La mère d'Erik était une fanatique d'aérobic et passait toutes ses matinées à faire des « exercices d'échauffement » comme elle disait, avant d'aller, chaque après-midi, s'enfermer dans une salle de sport.

— Je vais dans ma chambre !

— Je fini… mon stretching… et je viens t'embrasser.

Sur l'écran de l'ordinateur apparut l'inscription *MUSIC-OH* puis : *vous êtes connecté*.

Les enceintes diffusaient « Luv Luv Punka » à plein volume et Gardenia semblait ne chanter que pour Erik, ses grands yeux violets regardant droits devant elle.

Il y avait vingt-deux e-mails non lus. Le bulletin des Ceb Digital, un appel au secours d'un fan désespéré prêt à payer

n’importe quelle somme pour les billets du prochain concert et divers messages du forum de Music-Oh. Le garçon commença par les lire. Une certaine Lisette93 avait écrit :

Saluuuut Erik !!!! Je suis trop contente ke tu m’aies répondu + inscrite sur le forum ! C vraiment trop cool ! Je suis 1 vrai fan maintenant !!!!

Erik allait supprimer le message mais la suite retint son attention :

Pour te remercier, je voudrais te montrer 1 truc top-secret : 1 photo de Gardenia quand elle bossait comme serveuse, avant ke sa voix hallucinante fasse d’L 1 méga-star !!

Ne me demande pas où je l’ai trouvée…

Erik fut traversé d’un frisson d’excitation. Tous les fans des Ceb Digital savaient que Gardenia avait travaillé comme serveuse au restaurant *Skate Willy* de Boston avant de fonder le groupe avec Freno, le guitariste. Tous savaient également que la moindre photo, le moindre autographe et jusqu’aux vieux vêtements usés de la chanteuse datant de cette période-là avaient été soigneusement éliminés par le manager du groupe dès les premiers signes de succès. Il n’existait plus la moindre trace de Gardenia en tenue de « Willy-Girl » et, à supposer qu’on en trouve une, elle aurait une valeur carrément incalculable.

Le mail de Lisette93 ne contenait pas de pièce jointe mais indiquait seulement un lien. Erik se prépara à cliquer dessus, la main tremblante.

— Me voilà, mon chou ! lança sa mère, faisant irruption dans sa chambre, enveloppée d'un nuage de parfum à la pêche. Descends, je t'ai préparé ton déjeuner.

Erik fixait encore l'écran, le cœur battant :

— J'arrive dans trois minutes.

Sa mère lui passa affectueusement la main dans les cheveux :

— Toujours rivé à ton écran d'ordinateur ! Ce n'est pas sain tu sais. Allons, viens, il est déjà 10 heures et tu n'as encore rien avalé de la journée !

Le ton était sans réplique. Gardenia allait devoir attendre encore un peu.

Au même instant, à l'intérieur de l'ordinateur d'Erik, une autre personne se résignait à attendre.

La créature digitale errait dans un néant infini, sans nom et sans souvenir. Elle était restée si longtemps à attendre. Une larve encore enveloppée dans sa coquille qui n'attendait que le moment propice pour se déployer et naître à sa vie d'adulte. Une pince mécanique s'était approchée lentement et l'avait effleurée.

Ainsi elle s'était réveillée.

Mais elle ne savait pas pourquoi, ni ce qu'elle devait faire.

Elle ressentait le besoin urgent de se réapproprier ses souvenirs. Elle était convaincue qu'ils existaient encore

quelque part, mais où ? Il fallait les trouver coûte que coûte pour savoir quoi faire par la suite.

La « chose » cachée dans l'ordinateur d'Erik savait que cette mémoire l'attendait, enfermée dans un coffre-fort invisible.

Il lui fallait un œil pour l'ouvrir, un œil avec lequel regarder par le trou de la serrure.

Oui, c'était bien cela. L'œil.

Voilà ce qu'elle devait trouver : son œil.

L'œil de X.A.N.A.

Erik dut avaler un jus de carottes au goût innommable et subir le sermon de sa mère :

— Tu as passé toutes les vacances enfermé dans ta chambre à écouter de la musique ! Tu pourrais au moins sortir avec ton Mark, ou faire un peu de sport…

Tout en faisant semblant de l'écouter, Erik sentait monter en lui une attente folle : impossible d'oublier cet e-mail.

À peine sa mère était retournée à ses exercices que le garçon se précipita dans sa chambre et ferma la porte à clé pour ne plus être dérangé.

Ne me demande pas où je l'ai trouvé…

Sous le coup de l'émotion, Erik en eut le souffle coupé. Puis l'émotion se transforma en peur. Les Ceb Digital n'avaient rien avoir avec l'histoire désormais. C'était une peur indéfinissable, la sensation que l'on éprouve lorsque l'on sait

que quelque chose de monstrueux est tapi derrière la porte. La main sur la souris, il hésita. *Clic*.

Sur l'écran, pas la moindre photo de la belle Gardenia aux yeux violets.

Ni aucune autre photo du reste. Il y avait en revanche un dessin.

Un cercle au milieu et deux cercles autour. Le second cercle, plus à l'extérieur, était coupé par une fine rayure verticale en haut et trois bandes plus large sur le bas.

— Encore un canular…, murmura Erik, déçu.

Puis il observa attentivement le dessin. Qu'est-ce que c'était exactement ? Une cible ? Un logo ?

Erik n'arrivait pas à quitter l'écran des yeux.

Il ne savait pas pourquoi, mais ce dessin lui rappelait quelque chose de bien précis.

Un œil.

Il cliqua dessus.

4

LE CHÂTEAU SOUTERRAIN

(FRANCE, RÉGION PARISIENNE)



En réalité, tout avait commencé peu avant qu'Ulrich descende dans les égouts avec Jeremy. Quand l'aventure débuta vraiment, Jeremy se trouvait seul. Chaque semestre, Mme Hertz, le professeur de sciences physiques, lançait un concours pour récompenser l'expérience la plus originale et, systématiquement, Jeremy remportait le premier prix. Cette fois, il avait décidé de construire un robot miniature. Quelques pièces lui manquaient pour finir son prototype et il n'y avait aucun matériel qui convienne au sein de l'école.

Il s'était alors souvenu de l'ancienne usine abandonnée, non loin du collège. Là-bas, peut-être trouverait-il les pièces qu'il lui fallait. Quelque temps auparavant, il avait fait par hasard une découverte intéressante : un passage secret qui menait du parc du pensionnat à l'intérieur de l'usine…

Vu de l'extérieur, la plaque d'égout était quelconque. Une fois soulevée, en revanche, elle révélait un étrange symbole gravé, souligné d'une inscription tout aussi mystérieuse : *Green Phoenix*. Le Phénix vert. Ce même symbole était gravé au pied de l'échelle métallique qui descendait dans les catacombes. On le retrouvait également à divers endroits de la galerie souterraine, comme pour indiquer une direction à suivre.

Puis… à l'entrée de l'usine désaffectée, sur l'île, ce même symbole gravé et usé par le temps.

Le Phénix vert.

Hormis le pont exposé au soleil, l'usine était un lieu humide, froid et poussiéreux. Depuis l'entrée principale, on accédait à une galerie en mezzanine, suspendue quelques mètres au-dessus du sol. Un endroit gigantesque et désolé, d'une hauteur vertigineuse. Sur les parois étaient fixées des coursives d'où devaient partir les commandes des grues et autres machines désormais hors d'usage.

De grandes baies en verre dépoli donnaient sur le fleuve. De nombreux carreaux étaient cassés et rares vitres encore intactes opaques de poussière.

Personne n'avait mis les pieds ici depuis des années.

Jeremy décida d'explorer le rez-de-chaussée. Les ouvriers avaient laissé sur place un échantillon impressionnant d'objets hétéroclites : tuyaux, pneus de camion, appareils électroniques, barres de métal, et enfin d'innombrables pièces mécaniques. C'était une véritable mine d'or pour son robot.

Dommage que l'échelle, qui permettait autrefois de descendre au rez-de-chaussée, soit désormais complètement impraticable. Il n'en restait plus que quelques barreaux de fer, oscillant dans le vide.

Jeremy remarqua deux gros câbles suspendus au plafond par des crochets, accessibles depuis la galerie et descendant jusqu'à terre en s'enroulant sur eux-mêmes, tels de gros serpentins.

« Cela devrait supporter mon poids… »

Il en attrapa un et tira de toutes ses forces dessus. Aucun bruit suspect. Apparemment, c'était solide.

— Taïaut… ! cria-t-il, en agrippant le câble des deux mains.

Il se laissa glisser jusqu'à terre et atterrit dans un nuage de poussière, les paumes des mains brûlées par le frottement.

N'empêche qu'il avait réussi !

Il commença à fouiller dans le hangar abandonné à la recherche de quelque chose d'intéressant à récupérer. Puis il vit l'ascenseur. C'était un simple monte-charge retenu par des câbles à une boîte de commandes. Un seul bouton, rouge, qu'il suffisait de presser pour descendre.

« Je me demande où mène cet ascenseur… », pensa Jeremy avant de se décider à appuyer sur le bouton.

Il n'imaginait pas une seule seconde que l'ascenseur puisse fonctionner. Mais la grille de sécurité s'abaissa devant lui et un vieux moteur se mit à tourner.

« Oh oh…, pensa-t-il, j'ai peut-être fait une bêtise. »

Après une bonne minute de descente dans le noir, l'ascenseur s'arrêta et la grille de sécurité se releva. Devant lui, une porte automatique s'ouvrit.

Les murs de la grande salle où il était arrivé étaient baignés d'une lumière froide et verdâtre. Du plafond pendait un enchevêtrement impressionnant de tubes et de câbles électriques qui convergeaient vers un énorme cercle suspendu au milieu, tel un lustre. Juste en dessous, à terre, se détachait un autre cercle rehaussé sur le sol de quelques centimètres. L'ensemble faisait penser à un dispositif de télé-transport pour extraterrestres tout droit sorti d'un décor de film de science-fiction, à moins qu'il ne s'agisse du lance-missiles d'un dessin animé futuriste. Sauf que ce n'était ni un film de science-fiction ni un décor d'animation, mais bel et bien la réalité.

Jeremy n'arrivait pas à en croire ses yeux. Un bras mécanique descendait du plafond, visiblement destiné à régler les écrans éteints, ainsi qu'un clavier. Devant les écrans se trouvait un grand fauteuil muni d'une série de boutons sur les avant-bras. Apparemment un poste de commande. Cela ressemblait à la console de pilotage d'un vaisseau spatial.

Jeremy oublia un instant ce pour quoi il était venu et son expérience de sciences physiques. Son cerveau bouillait de mille questions : qui avait construit une chose pareille dans le souterrain d'une usine désaffectée ? Des êtres humains ? Des extraterrestres ? Et surtout, pour quoi faire ?

Il s'approcha du poste de commandes et jeta un rapide coup d'œil pour dissiper son premier doute : devant les écrans se trouvait un clavier d'ordinateur tout à fait ordinaire. On

pouvait déjà en conclure que ce lieu avait été conçu par des êtres humains. Il était en effet improbable, pour ne pas dire impensable, que des extraterrestres utilisent entre eux notre alphabet.

Où donc avait-il atterri ? Sur une base militaire ? Sur le lieu de tournage abandonné d'un film futuriste ?

Tout à coup, Jeremy se souvint du fil barbelé au-dessus de l'accès au pont et des écriteaux parsemés un peu partout dans l'usine : DANGER, PROPRIÉTÉ PRIVÉE, HAUTE TENSION…

Il regarda autour de lui et se demanda si des caméras de télésurveillance ne se trouvaient pas cachées. Sa présence avait peut-être été enregistrée. Qui sait si une alarme ne s'était pas mise à sonner quelque part. À coup sûr, des gens allaient surgir et l'emmener.

Quelqu'un s'apprêtait peut-être à l'enlever et à le faire disparaître pour toujours.

Mais il avait beau se torturer les méninges, il ne voyait vraiment pas *qui*.

— S'il ne me reste que peu de temps à vivre, déclara-t-il à haute voix pour se donner du courage, au moins que je l'emploie à tenter de comprendre ce qu'il se passe ici.

Il ne lui restait plus qu'à s'installer sur le fauteuil de commande.

Ce qu'il fit…

… avant de découvrir que cela ne servait strictement à rien. Les commandes étaient éteintes, ainsi que l'écran et le clavier.

Problème numéro un : trouver l'interrupteur général.

Jeremy explora avec attention toute la salle : le gros ordinateur qui pendait du plafond, les murs, l'éclairage… Il eut beau fouiller la salle de long en large, il ne trouva rien.

Il remonta alors dans l'ascenseur.

« Je suppose que c'est par le même chemin qu'on rentre », se dit-il avec espoir.

Il appuya donc sur le bouton rouge et, peu de temps après, se retrouva au rez-de-chaussée de l'usine. Il appuya de nouveau et l'ascenseur se remit en marche vers le bas pour parvenir de nouveau dans la salle des ordinateurs.

Il avait perdu cinq bonnes minutes mais suivait fidèlement l'une des maximes chères à son professeur de physique, Mme Hertz : le chemin vers la science est pavé d'expériences.

Il s'arrêta un instant pour réfléchir. Si l'unique sortie était l'ascenseur, alors l'interrupteur général devait forcément se trouver à l'intérieur de la pièce. Pourtant, il avait eu beau chercher, il n'avait rien trouvé. Sans compter que, généralement, un bouton de commande générale se doit d'être visible. Il *devait* donc y avoir une autre sortie quelque part.

Une issue cachée.

Jeremy se cala dans le fauteuil devant l'ordinateur, se détendit un instant et ferma les yeux. C'était comme un test pour lui.

Il se mit à faire tourner le fauteuil pivotant sur son axe, ouvrant les yeux à l'improviste pour les refermer aussitôt, ceci afin de graver des clichés de la pièce sous différents angles. Les écrans éteints de la console et le clavier. La grosse

structure mécanique suspendue au plafond. Un mur vert. La porte de l'ascenseur.

Jeremy s'arrêta. Il ouvrit les yeux et regarda de nouveau la porte, une porte beaucoup trop moderne, pensa-t-il, par rapport au vieil ascenseur tout rouillé qui se trouvait derrière.

« C'est une porte de sécurité, se dit Jeremy. Elle sert à protéger quelque chose d'important. »

Dans la salle des ordinateurs, tout était éteint. Pourtant, la porte s'ouvrait et se fermait automatiquement. Et l'ascenseur montait et descendait de même.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Jeremy s'approcha de la porte en tentant d'éviter son ouverture automatique. La surface était lisse et elle semblait très solide.

Le garçon aperçut alors quelque chose qui lui avait jusque-là échappé : une plaque métallique située à droite de la porte, de la même couleur, mais d'une texture différente.

Jeremy y appuya la main. Rien ne se produisit. Évidemment, à part le dispositif d'ouverture et de fermeture automatique, toute autre fonction avait été désactivée.

Il avait de toute évidence suivi une fausse piste, mais ce n'était pas une raison pour abandonner. Il était *certain* que quelque part se trouvait une autre pièce. Et il existait forcément un moyen d'y pénétrer.

Il commença à sonder les cloisons, donnant de légers coups sur les murs de la pièce. Quand il eut parcouru tout le périmètre, sans avoir noté quoi que ce soit, il s'agenouilla et

passa à l'inspection du sol, les jointures de ses doigts douloureuses à force de frapper.

Toc, toc, toc.

Cette méthode d'investigation n'avait rien donné et il commençait à se faire tard.

Toc, toc.

Il allait devoir rentrer au collège, s'il ne voulait pas que l'on s'aperçoive de son absence.

Toc, toc.

Il était à tout à fait défendu de s'éloigner des frontières du parc et…

Toc, toc, dong, toc. Jeremy s'arrêta. Il recula légèrement, toujours à genoux. *Toc. Dong*.

Et voilà.

Dong.

Il chercha du doigt le bord quasiment invisible de la dalle métallique, jusqu'à ce que ses ongles rencontrent une légère saillie. Il sortit alors son couteau suisse de sa poche et enfile la pointe dans la fine rainure. Il tenta de faire levier sur la dalle qui se souleva légèrement. Il planta la lame plus profondément et recommença l'opération, glissant cette fois ses doigts dans l'ouverture étroite, puis tira à toute force des deux mains.

La dalle se souleva entièrement, cette fois.

Un passage s'ouvrait en dessous. Un trou sombre disparaissait vers les profondeurs, et des barreaux de fer accrochés à la paroi permettaient de descendre.

Une fois en bas, Jeremy se trouva dans une pièce ronde aux murs peints d'un jaune orangé. Il observa longuement l'endroit. Les instruments étranges qui meublaient la pièce ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait et, de toute évidence, l'interrupteur général qu'il cherchait ne se voyait pas d'ici.

Devant lui, trois colonnes s'élevaient du sol jusqu'au plafond, disposées tel un triangle parfait. D'étranges appareils et toutes sortes de tubes occupaient l'espace. Sur chaque colonne une porte coulissante donnait vers le centre du triangle. Chaque porte était scellée. Jeremy comprit immédiatement que les mystérieuses colonnes étaient contrôlées par l'ordinateur central et peut-être, également, par le poste de commande situé à l'étage au-dessus.

À quoi tout cela pouvait-il bien servir ? Étaient-ce des rampes de lancement ? Si oui, pour lancer quoi, au juste ?

On aurait dit des cabines de douche ultramodernes.

Jeremy décida de se concentrer sur sa principale recherche : l'interrupteur général. La seule chose à faire était d'essayer d'aller encore plus bas.

Il descendit dans le trou sombre qui permettait de franchir encore un palier. Ses chaussures glissaient sur les barreaux et il commençait à suffoquer légèrement.

Il finit par toucher le fond et se retrouva dans le noir total.

Il utilisa son téléphone potable comme lampe de poche et aperçut, à quelques pas devant lui, une petite porte.

C’était une porte carrée et solide, renforcée par des doubles montants, et donc impossible à ouvrir, même avec un pied-de-biche.

Jeremy frappa du poing sur le panneau central. D’après le son étouffé du coup donné, il était évident que même un chalumeau n’aurait pu en venir à bout.

À droite de la porte se trouvaient une boîte de plastique blanche et un clavier numérique surmonté d’un mini-écran à une seule ligne. L’écran était plein de poussière : Jeremy l’essuya du revers de la main.

Puis il appuya sur une touche au hasard.

D3L3ND4, lui répondit l’écran.

Jeremy s’assit par terre et respira à fond l’air sec du souterrain. Peut-être que cet étrange code avait quelque chose à voir avec l’alphabet utilisé par les militaires.

Alfa, Brave, Charlie, Delta… oui, mais, les chiffres alors ? Que signifiaient-ils ?

Peut-être s’agissait-il d’une équation à résoudre dont le résultat constituait le mot de passe. Il appuya sur une autre touche au hasard et, sur l’écran, apparut l’inscription *ERREUR !!* puis, de nouveau : *D3L3ND4*.

De rage, le garçon donna un coup de poing dans le mur. Puis il tenta une autre combinaison :

ERREUR !!

D3L3ND4.

Jeremy essaya de se concentrer. L’inscription mystère comportait sept lettres, mais le message d’erreur en contenait

huit. *Donc* le mot de passe devait avoir au moins huit caractères. Il se releva, découragé. Cela faisait plus de deux mille milliards de combinaisons possibles !

Il aurait pu concevoir un programme capable de tester toutes les combinaisons. Mais comment aurait-il pu l'installer ?

La boîte était totalement lisse, sans aucune prise. Et il était fort probable que la porte soit munie des protections nécessaires contre toute tentative d'intrusion.

L'entreprise semblait vouée à l'échec.

Jeremy sortit de l'usine peu de temps avant la nuit.

De retour au collège, il ne put oublier l'inscription mystérieuse. Il enquêta sur Internet en utilisant différents moteurs de recherche ; il parcourut quantité d'ouvrages et chercha par tous les moyens à obtenir des renseignements sur ce « Green Phoenix ». Il tenta également de combiner les lettres, de les ordonner en colonnes, de les ajouter et de les soustraire.

Rien. Il fit également des recherches sur l'usine, sur ses propriétaires et les raisons de sa fermeture. Là encore, il ne trouva rien.

Une journée entière passa. Puis une autre.

Puis une troisième.

Et, enfin, la solution.

Jeremy se dirigeait vers le bureau de Mme Hertz pour lui demander de lui prêter quelques livres quand il aperçut le directeur du collège, M. Delmas, qui sortait de son bureau

accompagné d'un vieux monsieur, un grand barbu auréolé d'une épaisse chevelure argentée.

— Merci beaucoup, Paul, lui dit le directeur. La solution de ce problème est devenue un vrai casse-tête. Je le cherchais en vain depuis des semaines.

— C'était en effet un problème assez difficile, j'en conviens. J'ai eu de la chance !

— Allons, allons, pas de fausse modestie ! Aucune énigme ne vous résiste. Ce n'est pas pour rien que nous vous avons élu président de notre club de mathématiques.

Dans la tête de Jeremy, une lueur apparut : cet original allait peut-être pouvoir l'aider !

Il se cacha dans un coin du couloir et laissa le directeur et son mystérieux invité s'éloigner de quelques pas avant de les suivre discrètement. M. Delmas salua son ami à l'entrée principale du bâtiment et le laissa traverser le parc seul avant de tourner les talons pour remonter dans son bureau.

C'était l'occasion rêvée.

Jeremy rejoignit en un éclair le vieil homme, puis l'aborda :

— Excusez-moi, monsieur…, commença-t-il, un peu intimidé.

— Oui, jeune homme ?

L'homme avait des yeux si clairs qu'ils semblaient presque translucides et parlait d'une voix profonde.

— Eh bien, voilà…

Qu'allait-il bien pouvoir lui dire ? Qu'il avait écouté sa conversation avec M. Delmas ? Qu'il avait trouvé par hasard l'ordinateur d'une base militaire et qu'il devait, pour le faire

fonctionner, ouvrir une porte secrète enfouie dans les catacombes d'une vieille usine abandonnée ?

— Dis-moi, mon garçon…

— J'ai un problème que je n'arrive pas à résoudre

L'homme se gratta le menton, pensif.

— Et tu aurais besoin d'un coup de main ? murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même. En fait, tu sais, ce n'est pas forcément une bonne idée de me demander de le résoudre. Si je trouve la solution, tu en perdras tout le plaisir de la découverte.

— Mais même M. Delmas…, commença Jeremy qui, subitement, se mordit la langue de confusion.

Le vieillard éclata d'un rire sonore :

— Alors comme ça, tu as écouté notre conversation ? allez, installons-nous sur un banc et tentons de résoudre ton énigme.

Une fois assis, Jeremy écrivit en toute hâte *D3L3ND4* sur un bout de papier et le tendit à Paul, qui observa l'inscription avec attention.

Quelques secondes plus tard, il murmura :

— Huit lettres.

— Exactement ! s'exclama Jeremy, impressionné. Comment faites-vous pour le savoir ?

— Tu es peut-être encore un peu jeune pour connaitre ces choses… mais d'un autre côté, vous les jeunes êtes bien plus doués pour l'informatique que nous. As-tu déjà entendu parler du « langage leet » ?

Jeremy acquiesça. En réalité, le leet n'était pas à proprement parler un langage, mais plutôt une combine de programmateurs pour se souvenir des mots de passe les plus compliqué : il s'agissait de remplacer quelques lettres par des chiffres ou d'autres symboles qui présentaient une certaine similitude avec la lettre d'origine. Par exemple : *MARE* devenait *M4R3* et *VOITURE* s'écrivait *VO14UR3*.

Jeremy avait déjà considéré cette hypothèse…

Mais une fois traduit en utilisant le leet, *D3L3ND4* devenait *DELENDA*. Et Jeremy n'avait aucune idée de ce que ce mot pouvait bien signifier.

— J'y avais pensé, dit-il, mais j'ai écarté l'hypothèse parce que je ne vois pas quelle pourrait en être la signification.

« Delenda » ? demanda Paul avec un petit sourire. Désolé de te contredire, mais ce n'est pas tout à fait exact. *Delenda* est un mot latin signifiant « qui doit être éliminée ». Et sais-tu pourquoi ce mot est suffisamment connu pour qu'on s'en souvienne encore aujourd'hui ?

— Non, admit Jeremy.
Son truc, c'étaient les sciences, pas les langues mortes.

— Un politicien de la Rome antique nommé Caton, pour convaincre ses compatriotes de déclarer la guerre à Carthage, concluait tous ses discours au Sénat par la maxime « *Carthago delenda est* », ce qui signifie « Carthage doit être détruite ».

— *Carthago* est un mot en huit lettres…, murmura Jeremy, le visage soudain illuminé.

Il arracha littéralement le papier et le stylo des mains de Paul et écrivit d'une traite : *C4RTH4G0*.

— Félicitations, jeune ami !

Ils avaient trouvé la solution.

Jeremy glissa dans son sac de sport une torche électrique et son ordinateur portable, s'assura que le couloir était encore désert et courut hors de la chambre…

Puis il réfléchit un instant et fit marche arrière, tira de sous son lit sa vieille trottinette et l'embarqua avec lui. Une façon comme une autre de réduire le temps de transport dans les catacombes…

Il traversa le par cet courut d'une traite jusqu'à la bouche d'égout.

Une fois descendu au premier sous-sol de l'usine par le vieux monte-charge, il resta quelque temps à observer le poste de commande avec son fauteuil vide, face aux ordinateurs éteints.

— Je vais enfin savoir si la solution trouvée est la bonne…, dit-il à haute voix.

Puis, il poursuivit sa descente dans le souterrain, la torche allumée suspendue à son cou par une cordelette. Arrivé au fond, il était trempé de sueur et les paumes de ses mains glissaient sur les barreaux.

Jeremy s'essuya le front avec son tee-shirt et dirigea le faisceau de sa lampe sur la porte. Sur l'écran du dispositif d'ouverture clignotait encore l'inscription.

D3L3NDA

Le garçon respira profondément avant de taper la solution sur le clavier. Il n’avait pas plus tôt pressé la dernière touche de *C4RTH4G0* que l’écran inscrivait déjà sa réponse…

OUVERTURE !

… et la serrure se débloqua d’un coup sec.

Une lumière vive et claire filtrait par l’entrebâillement de la porte. Jeremy ouvrit le battant en grand et pénétra sur le seuil.

De l’autre côté l’attendait une salle remplie d’une dizaine d’armoires sombres, hautes jusqu’au plafond et d’ordinateurs qui ronronnaient tranquillement. Face à lui se trouvait un gros cylindre recouvert de symboles étranges, qui n’était pas sans rappeler certaines sculptures modernes. Cela ne ressemblait en rien à un ordinateur. C’était un objet complètement insolite, d’une technologie tout à fait nouvelle pour Jeremy.

— Qui sait si cette machine fonctionne ? se demanda-t-il à haute voix dans la salle déserte dont les murs qui lui renvoyèrent ses paroles en écho.

Il n’y avait qu’un seul moyen de le savoir. Il localisa l’interrupteur à la base du cylindre : un simple levier à abaisser.

Après un instant d’hésitation, il appuya sur la manette.

Une lumière bleue s’alluma au-dessus de l’interrupteur.

Jeremy retourna dans la salle de contrôle pour voir si quelque chose s’était produit.

Il s’installa sur le fauteuil.

Le poids de son corps sur l’assise du siège avait déclenché un capteur et les écrans s’illuminèrent soudain. De l’estrade circulaire, qu’il avait prise au début pour un dispositif de télé-

transport, émanait un faisceau de lumière verte, comme une sorte de projecteur.

Sur les écrans de contrôle défilèrent à toute allure des lignes de caractère d'un langage informatique inconnu du garçon.

Fasciné, il se mit à explorer ce méga-ordinateur et, tandis que ses doigts couraient sur le clavier, le faisceau lumineux de l'estrade dansait sur les murs. Au centre, translucide, brillait le noyau d'un blanc aveuglant.

— Une carte… murmura-t-il, pris d'émotion.

Une carte divisée en quatre territoires.

Jeremy était désormais convaincu de se trouver à l'intérieur d'une base militaire. Sauf que cette sphère flottante ne ressemblait en rien à la Terre. On n'y reconnaissait même pas les continents. Il fit errer ses doigts au hasard sur les touches du clavier jusqu'à ce qu'apparaissent sur les quatre secteurs une série de noms :

LYOKO FORÊT.
LYOKO BANQUISE.
LYOKO DÉSERT.
LYOKO MONTAGNE.

« Lyoko » ? Jeremy augmenta le zoom et l'image se décomposa en fragments, quatre gigantesques quartiers d'orange reliés entre par un noyau central, sans nom.

Le noyau était blanc. Les quatre territoires étaient de différentes couleurs.

FORÊT.
BANQUISE.
DÉSERT.
MONTAGNE.

Jeremy transpirait à grosses gouttes, ses lunettes complètement embuées glissant au bout de son nez. Ses doigts tremblaient tandis qu'il tentait de trouver sur le clavier les commandes d'un code auquel il ne comprenait strictement rien.

ZONE. ACCÈS. NOYAU. ACCÈS.
INSÉRER CODE. ACCÈS REFUSÉ.

Rien à faire. Il n'arrivait pas à sortir de là. Bloqué sur cette étrange représentation de continents fantastiques. Quatre territoires et un noyau blanc qui semblait inaccessible, sans aucune indication.

INSÉRER CODE. ACCÈS REFUSÉ.

« Bon, se dit Jeremy. Essayons l'un des quatre territoires. »

ZOOM. ARRIÈRE. ARRIÈRE. LYOKO FORÊT. ACCÈS. INSÉRER CODE. ACCÈS REFUSÉ. ACCROCHAGE NÉCESSAIRE.

« Accrochage ? commenta le garçon entre ses dents. Mais à *quoi* veux-tu t'accrocher ? »

D'autres inscriptions mystérieuses s'affichèrent sur l'écran.

RECHERCHE ACTIVÉE.
RECHERCHE D'AGENTS HUMAINS EN COURS…
RECHERCHE TERMINÉE. AGENT HUMAIN DÉTERMINÉ.
TOUR 3. LYOKO FORÊT. ACCROCHER ?

Jeremy ne comprenait rien. Le projecteur s'était désormais focalisé sur le quartier désigné sous le nom de « territoire de la forêt ». Une lumière rouge clignotait dans un du secteur…

ACCROCHER ?

Mais qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? La lumière rouge était-elle cet agent humain ?

« pas de panique », se dit l'adolescent, en s'efforçant de maîtriser sa respiration.

Ce gigantesque ordinateur ou « super-calculateur » caché au fond d'une usine abandonnée lui semblait être désormais la commande d'un jeu vidéo extrêmement élaboré. L'un de ces jeux vidéo auxquels des adeptes se connectent et jouent en réseau dans le monde entier. Peut-être qu'un autre joueur se trouvait quelque part… un « agent humain » dans le territoire de la forêt.

Dans la Tour 3. Sur Lyoko.

Jeremy demeura un instant immobile. Si réellement ce qu'il avait réactivé était une sorte de jeu vidéo, pourquoi était-il resté éteint ? Et pour quelle raison les commandes se trouvaient-elles dans un lieu aussi insolite ? Une usine totalement délabrée, bien plus vieille que la technologie qu'elle abritait…

Il commença à avoir peur. Il avait été si facile d'entrer.

Comme si quelqu'un avait voulu qu'il entre. Mais qui ?

— Ce n'est pas un jeu murmura-t-il.

Une réalité virtuelle, peut-être. Mais pas pour jouer. Et si tel était le cas, la lumière rouge, « l'agent humain », pouvait être quelque chose de dangereux.

Peut-être que la meilleure chose à faire était de tout éteindre.

S'en aller. Oublier. Terminer son projet de sciences physiques.

Inexplicablement, Jeremy sentait qu'il ne le pouvait pas. Il demeura assis devant cet ordinateur étrange. Il devait découvrir ce que commandait cette machine.

Il fallait coûte que coûte qu'il en apprenne davantage.

APPUYER SUR S POUR ACCROCHER L'AGENT

— D'accord, d'accord, fit-il à haute voix pour se donner du courage. *Accrochons-le* !

Son doigt pressa la touche S. L'écran s'assombrit, puis quelque chose se mit à bouger.

Jeremy ferma les yeux un instant, terrorisé. Lorsqu'il les rouvrit, il vit devant lui une jeune fille. Ses cheveux coupés au carré étaient d'une couleur pour le moins inhabituelle, d'un rose vif et retombaient en frange sur son front. Des deux côtés de son visage émergeaient d'étranges oreilles en pointe, comme celles d'un elfe.

Les lignes délicates du visage étaient accentuées par un maquillage exotique : deux bandes verticales assorties à la couleur des cheveux suivaient l'arrondi de ses joues. La bouche légèrement entrouverte, la créature semblait respirer calmement, comme si elle dormait.

— Qu'elle est belle…, murmura Jeremy.

Au même instant, l'elfe ouvrit les yeux. De grands yeux brillants d'un vert profond, semblable au feuillage des forêts.

Elle regarda autour d'elle, désorientée. Dans son dos s'élevait un mur noir sur lequel étaient inscrits des nombres et symboles indéchiffrables.

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

Puis elle regarda devant elle, en direction de Jeremy.

— Et toi ? qui est tu ?

Le collégien fit un bon sur le fauteuil.

— C'est à moi que tu parles ? Mais… comment peux-tu me voir ?

Forcément, il devait y avoir quelque part une webcam, un micro et des haut-parleurs, même s'il ne l'avait pas remarqué

Jeremy était déconcerté. Il avait beau essayer de se forcer, il ne parvenait pas à rassembler ses pensées de manière fluide.

— Normalement, tu ne devrais pas… bon… enfin… mais alors, qui es-tu ? balbutia-t-il, en proie à la plus extrême confusion.

— Je ne sais pas qui je suis. Mais toi, qui est-tu ? demanda à nouveau l'elfe.

— Je suis… un garçon.

— Alors je dois être une fille. Du moins je crois.

Jeremy n'arrivait toujours pas à en croire ses yeux.

— Tu pourrais m'expliquer ce que je fais… *ici* ?

L'adolescent était bien en peine de répondre à cette question.

— N'as-tu aucun souvenir ?

La jeune fille se frotta les yeux et regarda le paysage tout autour. Elle semblait effrayée. Elle secoua la tête, découragée.

— Que faisais-tu il y a peu de temps ? insista Jeremy.

— Je dormais.

— Tu dormais ? Et depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, de plus en plus désemparée.

Après un silence embarrassé, Jeremy décida d'entamer les présentations :

— Je m'appelle Jeremy.

— C'est un joli prénom. Il me plaît.

Pour la première fois, la jeune fille esquissa un sourire. Puis elle se rembrunit à nouveau.

— Je ne sais même pas si j'ai un nom.

— Voilà ce qu'on va faire, proposa Jeremy après un instant de réflexion. Puisque tu ne connais pas ton prénom je vais t'en donner un. Que dirais-tu de… Maya ?

L'elfe plissa les yeux d'une façon que Jeremy trouva absolument irrésistible.

— *Maya*… répéta-t-elle. J'aime bien ! Maya et Jeremy. Et maintenant, sommes-nous amis, toi et moi ?

Il prit conscience de l'étrangeté de la situation.

Il répondit néanmoins sans hésiter :

— Bien sûr que nous sommes amis.

5

LE RÊVE DE MAYA

(FRANCE, RÉGION PARISIENNE, QUELQUE TEMPS AUPARAVANT)



Jeremy conduisit Ulrich à l'intérieur de l'usine et le fit descendre jusqu'à la salle des colonnes, au second sous-sol.

— Qu'est-ce que c'est que *ces* machins, là ? demanda Ulrich.

— Je n'en ai aucune idée.

Ils s'approchèrent de la première porte métallique qui coulissa devant eux en grinçant. À l'intérieur de la colonne se trouvait une cabine lumineuse.

Ulrich glissa la tête à l'intérieur, par curiosité.

— N'entre pas ! lui ordonna Jeremy.

— Pourquoi ?

Jeremy poussa un soupir.

— Cela pourrait être dangereux. J'en ai déjà parlé avec Maya.

— Ton amie qui joue à « la belle endormie » dans l’ordinateur ? Et d’où se connecte-t-elle, à propos ?

— C’est toute la question. Je ne sais pas et il semblerait qu’elle ne sache pas non plus.

Ulrich se gratta la tête.

— Tu m’as bien dit que tu l’avais vue dans la forêt, non ?

— Absolument. C’est un territoire de l’intérieur d’un monde… virtuel, qui semble avoir été conçu jusque dans les moindres détails.

— Et elle ? comment te voit-elle ?

— Elle me voit ici, à l’intérieur de l’usine.

— Donc, elle voit le réel et toi, tu vois le monde virtuel.

— Exactement.

— Et comment faites-vous pour vous parler ?

— Sa voit sort des haut-parleurs. Quant à la mienne… je ne sais pas au juste… Maya dit qu’elle entend ma voix résonner tout autour d’elle, y compris à l’intérieur d’elle-même.

— Ouahou ! C’est hallucinant !

— Plutôt, oui ! C’est comme si ce gigantesque monde virtuel était contrôlé d’ici même… un monde dans lequel elle évolue.

— Donc, ton amie fait partie de la réalité virtuelle ?

— Je n’en suis pas totalement convaincu.

— Comment cela ?

Jeremy mit quelque temps avant de formuler sa réponse.

— C’est difficile à expliquer, commença-t-il. La première fois que je lui ai parlé, j’ai pensé immédiatement que je me

trouvais face à une créature virtuelle, une forme très avancée d'intelligence artificielle. Elle était incapable de répondre aux demandes élémentaires de notre monde. On aurait qu'elle ne savait strictement rien. Elle ignorait jusqu'à son nom. Il y avait pourtant quelque chose dans sa façon d'être, dans sa voix… quelque chose d'indéfinissable et de terriblement… humain. C'est alors que j'ai eu, petit à petit, la conviction qu'il s'agissait en réalité d'un véritable être humain. Une fille en chair et en os.

— Quelle dommage qu'elle se trouve enfermée dans un ordinateur, au milieu de tout fatras d'objets virtuels ! Allons, Jeremy, ce n'est pas sérieux tout cela ! Elle ne peut pas être « réelle » ! Comment as-tu pu te fourrer une idée pareille dans la tête ?

— Je l'ai soumise au test de Turing.

Ulrich écarquilla les yeux.

— Tu l'as soumise à *quoi* ?

Jeremy soupira, désespéré par tant d'ignorance.

— Turing est un mathématicien, explique-t-il. L'un des inventeurs de l'informatique. Il a mis au point un test permettant de savoir si une créature ayant l'apparence d'un être humain en est véritablement un ou s'il s'agit d'une machine.

— Heu… je crois avoir déjà entendu un truc de ce genre dans un de ce genre dans un film avec Harrison Ford. Il y avait ce robot qui ne savait pas qu'il était un robot… commenta Ulrich.

Jeremy l'interrompit aussitôt :

— Je lui ai donc fait passer ce test. Et il a été positif. *Donc*, si Maya est une personne *réelle* se trouvant à l'intérieur d'un super-calculateur… comment a-t-elle bien pu y entrer ?

Jeremy venait sans s'en rendre compte de s'appuyer contre l'une des portes coulissantes. Celle-ci s'ouvrit dans un léger bruissement.

— Attends une minute ! le coupa Ulrich en voyant la scène. Quelque chose me dit que tu connais déjà la réponse…

— Eh bien… Effectivement, ces colonnes pourraient avoir un rapport avec tout cela.

La porte de la cabine se referma. Les trois colonnes avaient désormais un aspect totalement différent, légèrement inquiétant Jeremy désigna à son ami les câbles et instruments qui reliaient le haut de ces étranges structures au plafond.

— Je sais que cela peut sembler absurde, Ulrich… mais je crois qu'il s'agit en l'occurrence de trois espèces de scanner. Du genre « photocopieurs tridimensionnels ».

— Intéressant…, commenta Ulrich avec un brin d'ironie. Ça ne te dérangerait pas de t'exprimer dans un langage que nous autres, pauvres êtres humains, puissions comprendre ?

— Dans la pratique, répondit patiemment, ces trois colonnes servent à se télé-transporter dans le monde virtuel où vit Maya.

Ulrich ricana :

— Pure science-fiction !

— C'est ce que j'ai pensé moi aussi.

— Tu veux dire que, selon toi, elle a pénétré là-dedans et s'est retrouvée… de l'autre côté ?

Jeremy acquiesça le plus sérieusement du monde :

— Exactement.

— Mais comment en es-tu venu à comprendre ça ?

— Je n'ai rien compris du tout, en fait. Mais regarde, en bas, sur le socle de la colonne. Tu vois cette inscription ?

— Scanner. Chambre de virtualisation. Danger. Ouahou !

— Je ne crois pas que « ouahou » soit inscrit là-dessus…

— Ha ! Ha ! Très drôle !

— Ulrich… Le test de Turing n'est pas infaillible à cent pour cent et Maya pourrait très bien être un programme d'intelligence artificielle suffisamment avancé pour simuler du tout au tout une personne humaine. Mais si ce n'est pas le cas, il faut trouver un moyen pour la faire sortir de là…

— Tu lui as demandé si elle se souvenait de quoi que soit concernant ces… « salles de virtualisation » ?

— Elle n'a aucun souvenir des scanners et ne sait pas depuis combien de temps elle se trouve là. Elle dit avoir dormi.

Ulrich sentit soudain un frisson glacé lui parcourir le corps. Il s'était bien amusé à explorer la vieille usine avec son nouvel ami. À présent, certains signaux d'alarme commençaient à résonner dans sa tête et lui indiquaient qu'il se fourrait dans un drôle guêpier. Un guêpier très dangereux.

— Bon. Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda-t-il.

Jeremy ajusta ses lunettes sur son nez.

— Cela me semble évident. Je vais vérifier mes hypothèses et voir si ces appareils fonctionnent réellement comme je l'ai imaginé. Ce qui nous amène au motif de la présence ici.

— Tu as besoin d'un cobaye.

— Excellente déduction !

Ulrich sourit tandis qu'une idée commençait à germer dans sa tête.

— Ben voyons ! Figure-toi que je n'ai absolument pas l'intention d'entrer là-dedans, mon cher ! Même si l'idée du cobaye me plaît bien…

Ulrich regarda son camarade droit dans les yeux, avec un petit sourire en coin :

— Connais-tu un certains Odd Della Robbia ?

— Celui qui partage ta chambre ? Cette espèce de don juan de pacotille qui roule des mécaniques devant les filles ?

— Que penses-tu de lui ?

— Pas grand-chose, si ce n'est qu'il a l'air un peu bizarre.

— Tu devrais voir son chien !

Une longue liste affichée à l'entrée du dortoir du pensionnat énumérait les règles que les collégiens étaient tenus de respecter. On pouvait y lire les injonctions telles que : *IL EST FORMELLEMENT INTERDIT DE SORTIR DU DORTOIR APRÈS 22 HEURES SANS ÊTRE ACCOMPAGNÉ PAR UN ENSEIGNANT*, ou encore : *LE SILENCE COMPLET DOIT ÊTRE IMPÉRATIVEMENT OBSERVÉ APRÈS 22 HEURES, CECI AFIN DE NE PAS DÉRANGER LE SOMMEIL D'AUTRUI.* Au milieu de la feuille s'étalait en gros caractères rouges l'interdiction suivante : *LES ANIMAUX DE COMPAGNIE NE SONT PAS ADMIS AU COLLÈGE KADIC, Y COMPRIS LES POISSONS ROUGES ET LES ANIMAUX DE PETITE TAILLE EN CAGES TELS QUE : HAMSTERS, CANARIS OU AUTRES. TOUT MANQUEMENT À CETTE RÈGLE SERA PUNI D'UNE MISE À*

PIED DE TROIS JOURS VOIRE, DANS LES CAS PLUS GRAVES, DE L'EXPULSION DU COLLÈGE.

Ulrich n'avait pas d'animal de compagnie.

Mais Odd Della Robbia en avait un, lui. Lors de son emménagement, Odd avait d'emblée imposé Kiwi, un horrible chien dépourvu de pelage mais affublé de ridicules oreilles en pointe et d'un museau plissé mangé par une bouche énorme remplie de crocs. Pour le cacher, Odd avait imaginé toute une série d'astuces plus idiotes les unes que les autres : il l'enfermait dans l'armoire, le glissait sous son lit et devait le porter dans son blouson à chacune de ses sorties (il fallait bien qu'il l'emmène faire ses besoins dehors). Après les deux premiers jours de cohabitation, Ulrich avait décidé que Kiwi était l'animal le plus odieux qu'il ait jamais rencontré. Quand il se sentait sel le soir, le chien gémissait et, par nuit de pleine lune, il aboyait doucement. Pendant la journée, il avait la désagréable habitude de se cacher dans les tiroirs où il prenait un malin plaisir à mordiller les vêtements, voire à baver dessus.

Ulrich avait ainsi récupéré un beau jour son costume de taekwondo en pièce et ses baskets préférées complètement rongées.

Quand il avait montré les dégâts à Odd, ce dernier s'était contenté de hausser les épaules et de lâcher, non sans une pointe de dédain : « Mon chien a toujours eu un faible pour les choses puantes. »

Ce soir-là, dès son retour d'expédition, Ulrich réintégra sa chambre comme si de rien n'était. Il avait planifié d'attendre jusqu'au beau milieu de la nuit… pour enlever le cobaye dont Jeremy avait besoin !

Il se mit au lit tout habillé et fit mine de dormi jusqu'à ce qu'il entende le souffle régulier d'Odd, signe que ce dernier dormait profondément. Vautré sur les pantoufles de son maître, Kiwi grognait.

Ulrich jeta un œil sur l'horloge : minuit passé. Avec Jeremy ils s'étaient mis d'accord pour se retrouver devant la bouche d'égout à 1 heure du matin, heure à laquelle M. Moralès, le professeur de gymnastique qui assurait aussi la surveillance dans les dortoirs, se mettait rituellement à ronfler. Il attendit quelques minutes avant de se lever sans faire de bruit.

— À nous deux, sale bête, murmura-t-il.

Il saisit le chien et le serra contre lui pour l'empêcher d'aboyer.

Puis il sortit de la chambre.

Un rai de lumière dans l'entrebâillement de la porte. Le léger claquement d'un loquet dans la serrure. Odd della Robbia ouvrit les yeux avec la désagréable sensation que quelque chose clochait.

Il resta un moment décontenancé avant de s'apercevoir qu'il n'entendait plus le ronflement habituel de son chien. Inquiet, Odd s'assit sur son lit. Le lit voisin était vide et Kiwi avait disparu.

— Mon toutou…, appela-t-il.

Silence.

Il siffla. Toujours pas de réponse.

En moins de deux, il enfila une veste sur son pyjama et sortit courant. Il entendit des pas résonner au loin, en provenance des escaliers.

Et le bruit familier de… Kiwi qui jappait !

La porte d'entrée du couloir était ouverte et Odd la franchit au pas de course. L'air glacé de la nuit tomba sur ses épaules comme une chape.

Il aperçut la silhouette d'Ulrich, disparaissant entre les arbres du parc. Pourquoi était-il sorti avec son chien ? Une série de doutes inquiétants traversèrent son esprit, qu'il dissipa aussitôt : son compagnon de chambre avait beau être plutôt discret, i n'en demeurait pas moins un brave type. Même s'il avait hurlé au scandale à propos d'une vieille paire de savates légèrement rognées.

Odd s'arrêta au milieu du bois pour reprendre son souffle.

Il regarda à la ronde pour tenter d'apercevoir son camarade de chambre, mais ce dernier semblait avoir disparu. Puis il aperçut une bouche d'égout béante. Il s'approcha et jeta un œil par l'ouverture : un boyau étroit descendait à la verticale dans l'obscurité. Le garçon pencha la tête au-dessus de la bouche et la retira immédiatement, dégoûté par la puanteur qui s'en dégageait.

Mais… il avait entendu distinctement un bruit de pas qui clapotait dans l'eau du fond. Donc, Ulrich était là-dedans. Si Ulrich avait pu descendre, il n'y avait aucune raison pour que lui, Odd, ne le fasse pas.

À condition de se boucher le nez, bien sûr.

— Comme il est mignon ! s’exclama Maya sur l’écran tandis qu’Ulrich soulevait Kiwi devant elle.

— Mais dis-moi, comment fais-tu exactement pour nous voir demanda le garçon.

La jeune fille sourit.

— Devant moi est apparue une fenêtre qui flotte dans l’air. Et vous deux, vous êtes dedans.

— Trop fort ! s’exclama Ulrich ! en la regardant sur l’écran de la salle de commandes. C’est comme une sorte de vidéoconférence.

Jeremy le corrigea d’un ton professoral :

— Je dirais plutôt que c’est un système sophistiqué d’interface mis en place pour un monde de réalité virtuelle qui utilise webcam, microphones et dieu sait quels autres instruments. Quoi qu’il en soit, Maya, d’ici peu de temps, tu vas faire connaissance de Kiwi. Sur le méga-ordinateur ou super-calculateur, comme tu préfères, j’ai trouvé un programme de virtualisation qui devrait faire l’affaire. Je suis sûr à quatre-vingt-dix pour cent que tout se passera pour le mieux. Dans un premier temps, nous t’envoyons le chien. Ensuite, nous essaierons de le rapatrier vers nous. Une fois que nous aurons vérifié qu’il est sain et sauf… nous pourrons tenter d’entrer à notre tour… ou de te faire sortir…

— Ne t’avance pas trop, lui chuchota Ulrich à l’oreille. Chaque chose en son temps. Commençons à faire passer Kiwi…

Une étrange lueur s'alluma dans les yeux de la jeune fille.

— Tu es sûr de ce que tu fais, Jeremy ?

— Oui. Enfin… non, mais t'inquiète pas, essaya-t-il de la rassurer. Il ne s'agit pour l'instant que d'un essai. Cet ordinateur est vraiment compliqué.

— Et il n'est pas exclu que Kiwi en fasse malheureusement les frais. Qui sait si la pauvre bête y survivra…, souligna Ulrich à ses côtés.

Jeremy lui lança un regard noir à la dérobée.

— Descends : mets Kiwi dans l'un des scanners, ferme la porte et reviens ici. Je t'attends pour lancer le compte à rebours.

Ulrich emprunta le conduit tandis que le chien lui léchait le visage.

— Tu ne peux pas savoir à quel point cela me désole de devoir me débarrasser de toi…

Cinq minutes plus tard, Ulrich était déjà retour.

— Mission accomplie.

— O.K. Maya, prépare-toi. Tu devras nous dire exactement ce qu'il se passe chez toi. Compte à rebours lancé : cinquante… quarante-neuf…

— Que se passe-t-il ? s'exclama soudain Ulrich, alarmé.

— Quoi ?

— J'ai entendu un bruit. Comme si quelqu'un avait utilisé l'ascenseur.

— Va voir.

Ulrich regarda le compte à rebours qui se poursuivait, imperturbable.

— Trop tard…, murmura-t-il.

Quand Odd déboula dans la chambre des scanners, il eut l'impression d'être dans un rêve. À moins qu'il ne s'agisse d'un cauchemar.

Mais forcément dans une dimension qui n'était pas la réalité.

Passent encore les égouts qui débouchaient sur le vieux pont rouillé, passe encore l'usine abandonnée avec son ascenseur bringuebalant. Mais cette pièce où il se trouvait désormais, avec ses machins bizarres qui ressemblaient à des cabines de douche ultra-technologiques, et toutes ces lumières, c'était carrément incroyable.

— Trop fort ! fit-il à haute voix en écarquillant les yeux de surprise.

En réponse, il entendit un faible aboiement. Très léger, comme étouffé.

— Kiwi ! cria-t-il. Où es-tu encore allé te fourre ? viens ici !

Le chien commença à aboyer frénétiquement et à gratter, enfermé à l'intérieur d'une de ces étranges colonnes. Odd se précipita. À peine avait-il touché la colonne que la porte coulissante s'ouvrit.

Trois… deux…

Kiwi surgit du scanner comme un projectile et sauta sur Odd qui le reçut en plein dans l'estomac. Le garçon. Le garçon vacilla avant de reprendre son équilibre.

— Alors, mon chien…, murmura-t-il, appuyé contre la porte de la cabine pour ne pas tomber.

Kiwi se lança entre les jambes d'Odd, ce qui eut pour effet de le déstabiliser. Il chercha un appui mais ne rencontra que le vide, la porte de la colonne s'étant rouverte entre-temps. Il tomba la tête la première dans le scanner et la porte se referma sur lui.

Un… zéro ! Virtualisation !

Une lueur aveuglante traversa en un éclair l'intérieur de la colonne. Odd se sentit soulevé, comme tiré de partout par des pinces invisibles d'une puissance extrême, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il ferma les yeux. Des picotements lui parcouraient le corps et les poils de ses bras s'étaient durcis…

… il tomba à quatre pattes, comme un chat.

Une histoire de fou.

Et maintenant, comment tout cela allait finir ?

Les images qu'il voyait prenaient les couleurs et les formes irréelles d'un graphisme en 3**D** de jeu vidéo. Il était entouré d'arbres si hauts que leurs crimes se perdaient dans le ciel. Une lumière forte inondait les alentours bien qu'aucun soleil ne brille. Le terrain était d'une couleur qui virait du marron foncé à un beige sable. Aucun horizon ne venait limiter le paysage aseptisé et désertique.

Odd déglutit.

Au secours ! Il semblait bel et bien avoir atterri à l'intérieur d'un jeu vidéo.

Les sensations visuelles étaient si étranges et puissantes qu'Odd dut se couvrir les yeux des deux mains.

Un instant après, il les retirait, de stupeur. Ces mains n'étaient pas les siennes !

Il s'examina avec la plus grande attention. Il n'était plus vêtu de son pyjama et de sa veste mais, à la place, d'une combinaison violette. Il portait des gants munis de griffes. Son corps n'était plus « réel » et, en bas du dos, une queue lui avait poussé, qui se balançait de gauche à droit. Le plus incroyable était qu'il la percevait comme faisant partie intégrante de son corps : il sentait sa douce fourrure caressée par le vent.

Perplexe, il se toucha le visage. Dieu merci, cette partie semblait être demeurée intacte, mais ses cheveux se dressaient à la verticale, comme une crête de punk, et sur son front avaient poussé deux excroissances de chair semblables à des oreilles recouvertes de pelage.

— Hé là… mais… j'ai l'impression d'être devenu une espèce de super-chat !

— Odd ? appela une voix.

Le garçon se retourna, essayant de comprendre d'où venait l'appel, mais il ne vit personne. La voix semblait provenir directement de l'intérieur de son oreille, comme si une oreillette lui avait été greffée.

— Oh non ! s'exclama la voix, contrariée. Peut-on savoir ce que tu fais là-dedans, Odd ??

Après un bref instant de surprise, Odd reconnut la voix de Jeremy Belpois, le petit génie de la classe.

— Jeremy ? C'est toi ?

— Ben oui ! C'est moi !

— Mais… comment fais-tu pour m'entendre ?

— Ça, j'en sais rien ! mais ne t'inquiète pas, je te reçois cinq sur cinq, et sur mes écrans, je peux même te voir.

— Odd ? interrompit une autre voix, plus familière celle-là.

— Ulrich ! dans quel piège m'as-tu entrainé ????

La voix d'Ulrich résonna, incrédule.

— Ce serait plutôt à moi de te demander ce que *toi*, tu fais-là, à la place de ton espèce de sac à puce de chien.

— Hé les gars, j'ai comme l'impression d'avoir raté un épisode ! Quelqu'un pourrait-il m'expliquer où je suis ? Parce qu'on dirait que cet endroit n'est pas tout à fait normal…

Silence.

Puis la voix de Jeremy confirma les dires de son camarade.

— Effectivement, Odd, tu te trouves à l'intérieur d'un monde virtuel contrôlé par un méga-ordinateur… euh… quantique.

— Un *quoi* ? O.K. J'ai pigé. Il s'agit d'une blague, c'est ça ?

Bon, maintenant, dites-moi quel est votre truc.

— La cabine dans laquelle tu as pénétré et où devait se trouver, à ta place, ton chien Kiwi, est un scanner de virtualisation bio-tri…

— Hé, oh…, coupa Odd qui commençait à s'impatienter. Désolé d'interrompre cette passionnante conférence, mais j'aimerais bien savoir pourquoi j'ai un… *truc* poilu, là.

— Wouahou ! s'exclama Ulrich, tout excité. Mais c'est une queue.

— Hum… en effet…, balbutia Jeremy. Il est probable que l'image matérialisée dans le monde cybernétique ne corresponde pas tout à fait à ton image réelle. Elle pourrait être en quelque sorte « croisée » avec l'une de tes projections… mais après tout, qu'est-ce que j'en sais ? pouffa Jeremy. Peut-être que tout simplement, au fond, tu aimerais bien être un chat ; et l'ordinateur t'a fait apparaître comme tel.

— Un chat…, répéta Odd pensif, tout en jetant des regards à la ronde. Et maintenant, je peux savoir où je me trouve ?

— Tu es sur Lyoko.

— Lyoko ?

— Pour être plus précis… sur Lyoko Désert.

— Y aurait-il quelqu'un d'autre que moi ici, par hasard ?

— Oui. Une fille. Maya.

— Jolie ?

— Pas du tout ton genre. Elle a des oreilles d'elfe.

— À part moi et la fille-elfe, n'y aurait-il pas quelques monstres étranges qui ressemblent à des champignons cuirassés et se déplacent en masse ?

— Heu… pas que je sache… non.

— Alors ils doivent être arrivés eux aussi par hasard dans ce désert, parce qu'ils se trouvent en ce moment même… juste en face de moi !

Dans l'usine, Jeremy tapa furieusement sur son clavier pour changer l'angle de vue avec lequel il suivait les mouvements d'Odd.

— Les voilà ! s'exclama Ulrich, plus fasciné qu'épouvanté. Ils se déplaçaient dans la forêt en un groupe compact, sautant sur leurs petites pattes d'insectes. On aurait dit de gros cafards.

À peine s'étaient-ils aperçus de la présence d'Odd qu'ils se mirent à le bombarder de rayons lasers.

Le garçon demeura un instant immobile, paralysé par la peur.

Puis, saisi par le besoin irrépressible de fuir, il bondit en arrière. Et quel bond ! il fendit l'air comme une flèche, puis exécuta sans peine un salto parfait qui le fit arriver doucement sur la branche d'un arbre. De là, il se balança d'avant en arrière, Odd ne s'était jamais senti aussi agile. Il se déplaçait dans cet environnement sans aucun effort.

— Vous avez vu ça ? Rapide comme l'éclair ! fit-il, émerveillé. Hé… les gars ? vous êtes encore là ?

— Oui répondit la vois de Jeremy.

— Comment as-tu réussi à faire un saut pareil ? demanda Ulrich, avec une pointe de jalousie dans la voix.

— C'est facile ! Regarde !

Odd sauta sur une autre branche. Mais quelque chose le percuta à l'épaule, en plein vol.

— Aïe ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un laser !

S'il s'agissait d'un jeu vidéo, la douleur, en revanche, était bien réelle. Et ça le brûlait drôlement.

— Odd ! s'écria Jeremy. Ils t'ont touché !

— Merci du renseignement ! Ça fait un mal de chien !

Une inscription est apparue sur mon écran : l'ordinateur me dit que tu as perdu trente… trente quelque chose.

— Trente points blessure, ajouta Ulrich.

— Mais alors, je suis *vraiment* dans un jeu vidéo ! Et j'en ai combien, au juste, de ces points blessure ?

— Il t'en reste soixante et quelque… et puis…

— Et puis quoi ?

— *Game over.*

— Concrètement… qu'est-ce qu'il peut m'arriver après ?

— Aucune idée.

Instinctivement, Odd commença à courir plus vite.

— Oh là là ! Mais c'est grandiose, ce truc ! Vraiment grandiose ! Et qu'est-ce que je fais maintenant ? hurlait le garçon en sautant d'arbre en arbre.

La réponse de Jeremy ne se fit pas attendre.

— Devant toi devrait apparaître une grande tour blanche.

— Je la vois !

— Bien. C'est la Tour 3. Elle délimite le secteur des forêts.

— Et alors ?

— C'est là que se trouve Maya. Rejoins-la et tu seras en sécurité.

Odd se retourna, affolé : derrière lui, les super cafards se rapprochaient. Le désert faisait progressivement place à une étendue planète d'arbres dont les feuilles bruissaient sous un vent virtuel.

— Ne va pas de ce côté ! l'avertit une voix inconnue devant lui. La tour n'est plus un lieu sûr !

Vlan ! Coup de laser. Odd l'esquiva et s'arrêta un instant pour observer les lieux. À quelques pas de lui se tenait une fille pas très grande, affublée d'une paire d'oreilles en pointe et d'un casque de cheveux roses. Elle s'était cachée derrière un massif de buissons.

— Maya ?

— Oui. Viens vite, suis-moi !

Odd dévia sa course et suivit la jeune fille, sans poser de questions.

Un énième coup de laser fusa près d'eux, faisant exploser un rocher en mille morceaux.

— Jeremy ! Ils nous attaquent pour de vrai ! Tu n'aurais pas une idée pour nous sortir de là, par hasard ? hurla Odd.

— Non ! Ce que je vois sur mon écran est tout à fait in compréhensible ! Mais il y a une autre tour… pas loin de là où vous êtes.

— De quel côté ?

— Continuez tout droit, répondit. Je vous dirai quand il faudra tourner. Maintenant, l'ordinateur me montre une carte du secteur dans lequel vous vous trouverez.

— Aïe ! Ils m'ont touché ! se plaignit Odd en roulant à terre dans un nuage de poussière. J'ai mal !

Maya l'aida à se relever.

— Où faut-il aller, Jeremy ? l'interrogea-t-elle avec anxiété.

— Tout droit ! La tour a commencé à… clignoter ! Elle clignote d'une lumière bleue.

— C'est bon, allons-y ! lança Odd en agitant sa queue de chat.

Il sentit alors résonner la voix d'Ulrich :

— Jeremy, je n'en peux plus de rester ici à regarder. Je descends aux scanners.

Ulrich arrive dans la salle des colonnes, le cœur battant à toute allure, de peur et de remords à la fois. Odd se trouvait dans une situation critique par sa faute. Il fallait coûte que coûte qu'il l'aide, et sans tarder. De plus, Ulrich pratiquait les arts martiaux depuis l'âge de cinq ans : affronter ces blattes répugnantes ne lui faisait absolument pas peur.

— Dehors, sale bête ! gronda-t-il en direction de Kiwi qui couvrait partout dans la pièce en aboyant.

Le scanner qu'avait utilisé Odd ne s'ouvrait plus. Ulrich se dirigea vers la deuxième colonne et entra à l'intérieur. Il pressa quelques boutons au hasard sur la paroi de commandes.

— Tu m'entends, Jeremy ? demanda-t-il.

— Cinq sur cinq, confirma son ami dans le haut-parleur.

— Je suis prêt.

— Accroche-toi… Virtualisation !

Ulrich fut traversé par une lumière violente et se sentit aspiré vers le haut, comme s'il était dans un trou d'air… Quelques instants plus tard, il atterissait de l'autre côté.

Sur Lyoko.

Se trouver là était une expérience radicalement nouvelle. Cela n'avait rien à voir avec le fait d'être dans a salle de contrôle, devant l'écran, à visualiser la scène. Ses yeux lui faisaient mal à force de devoir s'adapter à ce monde

cybernétique, plat à dépouillé. D'un seul et même mouvement, le feuillage des arbres ployait sous l'effet d'un vent invisible, d'une façon presque mécanique. L'herbe se froissait sous ses pieds avec une fraction de seconde de retard.

Cela n'était pas réel. Rien de ce qui l'entourait n'était vrai.

Ulrich demeura quelques instants sans pouvoir bouger, complètement désorienté. Il percevait les choses de façon différente, tout en étant bien incapable de se l'expliquer. C'était un peu comme de se retrouver sous l'eau.

Lui aussi avait chargé de vêtements : il endossait à présent un kimono de samouraï et portait des chaussures de corde et de longues chaussettes blanches. Un sabre japonais était accroché à sa ceinture.

— Fantastique ! s'exclama-t-il.

— Ulrich ?

— Tu avais raison, Jeremy ! Ceux qui se trouvent télé-transportés ici prennent l'apparence de leur vraie nature.

À n'en pas douter, Ulrich avait une nature de samouraï.

Il tenta de s'orienter dans cette végétation touffue plantée d'arbres gigantesques.

— Où sont les autres ?

À peine avait-il proféré ces mots qu'il entendit un cri aigu sur sa gauche.

— Maya, fit en écho la voix de Jeremy à l'intérieur des trois protagonistes. Ils ont touché Maya ! Et pourtant… le supercalculateur ne révèle aucune blessure ! Je ne sais pas ce que cela signifie, mais faites attention !

« Cela veut dire qu'elle n'est pas humaine », pensa Ulrich sans oser le dire.

Il rejoignit ses camarades en quelques enjambées : la jeune elfe courait à toute vitesse tandis qu'Odd sautait de branche en branche tout en cherchant à attirer vers lui les tirs ennemis.

Ulrich opta pour la tactique opposée : il dégaina son épée et la lança contre le premier cafard. Il esquiva un rayon laser et parvint à toucher le robot-insecte en faisant vibrer son épée sur la carapace. Il avait l'impression de frapper sur une enclume.

Ulrich roula à terre, se remit instantanément sur pieds, puis vérifia que son épée n'avait subi aucun dommage. Il l'a fit ensuite tournoyer devant lui avant d'affronter l'ennemi.

— À l'attaque…

C'était un monstre sans yeux et sans bouche, une créature toute en carapace pourvue d'horribles tentacules.

Ulrich évita un coup de tentacule. Son épée produisit une gerbe d'étincelles.

De sauter et évoluer dans ce monde virtuel lui procurait une sensation étrange. Tout était si… irréel ! Il ne se sentait pas du tout à l'aise, mais n'avait même pas le temps d'y pense. Il observa un double cercle noir dessiné sur la carapace de chacun des cafards, au centre exact de leur dos.

Comme une espèce de cible.

Ou un œil.

Sans réfléchir, Ulrich prit son élan et sauta sur le monstre. Il planta son épée droit au cœur de cet étrange symbole. Le cafard explosa dans une pluie de fragments lumineux.

— Et un de moins ! exulta-t-il, triomphant.

— Ah ben ça alors ! C'est injuste ! protesta Odd perché sur une branche, non loin de lui.

Tandis qu'il gesticulait, il tendit un bras en arrière. De son poignet partit soudain une flèche lumineuse qui alla se planter dans un tronc, à quelques mètres de distance.

— Trop fort ! Je peux lancer des rayons laser avec mes mains ! cria Odd.

Puis il tomba à terre à côté de son ami. Les cafards resserraient leur étau autour des deux garçons qui se retrouvèrent bientôt dos à dos au milieu de huit bêtes à l'aspect peu amical.

— Tu vois cette espèce de tache qu'ils ont sur leur carapace ? fit Ulrich.

— Je la vois.

— Si tu la touches, ils se désintègrent.

— Et si c'est eux qui nous désintègrent ?

Les deux compagnons de chambre se regardèrent, prêts à exploser de rire. La situation semblait tellement irréelle qu'ils n'arrivaient même plus à avoir peur.

— Tu sais, Odd, je voulais te demander pardon d'avoir enlevé Kiwi…

— Et de m'avoir, par la même occasion, entraîné dans un monde virtuel où j'ai l'apparence d'un chat et toi d'un serveur de restaurant japonais, un monde où des cafards veulent nous

faire la peau pour nous empêcher d'aller nous cacher dans une tour clignotante ?

— Euh… aussi, oui !

— Ne prends surtout pas cette peine ! répliqua Odd, en riant aux éclats. Je m'amuse beaucoup trop ici !

Puis il fit un bond jusqu'à se trouver nez à nez avec l'un des monstres. Il tendit le bras et hurla :

— Tir laser !

Maya courait à perdre haleine, le regard fixé sur la tour blanche qui se dressait non loin de là, à l'orée du bois.

L'édifice ressemblait à une énorme chandelle lisse et uniforme entourée d'un halo de lumière bleue légèrement menaçant.

Plus elle s'en approchait, plus elle avait l'impression qu'une énergie négative émanait du lieu et se diffusait tout autour d'elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle ressentait cette étrange présence.

Quelques fragments de mémoire refirent surface, comme un signal d'alarme.

Maya savait également que ce signal signifiait quelque chose de terrible. Tandis qu'elle courait, les souvenirs tout à coup affluèrent. La raison de tout cela. Et aussi *celui qui*…

— Jeremy ! cria-t-elle. Je me suis souvenue d'une chose importante.

— Dis-moi tout.

— C'est lui qui a appelé les monstres !

— Lui qui ?

— X.A.N.A. !

— X.A.N.A. ?

— C'est le nom du seigneur de ce monde. C'est X.A.N.A. qui contrôle Lyoko ! Il me déteste. Il nous déteste tous !

— Pourquoi nous déteste-t-il ?

— Je ne me souviens pas… tout ce que je sais, c'est qu'il est fou ! Et les monstres sont à son service. Tu entends cette alarme ?

— Quelle alarme ?

— C'est le rappel ! Il vient de la tour. Elle clignote parce que… parce qu'elle est infectée ! Et c'est X.A.N.A. qui l'a infectée !

« Comme un virus informatique », pensa Jeremy en un éclair.

— Et pourquoi nous attaqueraient-ils ?

— Quelle question ! Sait-on pourquoi un missile détruit tout ce qu'il rencontre ?

Puis, un autre plan de mémoire refit surface dans l'esprit de Maya :

— Il ne veut pas que j'entre dans la tour.

— Pourquoi ? demanda Jeremy.

— Parce que… répondit Maya en transe… Parce que j'ai le pouvoir de l'éloigner. Je peux combattre le virus.

Jeremy fut surpris de cette révélation.

— Il doit y avoir un symbole…, continua Maya après un instant de silence. Un œil… Oui ! C'est cela ! L'œil de

X.A.N.A. ! Il faut dire aux garçons de frapper à cet endroit précis ! C'est son empreinte sur les monstres, mais c'est aussi son point faible…

Jeremy sourit :

— Ne t'inquiète pas à ce sujet. Ils l'ont déjà découvert !

Une fois parvenue devant la tour clignotante, Maya entendit un bourdonnement et s'arrêta net. Devant elle s'élevait un crabe géant, de plus de mètres de haut, muni de pattes répugnantes et d'une tête boursouflée.

La jeune fille se jeta à terre tandis qu'un rayon laser lancé par une pince du crabe laissait une profonde entaille sur l'écorce d'un arbre tout proche.

Maya se remit sur pieds et reprit sa course, le cœur battant à tout rompre. Elle était morte de peur.

— Il me suit, Jeremy ! cria-t-elle au désespoir.

Il contrôla sur l'écran. Trois, quatre, cinq points clignotaient à divers endroits sur la carte.

— Il y en a d'autres ! Ils sont à tes trousses. Ne t'arrête surtout pas !

« Je ne peux pas m'arrêter. Je dois combattre le virus. Je suis seule à pouvoir le faire. Je connais un moyen de l'arrêter. Il a peur. Et c'est de moi qu'il a peur. »

Un autre terrible bourdonnement. La terre se souleva sous les pieds de Maya et elle roula sur le côté. Puis elle repartit, mais trop lentement hélas.

Le crabe géant allait la rattraper quand soudain Maya entendit d'autres bruits : deux silhouettes atterrirent derrière elle : Odd et Ulrich.

— Cours ! lui ordonna Ulrich.

— Viens plutôt t'en prendre à moi, espèce de chair à surimi ! hurla Odd.

Le crabe le prit au mot.

— *Bam ! Van !*

Odd fut touché en pleine face et disparut aussitôt. Comme s'il n'avait jamais existé. Devant cette scène, Ulrich tomba à genoux, complètement hébété.

— Ne me dis pas qu'il est… mort !

Silence.

Puis la voix de Jeremy retentit, forte et claire dans son oreille :

— Et bien, je ne dirai pas cela, non ! Il vient tout juste de sortir d'une colonne, dans la salle des scanners. Il n'a pas l'air de tenir une forme olympique, mais pour être vivant… il est bien vivant !

— Ouf ! Aucun *Game over*, donc.

Le crabe souleva ses grosses pinces avant de les planter dans le sol pour se stabiliser, créant de profondes crevasses dans le terrain.

— Pour nous, j'ai comme l'impression que le jeu continue… Mais Maya, elle, n'a perdu aucun point blessure !

Ulrich regarda la jeune fille qui avait repris sa course vers la tour clignotante.

— Donc, ils ne doivent pas la toucher…

— Elle est différente, Ulrich…

— Qu'est-ce qu'elle va faire dans la tour ?

— Je ne sais pas.

« Elle est l'antidote », pensa-t-il. Mais il se borna à la regarder.

La jeune fille tenta de faire abstraction de la horde de monstres qu'elle avait à ses trousses. Elle essaya également d'oublier le bruit de frottement qu'elle entendait à chaque coup d'épée d'Ulrich contre leur carapace. Malgré la fatigue et les larmes qui commençaient à couler sur ses joues, elle continua sa course, un pas après l'autre, encore un dernier effort pour atteindre la tour clignotante qui s'approchait de minute en minute.

Des larmes.

Un programme informatique ne pleure pas de peur. Un programme informatique ne fuit pas pour sauver sa peau. Il ne suit pas son instinct.

La tour n'était plus qu'à quelques pas d'elle. Toute proche.

Elle pouvait presque la toucher. Brusquement, elle sauta à l'intérieur.

Elle traversa les parois blanches de la tour comme s'il n'y avait rien à la place. Elle se trouvait désormais entre ses murs.

Il n'y avait plus que le silence autour d'elle. La bataille qui faisait rage dehors avait été effacée. Comme si elle n'avait jamais existé.

Les parois étaient des surfaces sans lumière gravées de curieux symboles blancs. Sur le sol, au centre, de nouveau le symbole des deux cercles concentriques avec ses trois bandes.

L'œil de X.A.N.A.

Un œil qui brillait d'une lumière bleue lugubre.

— Jeremy ? demanda la jeune fille.

— Pas de panique. Ulrich et les monstres sont restés dehors.

Apparemment, ils ne peuvent pas pénétrer dans la tour.

— Oui, mais moi… comment j'ai fait pour entrer ?

— Tu es passée… hum… *à travers*, marmonna Jeremy. D'un point de vue informatique, on peut dire que la sécurité de la tour t'a reconnue et…

— Abrège un peu, Einstein ! l'interrompit Odd qui entre-temps était remonté jusqu'à la salle de commandes.

L'elfe regarda autour d'elle, indécise sur la marche à suivre. Elle s'approcha de l'œil qui brillait sur le sol.

À peine l'eut-elle touché qu'une force invisible la souleva dans les airs avec délicatesse.

Elle fut aspirée vers un plafond invisible, jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un simple rectangle quasi transparent, suspendu dans les airs à quelques centimètres d'elle.

Un écran.

Maya y appuya la paume de sa main.

Sur l'écran apparut un mot.

AELITA

Elle ferma les yeux et ses doigts bougèrent à toute allure, comme si une force obscure les guidait, comme s'il s'agissait d'un geste familier accompli des millions de fois.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle lut ce qu'elle avait écrit :

Une étrange secousse se produisit alors, comme si une forme d'énergie disparaissait, détruite.

— Tour désactivé, annonça une voix mécanique qui résonna dans la pièce.

Puis la tour sembla s'animer et les symboles dégringolèrent des murs en une cascade de lettres et de chiffres.

— Enfin ! exulta la jeune fille.

La voix de Jeremy tremblait sous le coup de l'émotion :

— Les monstres ont… disparu !

À l'intérieur de la tour, la jeune fille esquissa un sourire :

— Je le savais ! C'était comme cela qu'il fallait procéder, et pas autrement…

— Mais que signifie « Code Lyoko » ?

— C'est l'antivirus, Jeremy ! Je me souviens d'autres choses également…

— Lesquelles ?

— X.A.N.A. n'est pas le seigneur de ce monde. C'est moi !

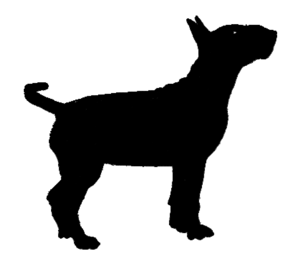
— Toi ???

— Tu te rends compte ? Et mon n'est pas Maya. Je m'appelle Aelita

6

JE NE SUIS PAS HUMAINE

(FRANCE, RÉGION PARISIENNE, QUELQUE TEMPS AUPARAVANT)



Il fallait laisser passer un peu de temps afin d'essayer de comprendre toute cette histoire.

Qui se cachait derrière X.A.N.A. ?

Et qui était vraiment Aelita ?

Les garçons reprirent leur vie de collégiens, rythmée par les cours, les devoirs et les discussions avec leurs camarades, même si la vie sociale à Kadic leur semblait désormais dépourvue d'intérêt… Dès que possible, ils retrouvaient pour parler en grand secret d'Aelita, de X.A.N.A. et tout ce qui concernait Lyoko, ce monde virtuel et mystérieux qu'ils tentaient de déchiffrer.

Au début, Jeremy avait supposé que X.A.N.A. était un virus devenu fou et Aelita son antivirus naturel. Mais cela ne suffisait pas à tout expliquer.

Voire, cela n'expliquait rien du tout !

Que venaient faire ces tours dans le paysage ? Pourquoi se trouvaient-elles en si grand nombre ? Et que penser de ces étranges phénomènes électroniques qui n'avaient cessé de se produire depuis la mise en route du super-calculateur ? Des lampes électriques implosaient subitement, des imprimantes se mettaient en route toutes seules et des téléviseurs émettaient d'étranges signaux bleus avant de s'éteindre complètement. Existait-il le moindre rapport entre ces évènements survenus dans le monde réel et Lyoko, ou bien ne s'agissait-il que de simples hypothèses ?

Distrait dans ses pensées, Jeremy leva le nez de l'écran du super-calculateur, au cœur de l'usine. De grands cernes noirs entouraient ses yeux.

— Et elle ? Qui est-ce ? demanda-t-il à Ulrich, désignant la jeune fille plantée devant lui, qui observait la pièce en ouvrant des yeux ronds.

Il la connaissait de vue. Elle s'appelait Yumi Ishiyama et avait un de plus qu'eux.

Son ami baissa la tête et rougit légèrement.

— Eh bien… en fait… elle m'a suivi. Je l'ai surprise à fouiner en bas…

— Dans la salle des scanners, compléta la jeune fille.

Ulrich était horriblement embarré et Yumi pas le moins du monde.

Jeremy balbutia, sous le coup de la colère :

— Alors comme ça… tu lui as tout raconté…

— Je ne lui ai rien raconté du tout !

— Dans ce cas, je me demande ce qu'elle fait ici…

— Ah, les garçons ! Depuis quand savaient-ils garder un secret ? Bon, allez, soyez sympas ! Moi aussi, j'ai envie d'aller me promener sur Lyoko !

— Laisse tomber.

— Tu crois que j'ai peur ?

— Ce n'est pas un endroit pour les filles…, marmonna Jeremy au comble de l'épuisement.

Yumi indiqua les écrans :

— Ah oui ? Ulrich m'a pourtant bien dit qu'il y avait une fille là-dedans !

Jeremy lança un regard noir à son ami.

— Bon, d'accord, j'ai *un tout petit peu* raconté, avoua le coupable, mais, tu sais…

— À sa place, je crois que j'en aurais marre d'être constamment entourée de trois mâles dans votre genre ! poursuivit Yumi. J'imagine qu'elle doit avoir besoin parfois de se confier à une fille.

Jeremy semblait peser le pour et le contre.

— N'écoute pas ces arguments de gonzesse ! coupa Ulrich, excédé. En revanche, dès qu'i s'agit d'arts martiaux, Yumi est capable de se battre comme un garçon, et même mieux ! Si moi je vaux un samouraï… cette peste en vaut bien deux !

Yumi fusilla Ulrich du regard. Jeremy n'écoutait déjà plus. Il pensait que l'apparition de Yumi pouvait tout compte fait se révéler être une sacrée chance. Peut-être avait-elle raison.

Même si Aelita et lui étaient désormais devenus très proches. Il était possible qu'elle parle plus volontiers à une fille.

Jeremy acquiesça et répondit hâtivement :

— Si tu y tiens vraiment, prépare-toi et entre dans la salle.

La porte du scanner se referma derrière Yumi. La cabine fut envahie d'un éclair de lumière aveuglant, puis d'un souffle chaud. La jeune fille sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Quelques instants plus tard, elle se matérialisait sur Lyoko vêtue d'un kimono traditionnel fermé par une étroite ceinture à taille haute, nouée dans le dos. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon fixé par des baguettes. Son visage était enduit de fard blanc. Elle tenait dans chaque main un éventail aux tranches coupantes comme des lames de rasoir.

Yumi et Ulrich se trouvaient dans le territoire du désert. Quelques dunes aplaties interrompues çà et là par de vagues rochers : un paysage vide et désolé à vous donner le vertige : pour tout dire, elle était complètement désorientée.

— Ça va ? lui demanda Ulrich d'un ton compréhensif.

— À peu près, je crois.

— Au début, ce n'est pas facile de se déplacer. Dis-moi, ce kimono te va à ravir. Tu es super !

Yumi ne répondit pas. Elle fit quelques pas, la tête légèrement bourdonnante. « C'est uniquement parce que ce n'est pas réel, pensa-t-elle. C'est pour cela que je me sens un peu perdue. Et aussi parce que je ne reconnais aucun élément de mon univers. »

Ulrich lui sourit.

— Ne t'inquiète pas. Ton corps et ta vue vont s'habituer à Lyoko. Ce n'est qu'une question de temps.

Yumi regarda la tour blanche qui se détachait au loin.

Elle ne parvenait pas à comprendre le but de cette construction.

À la base, l'édifice était de couleur sombre, ancré dans sol entre de grosses racines, puis il s'élevait en un cylindre d'une blancheur éblouissante qui se perdait dans un ciel sans fin.

— Elle est belle, non ? fit une voix à côté d'elle.

Yumi se retourna. C'était Aelita.

Bizarrement, elle se l'était imaginée différente. Plus grande, plus adulte… En fait, la créature qu'elle avait en face d'elle ressemblait à une petite fille apeurée.

— Belle et mystérieuse, répondit Yumi en tournant les yeux vers la tour.

Ulrich s'écarta :

— Nous ne pouvons pas y entrer. Elle seule y a accès, précisa-t-il en désignant Aelita.

Yumi hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ulrich m'a dit que tu étais la… gardienne de ce domaine.

— En quelque sorte, oui.

— Il m'a dit aussi que tu étais poursuivie par des montres.

— Des monstres qui vous suivront si vous restez avec moi !

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Tout comme j'ignore la raison pour laquelle ces tours…

Aelita ne put terminer sa phrase.

L'horizon tout entier fut secoué d'une énorme vibration, un « tremblement de terre cybernétique » qui la fit tomber. Puis, la tour émit un violent éclair de lumière bleutée avant de cracher dans l'air un énorme nuage de fumée rouge de sang. Un bruit strident troua le silence.

— Ne restez pas *ici* ! leur cria la voix de Jeremy.

— Que se passe-t-il ? demanda Yumi, effrayée.

Aelita la prit par la main et la conduisit à l'abri, derrière un gros rocher.

— Reste ici, conseilla-t-elle. Avec un peu de chance, il ne te verra pas.

— Mais que se passe-t-il ? *Qui* ne devrait pas me voir ?

— X.A.N.A. Celui qui me poursuit.

La tour commença à émettre des signaux lumineux à intervalles réguliers.

Aelita observait, préoccupée.

— Il m'a trouvée, fit-elle d'une voix tendue. Et maintenant, il appelle les monstres pour…

De nouveau, elle ne put terminer sa phrase.

Derrière une dune de sable émergeait le corps monstrueux d'une tarentule géante. Elle se dressa devant la jeune fille terrorisée. Le monstre la saisit d'un coup de patte.

Plutôt que de la frapper ou de l'écraser, la tarentule souleva sa proie délicatement et l'amena jusque devant son long museau poilu. Puis, une espèce d'horrible trompe, en lieu et place de nez, commença à se presser contre sa poitrine.

— NON !

Aelita en avait le souffle coupé. La trompe écrasait littéralement, comme si elle voulait la transpercer. Sur le haut de la tête de l'araignée était dessiné l'œil de X.A.N.A., si proche qu'Aelita pouvait presque le toucher.

Le monstre était en train de la *sentir*.

Puis on entendit e bref sifflement d'un objet métallique projeté dans l'air.

L'éventail de Yumi venait de couper la tarentule en deux. Une pluie d'étincelles jaillit de l'œil de X.A.N.A.

Le monstre disparut en un éclair et Aelita retomba sur le sable.

Une main l'aida à se relever. C'était celle d'Ulrich.

— Désolé si on a un peu tardé à t'arracher aux griffes de ce monstre ! s'excusa-t-il avec un sourire.

Dans son dos, la tour apparaissait entourée d'un halo aux reflets inquiétants.

— Je dois… aller… la réparer, fit la jeune fille d'une voix mécanique.

Ils escortèrent leur amie jusqu'au pied de la tour et la laissèrent ensuite passer à travers le mur. Une fois à l'intérieur, Aelita monta jusqu'à la plate-forme supérieure.

Elle posa une main sur l'écran translucide et fut reconnue aussitôt.

AELITA
CODE LYOKO

Les symboles qui recouvraient les murs se décollèrent à nouveau de leur support. Une fois de plus, X.A.N.A. s'éloigna. Anéanti.

— X.A.N.A. se déplace… à travers les tours ? demande Yumi à Ulrich tandis qu'ils attendaient dehors.

Le vent du désert faisait voler le sable en toutes directions.

— Quelque chose comme ça, oui… Et ce qu'il veut, c'est posséder Aelita.

— Alors, il va revenir ?

— Il revient toujours…, murmura la jeune elfe qui venait de franchir le mur blanchi de la tour.

Elle vacilla devant eux et s'appuya contre Yumi, à bout de forces.

Yumi la soutenait tout en lui caressant le visage :

— Qu'y-a-t-il ? Tu as l'air épuisé…

— Ne t'inquiète pas, ça va passer…

Yumi regarda Aelita, préoccupée.

— Pouvons-nous la refaire sortir d'ici ?

— Nous ne savons pas comment faire.

— Jeremy ?

— Hélas, Ulrich a raison. Quand vous êtes sur Lyoko, vous disposez d'un certain nombre de points-blessure. Chaque fois que vous êtes touchés par des monstres, votre capital de points-blessure se réduit. Quand vous arrivez à zéro, vous sortez du jeu. Mais pour elle, c'est différent…

Entendant ces mots, Aelita releva la tête. Elle avait les larmes aux yeux.

— Tout est différent pour moi. Je *suis* différente. Vous autres ne faites que jouer à la réalité virtuelle, mais moi je *vis* sur Lyoko et cette réalité est la mienne !

— Aelita, tu ne dois pas…

— Je ne suis pas humaine ! Je suis un programme informatique !

— Tu te trompes !

Jeremy secoua la tête vigoureusement.

— X.A.N.A., lui, est un programme informatique, mais pas toi.

— Si ! J'ai été fabriquée, hélas, tout comme ce monstre !

— Tu trembles…, lui dit Yumi en la serrant contre elle comme une grande sœur. Tu trembles de peur. Et d'après ce que j'en sais, les programmes informatiques n'ont pas peur.

Emprisonnée dans l'univers cybernétique de Lyoko, la jeune fille aux oreilles d'elfe ne connaissait ni le sommeil, ni la faim, ni la soif. Et elle ne vieillissait pas.

Mais Jeremy, lui, souffrait d'une migraine bien réelle, un mal lancinant qui ne le laissait pas en paix depuis des jours et des jours. Il passait désormais tout son temps libre devant son ordinateur portable à programmer, analyser et tenter de comprendre. Et surtout, il parlait avec Aelita.

— Allons, Aelita, chuchota-t-il dans l'obscurité de sa chambre. Lève-toi, concentre-toi.

— Quelle heure est-il chez toi ?

Jeremy jeta un œil sur sa montre : 3h30 du matin.

— Il n'est pas très tard, mentit le garçon.

Il est resté enfermé dans sa chambre du collège depuis… il ne savait même plus quand. De son ordinateur personnel, il pouvait se connecter à distance au super-calculateur de l'usine, simple jeu d'enfant pour un génie de l'informatique comme lui.

À dire vrai, il vivait reclus dans sa chambre depuis que Yumi avait rejoint le groupe. Il ne sortait pratiquement plus, pas même à l'heure des repas. Odd et Ulrich lui amenaient de la nourriture discrètement volée à la cantine.

Ils avaient bien conseillé à leur ami de se reposer, mais il n'en faisait qu'à sa tête.

— Encore un essai.

— Je ne suis pas sûre de le vouloir, Jeremy.

— Il le faut. Je ne vois pas d'autre solution.

— Comme tu veux. Mais tu te trompes.

— Absolument pas.

L'adolescent observa sur l'écran, tandis qu'elle traversait les cercles concentriques lumineux qui délimitaient la base de la Tour 3.

Puis il croisa les doigts et mit le programme en route.

Il s'agissait d'un algorithme capable de confronter les données numériques de l'Aelita de Lyoko avec les données mémorisées dans la centrale de contrôle de l'usine. Toutes les personnes ayant séjourné sur Lyoko avaient été transposées en données virtuelles et sauvegardées dans la mémoire du méga-ordinateur : ces données étaient indispensables pour pouvoir effectuer le voyage retour.

Curieusement, les données d'Aelita ne coïncidaient pas.

Dans la Tour 3, Aelita fut soulevée dans les airs à l'horizontale, la tête renversée, les bras ballants. Puis son corps sembla se dissoudre jusqu'à devenir transparent. À la fin, il ne restait d'elle qu'une esquisse en trois dimensions.

La jeune fille ne pouvait plus l'entendre à présent. Jeremy se concentra sur l'écran de l'ordinateur. Des nombres ordonnés en colonnes défilaient à une vitesse folle à côté de la silhouette dessinée d'Aelita.

Vingt pour cent. Trente. Quarante. Au-delà des soixante pour cent, Jeremy retint sa respiration.

Parvenu à quatre-vingt-dix pour cent, l'ordinateur ralentit. La lèvre supérieure du garçon était perlée de sueur. Quatre-vingt-treize, quatre-vingt-quatorze. L'ordinateur atteignit les quatre-vingt-dix-neuf pour cent avant de se bloquer à complètement.

DONNÉES CORRESPONDANTES INSUFFISANTES

— Mais *pourquoi* ? s'exclama Jeremy furieux en tapant sur la table.

Il appuya sur quelques touches et, à l'intérieur de la tour, Aelita commença à reprendre sa forme habituelle avant de se poser à nouveau sur le sol.

— Comment ça s'est passé, cette fois-ci ? demanda-t-elle aussitôt.

— Nous n'y sommes pas encore. Ton corps peut-être à nouveau matérialisé, ce qui signifie que tu es entrée ici en passant par les mêmes scannes que les autres… Pour une

raison encore inconnue, tu ne peux pas sortir. C'est un problème qui est survenu au niveau de la tête, je crois.

— Au niveau de ma tête ?

— Oui. Apparemment, les données d'entrée ne coïncident pas avec celles de sortie. Quelque chose aurait changé… à l'intérieur de ton cerveau.

— Et si cela avait quelque chose à voir avec ma perte de mémoire ? Il se pourrait que j'aie des « données » en moins, des données qui auraient été comme « effacées » de mon cerveau.

Jeremy observait les chiffres qui apparaissaient sur son écran.

— À moins que tu n'aies, au contraire, quelque chose *de plus*.

Une lueur de curiosité apparut dans le regard de la jeune fille.

— Peux-tu m'envoyer les données que tu lis sur ton ordinateur ? J'aimerais vérifier quelque chose.

— Ça peut se faire.

Dans la tour qui était désormais devenue son refuge apparut un écran flottant peuplé de nombres. Aelita étudia attentivement les données.

— Ces nombres sont comme… des souvenirs. Une *montagne* de souvenirs, murmura-t-elle après un long moment de réflexion.

Jeremy sembla accuser le coup avant d'acquiescer. De ce qu'il en connaissait, la mémoire d'Aelita était pour le moins incomplète et très vulnérable. Il n'avait jusqu'alors jamais

envisagé la possibilité que cela puisse être dû à une *surabondance* d'informations, se contentant naïvement d'embrasser l'hypothèse inverse.

— Tout cela est totalement absurde, ajouta Aelita.

— Comment cela ?

— J'ai la tête pleine de souvenirs… dont je ne me souviens pas !

— Comme s'ils ne t'appartenaient pas, murmura l'adolescent pensif. Comme si quelqu'un te les avait ajoutés.

— Mais qui ferait une chose pareille ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être s'agit-il d'instructions me permettant d'agir à l'intérieur de Lyoko. Des instructions qui ne me serviraient à rien hors d'ici.

Peut-être.

« À moins qu'il ne s'agisse tout bonnement du motif pour lequel X.A.N.A. te poursuit, pensa Jeremy. Ce qui permettrait d'expliquer pourquoi il ne te tue pas. Ayant besoin de ces souvenirs, il cherche par tous les moyens à se les approprier. »

— Jeremy ?

— Oui ?

— Et si tu essayais de me ramener en annulant ces souvenirs ajoutés ?

Il soupira :

— Je crois que ce n'est pas complètement indolore.

— Tu pourrais essayer.

— Et je courrais le risque d'endommager à tout jamais ta mémoire…

— Mais tout le reste devrait fonctionner normalement, non ?

— Comment puis-je en être sûr ?

— Moi, je pense que oui.

— C'est une chose très dangereuse.

— Annule ces souvenirs, Jeremy, je t'en prie !

— Et si, au final, ça ne marchait pas comme nous l'avions imaginé ? Et si nous découvrions après coup que nous avons effacé ta mémoire pour rien ?

— Alors cela voudrait dire que tu t'es trompé et que je n'ai jamais été… comme vous.

Le jour J, Yumi se rendit sur Lyoko, par la voie de la « virtualisation », afin d'être aux côtés d'Aelita. Odd et Ulrich attendaient dans la salle des scanners. Ils avaient pensé à tout : Odd avait raconté à M. Delmas, le directeur du collège, que sa cousine souhaitait entrer en cours d'année à Kadic pour poursuivre sa scolarité. Ulrich avait trafiqué un formulaire d'inscription et, à la fin, Jeremy avait utilisé son programme de distorsion vocale pour confirmer toute l'histoire, en se faisant passer au téléphone pour le père d'Aelita.

Jeremy avait pris place devant le clavier de commandes, dans la salle de contrôle, le doigt suspendu au-dessus de la touche *ANNULER*, l'écran devant lui rempli des souvenirs « ajoutés » de la jeune fille.

— Fais-le, Jeremy !

Même si elle essayait de paraître sûre d'elle et de sa décision, Aelita n'en était pas moins nerveuse.

Yumi lui serra la main :

— Ne t'inquiète pas ! Tout va bien se passer. Mis à part le fait qu'il te faudra aller en cours avec ces trois énergumènes…

— Et toi ? demanda Aelita.

— Je suis une classe au-dessus. Mais on se verra à la cantine et aux récréations.

— Ce serait chouette.

— Ce *sera* très chouette, tu verras ! En tout cas, ce sera toujours mieux qu'ici. Au moins, là-bas, tu n'auras plus à combattre ces horribles monstres…

Yumi s'arrêta soudain et regarda son amie, préoccupée :

— Que t'arrive-t-il ?

Aelita avait porté la main à son front.

— Rien. Juste mal à la tête.

— C'est fait, annonça Jeremy. J'ai annulé… tout ! Essayons maintenant de te ramener ici. Tu es prête ?

Aelita prit une profonde respiration, puis ferma les yeux.

— Oui.

— O.K. Entre à l'intérieur de la tour. Parfait. Arrête-toi là.

Jeremy contrôla une dernière fois que tout était prêt.

— Matérialisation ! s'écria-t-il enfin en appuyant sur une touche.

Une fraction de seconde plus tard, sur Lyoko, Aelita flottait dans les airs avant de se dissoudre lentement, puis de disparaître dans le néant. Cinq pour cent.

— Croisons les doigts… et espérons que cette fois ce sera la bonne, les amis, murmura Jeremy, incapable de supporter plus longtemps le suspense.

Pendant ce temps, l'ordinateur continuait sa recherche, faisant correspondre à chaque morceau de la créature réelle, telle que les scanners l'avaient mémorisée.

Trente pour cent. Quarante. Soixante. Quatre-vingts.

Une fois parvenu à quatre-vingt-dix pour cent, l'ordinateur commença à ralentir. Par prudence, Jeremy mit en route le programme informatique auquel il avait travaillé toute la nuit.

— Programme d'annulation des souvenirs activé !

Quatre-vingt-dix. Quatre-vingt-dix-neuf. Sur l'écran, une lumière rouge se mit à clignoter.

— Allez, allez ! criait Jeremy, au comble de l'impatience.

CENT !

Jeremy se laissa aller contre le dossier de son siège. C'était parti !

En bas, dans la salle des scanners, la porte coulissante de l'une des colonnes s'ouvrit sur une jeune fille qui sortit en titubant.

Elle avait les cheveux roux et non plus roses et des oreilles, dieu merci, normales, juste légèrement proéminentes. Elle portait des vêtements vieillots et complètement démodés.

— Aelita ? demanda Odd d'un ton incertain.

La jeune fille dut s'adosser au mur pour ne pas tomber. Elle jeta un coup d'œil à la ronde avant de se couvrir le visage des deux mains, désorientée et perdue.

Puis elle rouvrit les yeux et examina ses mains, incrédule, avant de relever la tête et d'apercevoir Odd et Ulrich qui la fixaient en silence.

— C'est… c'est bien vous, les garçons ? Vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais !

— Parce que tu pensais peut-être que j'allais garder ma queue de chat toute ma vie ? lui rétorqua Odd, ironique. Je préfère te prévenir tout de suite : ne t'attends pas à ce que je vienne miauler en me frottant contre tes chevilles ; ça n'est pas du tout mon genre !

Il y eut un grand silence, suivi d'un éclat de rire collectif qui résonna comme un immense soulagement. Ulrich fut le premier à se ressaisir et déclara d'un ton solennel :

— Bienvenue dans le monde réel, Aelita !

— Tout va bien ? demanda Jeremy par le haut-parleur.

— Comme sur des roulettes ! On la ramène vers toi.

— Bien. Pendant ce temps, je m'occupe de matérialiser Yumi.

La voix de Jeremy avait beau paraître aussi sérieuse que possible, les deux garçons décelèrent immédiatement le trouble de leur ami. Quand la porte de la salle des ordinateurs s'ouvrit, il se leva d'un bond et resta planté comme un piquet, les mains derrière le dos, un sourire crispé sur son visage fatigué.

Odd et Ulrich entouraient Aelita comme deux gardes du corps. Jeremy enelva ses lunettes et se mit à les polir avec le bas de son tee-shirt, sans oser lever les yeux.

— Qu’attends-tu pour aller l’embrasser, Zorro ? l’encouragea Ulrich.

— Euh…

Aelita courait déjà vers lui. Une seconde plus tard, elle sautait au cou de son sauveur.

7

JOHN F. BULLENBERG
(Golfe du Mexique, 9 janvier)



La moto, une Hayabusa turbo qui montait à trois cents kilomètres-heure, freina brusquement avant de s'immobiliser devant le hangar, laissant une longue trace noire sur l'asphalte.

L'intrépide motocycliste était un jeune homme de vingt-trois ans vêtu d'un jean déchiré, d'un blouson de cuir noir et portant un petit sac à dos.

Il cala la moto sur sa béquille et retira son casque :

— Salut Fernando ! cria-t-il joyeusement en lançant ses clés à un mécanicien en bleu de travail qui sortait du hangar.

— John ! Tu repars déjà ?

Le mécano à l'accent traînant saisit les clés au vol.

— Que veux-tu ! Il faut bien que les vacances se terminent un jour… Tu peux garer ma moto ? Je suis en retard.

— Sans problème.

Le jet privé de John F. Bullenberg était un Gulfstream G550 qui valait au bas mot soixante millions de dollars. Sur la carlingue peinte en bleu s'étalait en gros le logo multicolore de Music-Oh, le site web musical le plus visité au monde.

John se dirigea d'un pas vif vers l'échelle de l'avion. En haut des marches, une hôtesse l'attendait :

— Bienvenue à bord, monsieur Bullenberg !

— Vous pouvez m'appeler John ! Nous devons avoir le même âge, non ?

La jeune fille exhalait un délicieux parfum fleuri.

— Pour être exacte, j'ai un an de plus que vous, monsieur… euh… John, répondit-elle rougissant.

John lui rendit son sourire. Une fois à l'intérieur de l'engin, il se dirigea vers la cabine de pilotage : Tony et Matt l'attendaient en sirotant un café. Les épaulettes de leur chemise étaient ornées de galons aux couleurs de Music-Oh, une coquetterie qui faisait son effet, y compris sur les hôtesses.

— Salut les gars !

— Nous sommes prêts à partir, annonça Tony. Que dirais-tu de prendre les commandes pour le décollage ?

John venait de passer son brevet de pilote et Tony et Matt savaient qu'il adorait être aux commandes de son jet. Mais cette fois-ci le jeune homme déclina l'invitation.

— Peut-être pour l'atterrissage. Pour l'instant, je dois me remettre sans tarder au travail…

La cabine des passagers était un petit salon élégant. John s'installa et sortit son ordinateur portable.

— Voulez-vous boire quelque chose ? lui demande l'hôtesse.

En l'observant, John se dit soudain qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Probablement une nouvelle recrue.

— Non merci.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, John F. Bullenberg avait mené la vie ordinaire de n'importe quel garçon américain de son âge : étudiant sans le sou à l'université de Californie, il vivait dans l'angoisse des fins de mois, avec les inévitables problèmes de loyer à payer, et le stress des examens. Un beau jour lui était venue l'idée de créer un programme informatique permettant à tous les passionnés de musique du monde entier de communiquer entre eux.

Il avait programmé la première version de Music-Oh durant une nuit blanche, après ses heures de service au fast-food du coin où il était employé à mi-temps. Depuis, les choses s'étaient beaucoup améliorées pour lui. Il s'était offert une moto, voyageait en jet privé et visitait toutes les grandes villes du monde.

Il s'envolait à présent du Costa Rica, où il avait passé Noêl en compagnie de quelques amis, pour rejoindre la Californie et reprendre le travail.

Bref, John F. Bullenberg vivait un véritable rêve.

— Nous décollons dans cinq minutes, annonça Tony au micro. J'ai Margie au téléphone pour toi.

Margie était l'assistante personnelle de John qui aurait bien aimé en faire également sa fiancée. Hélas, ses tentatives

de séduction étaient demeurées sans aucun effet sur la jeune femme. Elle avait même refusé son invitation au dîner de Noël.

Le jeune homme saisit le téléphone situé sur le bras de son fauteuil.

— Allô ?

— Déjà en vol ?

— Pas encore. Que se passe-t-il ?

Menue et souriante, Margie était une beauté aux grands yeux sombres. Dans le combiné, sa voix sonnait plus sérieusement que d'habitude, John la sentit préoccupée.

Cela n'avait rien d'un scoop : au cours de l'année écoulée, le site avait subi au moins une centaine d'attaques. John s'était heureusement entouré des meilleurs programmateurs informatiques. Une équipe performante qui s'occupait en permanence de gérer ces problèmes. Cette-fois-ci Margie avait néanmoins tenu à l'en informer personnellement.

— C'est grave ?

— Jusqu'à présent, il a infecté très peu d'ordinateurs. Neuf ou dix, pas plus. Mais ce n'est pas le problème. Le fait est que… je n'ai jamais vu une chose pareille !

Dix ordinateurs ? La « communauté » créée par Music-Oh comptait plus de cinq cents millions d'inscrits. Cela ne ressemblait pas à Margie de le déranger pour une broutille de ce genre.

— As-tu prospecté ? Quel degré d'infection présente ce virus ?

— Pour tout te dire, ce machin pourrait devenir le plus gros désastre informatique de tous les temps.

John n’arrivait pas à en croire ses oreilles. Il crut que Margie blaguait. Mais elle n’aimait pas particulièrement la plaisanterie. À plus forte raison, *ce genre* de plaisanterie.

— O.K. Envoie-moi un mail, que je voie immédiatement de quoi il s’agit. As-tu déjà eu Francis au bout du fil ?

— Pas encore. Il est en vacances. Je pensais que tu pourrais essayer de le joindre personnellement.

— D’accord. Je m’en occupe. Mais d’abord, j’attends ton mail. Tu m’as manqué, ajouta-t-il brièvement avant de raccrocher.

Des hublots de son jet, il pouvait voir le hangar qui commençait à s’éloigner, tandis que l’avion prenait de la vitesse sur la piste de décollage.

L’email de Margie lui parvint alors que l’avion venait d’atteindre son altitude de croisière. Le message tenait sur deux lignes.

Voilà. Fais vite ! pouvait-on lire sur la première ligne.

La seconde ligne était un lien vers le site de Music-Oh.

John cliqua dessus. Sur l’écran de son ordinateur portable apparut une image. Deux cercles concentriques, trois bandes en bas, une bande en haut. Comme une espèce de cible.

« Ou bien… un œil », pensa-t-il.

— Je vous ai préparé un thé glacé, lui annonça l’hôtesse.

John ne répondit pas. Il ouvrit le programme depuis lequel il pouvait contrôler le code de programmation de Music-Oh. Il analysa la source de la page, travailla dessus, la modifia.

— Voyons si tout cela fonctionne…, murmura-t-il entre ses dents.

Il appuya sur *ENTER*. Quelques secondes d'attente. Puis la consternation. Il demeura bouche bée devant l'écran sur lequel oscillait à présent le code qu'il avait mis tant de temps à mettre au point. Les lettres bondissaient de partout sur l'écran, dans une voltige de symboles à donner le tournis. Elles composaient un dessin. Toujours le même.

Deux cercles concentriques. Quatre barres.

De nouveau cet œil étrange.

John pesta et frappa du poing l'accoudoir de son fauteuil. Il essaya de sorti du programme antivirus. Mais l'ordinateur était à présent bloqué.

— Tout va bien ? lui demanda l'hôtesse, prévenante.

John soupira avant de lâcher :

— Pas vraiment, non.

Il sortit son téléphone portable de sa poche pour prendre quelques clichés qu'il envoya par MMS à son ami Francis, avec, pour tout commentaire, un appel au secours des plus évidents :

Trouve-moi vite ce que c'est que ce truc !

Puis il éteignit l'ordinateur.

Et se remit à râler.

Le MMS de John fut relayé par un réseau électronique, puis par un autre et encore un autre.

Au fil du parcours, un petit fragment numérique inséré dans le message changea subitement de direction. Ce n'était

qu'un tout petit bout de code, sans nom et sans mémoire, mais néanmoins actif. Le programme parvint à s'introduire dans l'ordinateur de la compagnie de téléphonie et, de là, rassembla d'autres fragments sans nom, des entités qui n'attendaient que cela ?

C'était une véritable calamité, l'une de celles qui, tel un aimant, attirent à elles un nombre incalculable de petites particules, avec pour effet de « grossir la pelote ».

Les cellules numériques reprirent leurs places et se remirent à fonctionner. Elles tentaient d'accéder à ce trésor de souvenirs qui demeurait encore prisonnier d'un coffre-fort inviolable.

« Je ne suis pas encore mort », pensait la créature tout en continuant de chercher ses fragments.

Un ordinateur de la compagnie de téléphones cessa de fonctionner, tandis que l'entité numérique se déplaçait le long des lignes électriques.

Je ne suis pas mort.

Oui ! Maintenant, je me souviens !

Je reviens.

Quelques secondes plus tard, dans une maison perdue au find fond du Maine, le téléphone d'un programmateur nommé Francis sonna.

L'homme lut le message suivant :

Trouve-moi vite ce que c'est que ce truc !

Il y avait deux pièces jointes au MMS : les deux premières pages du site de Music-Oh, qu'il avait des millions de fois.

Il crut à une blague et répondit innocemment : *Ce truc est le plus site du monde.*

Son téléphone sonna immédiatement.

— Francis ? Tu te moques de moi ou quoi ?

— Mais enfin, de quoi parles-tu ?

— Je t'ai envoyé deux photos d'un virus bizarre. Une espèce de… chose… avec ces deux cercles et…

— John, je ne comprends rien à ce que tu racontes ! Sur les photos que j'ai reçues, je ne vois aucun virus. Je ne vois rien à par la page d'accueil habituelle du site Music-Oh !

John se fit renvoyer le message en question, afin de constater de ses propres yeux. Le site avait effectivement recommencé à fonctionner normalement.

Le virus avait disparu sans laisser de trace.

Évanoui dans le néant.

8

CHOCOLAT, LIVRES ET PASSAGES SECRETS

(France, région parisienne, 9 janvier)



— Atchoum ! éternua Odd.

— Atchoum ! répondit Yumi en écho.

Jeremy gloussa.

— Ce n'était peut-être pas une si bonne idée de sortir discuter dehors par un froid pareil !

— Je suggère que nous poursuivions la conversation à l'Ermitage, intervint Ulrich. Je ne sens plus mes jambes… Si ça se trouve, elles ont déjà gelé ! Alors, qu'est-ce que vous en dites ? On rentre au chaud ?

— À vos ordres, caporal ! hurla Odd qui s'empressa, dans la foulée, de lancer une énorme boule de de neige à Jeremy.

Ce dernier s'écroula de tout son long, sous l'impact du projectile reçu en pleine face.

De retour à la maison, Yumi courut s'enfermer dans la salle de bain, espérant réchauffer ses membres transis sous le jet brûlant de la douche. Ulrich et Odd optèrent pour le canapé du salon où ils s'installèrent devant un film d'horreur, pelotonnés sous dix centimètres d'édredon, Kiwi tirait sur le pantalon d'Ulrich pour tenter de le déloger de son nid douillet.

— Ha ! ha ! s'éclaffa Odd. C'est vraiment trop drôle !

— J'aimerais bien savoir ce qui te fait tant rigoler, lui répondit Ulrich, imperturbable. Ce monstre a à peine bougé la tête.

— Justement ! C'est ça qui est fort ! Regarde un peu ce qu'il est capable de faire. Il se dévisse totalement la tête. Ah non, vraiment, j'ai du mal à le croire… Ouah !

Aelita observait toute la scène depuis le seuil de la cuisine.

— Odd est vraiment incroyable…, commenta-t-elle, amusée.

— Par « incroyable », est-ce que tu sous-entends qu'il est en effet « difficile de croire » à l'existence d'une personne aussi écervelée ? lui demanda Jeremy avec un petit sourire en coin.

Il prit une casserole dans le buffet et la plaça sur la plaque électrique avant de verser dedans le cacao en poudre et le lait.

Aelita s'assit près de lui.

— Un bon chocolat chaud, voilà exactement ce dont nous avons besoin !

— Comment te sens-tu ?

— Je ne saurais même pas te répondre ! D'abord, à vous entendre raconter l'histoire, il m'a semblé retrouver certaines

choses, plus exactement des bribes de souvenirs. Un peu comme des flashs. Mais j'avais l'étrange impression que tout cela n'avait pas vraiment eu lieu. C'était comme si je l'avais rêvé.

Aelita posa doucement sa tête sur l'épaule de Jeremy, ses boucles rousses effleurant le cou du garçon.

— Je peux te demander une chose ? susurra-t-elle.

— Bien sûr.

— Pourquoi n'avez-vous pas éteint l'ordinateur une fois pour toutes après m'en avoir sortie ?

La poudre de cacao commençait à se dissoudre lentement dans le lait.

— On a essayé, en fait.

— Mais quelque chose n'a pas marché, c'est ça ?

— Exactement. X.A.N.A. a montré qu'il était prêt à tout pour survivre. Pour nous empêcher de l'éteindre, il s'est servi de toi…

— De… moi ?

Jeremy la regarda dans les yeux.

— Tu es l'antivirus, Aelita. Tu es la seule qui puisse contrôler les tours… et désamorcer les attaques qu'elles subissent.

— Mais ces tours… qu'ont-elles de si important ? Quel rôle jouent-elles exactement ?

— Eh bien, nous avons mis du temps à le découvrir, commença à expliquer Jeremy tout en mélangeant le chocolat chaud, le regard perdu dans le vague. En fait, ces tours sont comme des ponts. C'est la clé de toute l'histoire. Elles font le

lien entre le monde de Lyoko et… *ce monde-là*…, conclut-il en posant la main sur le four à micro-ondes.

Aelita souleva un sourcil, étonnée :

— Parce qu'il y a une tour dans le four à micro-ondes ? demanda-t-elle, moqueuse.

— Aelita ! C'est sérieux ! Sur Lyoko, figure-toi qu'on trouve une tour pratiquement pour chaque appareil électrique existant dans le monde réel. Si tu attaques une tour « ici »…

— … tu modifies en réalité quelque chose là-bas. J'ai compris.

— C'est exactement ça. En théorie, X.A.N.A. peut exercer une influence sur nos appareils électriques au moyen des tours. Et plus précisément sur tout ce qui est relié à l'électricité. Y compris... – en disant ces mots, Jeremy se toucha la tête avant de poursuivre – … notre cerveau, qui fonctionne à coups de mini-décharges électriques. Avec l'exception qui confirme la règle : Odd, par exemple, ne court aucun danger…

La jeune fille se mit à rire, même si, au fond, elle ne se sentait pas du tout rassurée.

Yumi sortit de la douche, les cheveux entortillés dans une serviette de bain. Odd et Ulrich regardaient la dernière scène « hilarante » du film, toujours emmitouflés sous leur couverture.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle.

— Chont à la cuijine en train de dichcuter, marmonna Odd la bouche pleine, en envoyant des miettes partout. Tu veux un bichcuit ?

— Certainement pas ! on est sortis de table il y a à peine heure !

Odd haussa les épaules et grignota encore une moitié de biscuit. Il lança à l'autre à Kiwi.

— Room service ! annonça Jeremy en sortant de la cuisine avec Aelita.

Il rejoignit ses camarades sur le canapé et posa sur la table basse un grand pot de chocolat chaud et cinq tasses.

Les papilles gustatives de Kiwi se mirent à saliver sous l'effet de l'irrésistible odeur qui envahissait la pièce. Le pauvre animal en haletait et en bavait d'envie.

— Les amis ! s'écria Odd en versant le chocolat dans les tasses. Fêtons le dernier jour des vacances en trinquant au chocolat chaud ! À nous !

— Tchin tchin !

— Mmh ! Délicieux ! commenta Ulrich d'un air réjoui. Tu as même laissé des grumeaux. J'adore ça !

Jeremy le regarda par-dessus ses lunettes :

— Des grumeaux ? Mais pas du tout ! J'ai bien mélangé et je t'assure qu'il n'y a pas le moindre grumeau !

— Pourtant, commença Ulrich…

Il avait les joues pleines et mâchait avec application.

Puis il s'arrêta subitement. Écarquillés sous l'effet de la surprise, ses yeux se remplirent soudain de larmes tandis que son visage virait en rouge cramoisi. Quelques secondes plus

tard, il crachait violemment un jet de chocolat qui fit une grosse tache sur la couverture.

— De l'eau ! Au secours ! Donnez-moi de l'eau tout de suite ! Oooooddd !

Odd s'étranglait de rire :

— Des grumeaux ! Ha ha ha ! Et quels grumeaux, hein ? Au piment extrafort ! J'ai pensé rendre ce moment vraiment *inoubliable* pour notre Ulrich national !

L'assemblée se regarda, perplexe, avant de céder à une crise de rire impossible à contenir.

Ulrich revint de la cuisine, les joues inondées de larmes.

— Pouah ! Quelle blague idiote !

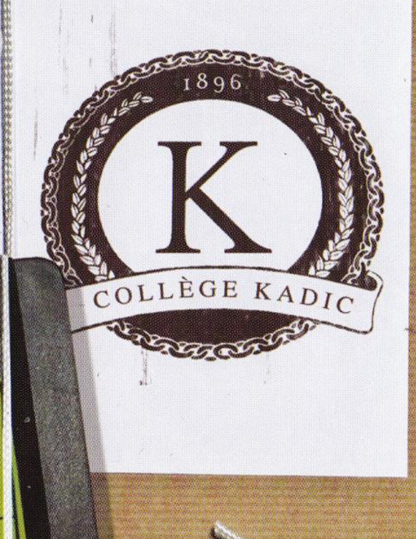
— Allons, monsieur Stern, inutile de faire cette tête ! Et puis, tu sais, le piment, c'est excellent pour le cœur. En fait, j'ai pensé à ta santé !

Yumi l'arrêta dans son élan en le saisissant par les épaules:

— À quoi bon te venger? À la place, je propose que nous fassions quelque chose tous ensemble.

— Bonne idée, répondit Odd, saisissant au bond l'occasion d'échapper à une punition bien méritée... Que proposes-tu?

— Allons explorer le grenier, décréta Yumi, une étrange lueur brillant dans ses yeux.


Fragile
Jeremy Belpois
1896
K
COLLÈGE KADIC
POUR AELITA
534

CHIFFRE
1 CENTIME À PERCEVOIR
TAXE
CHIFFRE
1 CENTIME À PERCEVOIR
TAXE


1
2
CODE LYOKO
en Poudre Soluble
3
NIGHTSHOT PLUS
HDD
2000x
25x
de
DRACULA
FRANK

1 TORCHE ÉLECTRIQUE

Indispensable pour explorer les souterrains de l'usine abandonnée.

2 SOURIS DU SUPER-CALCULATEUR

C'est l'unique souris qui puisse se brancher sur le super-calculateur. Je l'ai emportée en souvenir, quand nous avons décidé d'éteindre la machine.

3 CAMÉRA NUMÉRIQUE

Avec cette caméra vidéo numérique, nous avons reconstitué tes souvenirs, Aelita.



POUR AELITA
4
CHOCOLAT IDÉAL
en Poudre Soluble
5
DRACULA prisonnier de FRANKENSTEIN
Un film de JESS FRANCO
DRACULA tegen FRANKENSTEIN
6

4 CASSETTE VIDÉO

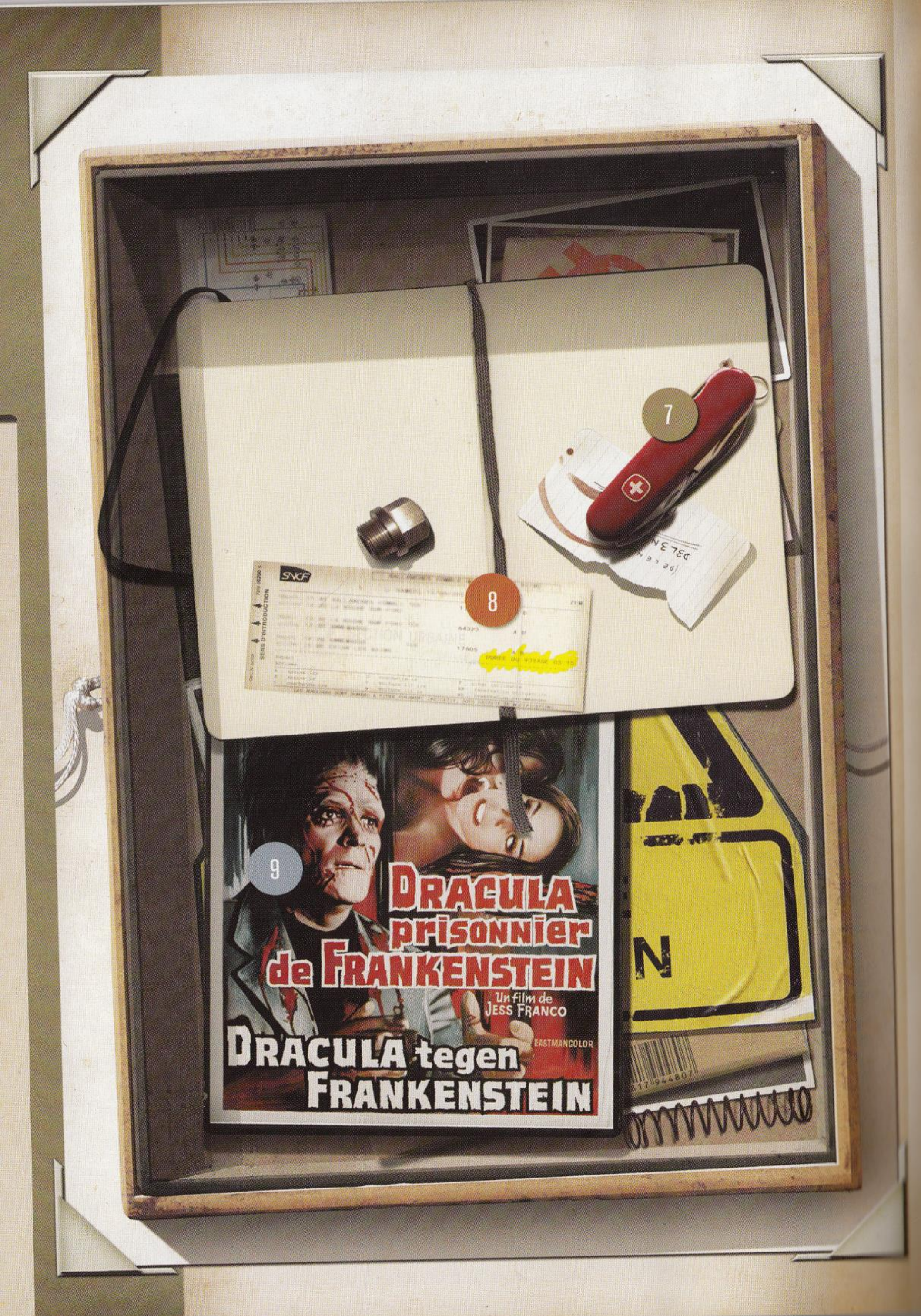
Le dernier témoignage du professeur Franz Hopper où il explique les mystères de Lyoko.

5 CHOCOLAT EN POUDRE

Un excellent carburant pour affronter le froid.

6 PINCE À LINGE

Indispensable pour toute descente dans les égouts, la pince à linge se porte fixée bien droit sur le bout du nez. Ne jamais l'oublier !!!


7
SNCF
8
9
DRACULA
prisonnier
de FRANKENSTEIN
Un film de
JESS FRANCO
EASTMANCOLOR
DRACULA tegen
FRANKENSTEIN

7 COUTEAU SUISSE

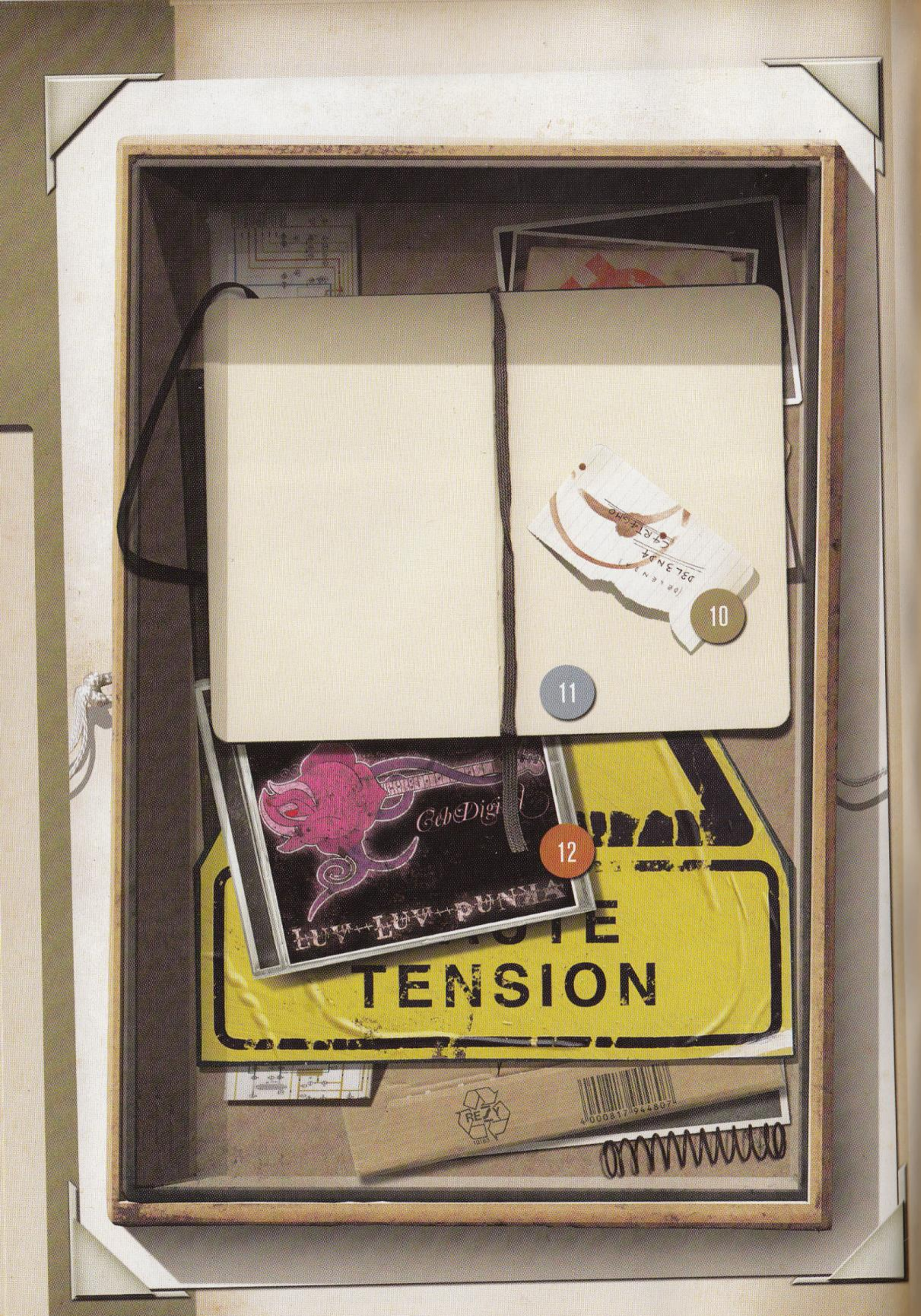
Mon couteau, fidèle compagnon
de chacune de mes aventures.

8 BILLET DE TRAIN

Le voyage qui nous a permis de découvrir
les secrets de L'Ermitage.

9 FILM D'HORREUR

Le film préféré d'Odd.
On n'a toujours pas compris
ce qu'il lui trouvait de si drôle...


10
11
12
TENSION

10 CODE LEET

Un truc des programmateurs informatiques pour ne pas oublier les mots de passe les plus compliqués. Il s'agit de substituer des chiffres à certaines lettres.

11 CALEPIN

Nous l'avons trouvé dans le grenier de L'Ermitage. Il appartenait au professeur Hopper. Du moins, c'est ce que l'on suppose...

12 CEB DIGITAL – LUV LUV PUNKA

Le nouveau single du groupe du siècle. La bande-son de toute cette histoire.



14
R ALLAN PO
BROULET ET FRÈRES
13
CEM II/B-M 32,5 N
15
Hier aufreißen

13 SACS DE CIMENT B&F

Ce sont les sacs de ciment découverts dans la cave de L'Ermitage.
Cela nous a permis de remonter jusqu'aux frères Broulet.

14 CIRCUITS

L'usine était remplie de plans indéchiffrables comme celui-ci.
Il s'agit sûrement de feuilles de calcul du super-calculateur !

15 MONSTRES DE LYOKO

Mes croquis des monstres qui peuplent Lyoko, vus depuis l'écran de l'ordinateur.

16

SOR
D HOPPER

VILLA ERMITAGE

EDGAR ALLAN POE

17

LE CHAT NOIR
ET AUTRES NOUVELLES

TRADUCTION DE
CHARLES BAUDELAIRE

18

16 CARTES DE VISITE

Une carte de visite

du professeur Hopper.

Nous n'avons rien trouvé

de plus sur lui.

17 LE CHAT NOIR

Je n'aurai jamais pensé

qu'Odd s'intéresse à la littérature.

Ce livre a l'air fantastique.

Il faut à tout prix que je le lise.

18 PONT DE FER

Le pont de la vieille usine.

Tu ne peux l'avoir oublié, Aelita...


19
20
21
Villa L'Ermitage

19 BOUCHE D'ÉGOUT

Après un long parcours malodorant,
enfin une ouverture à l'air libre !
Mais les surprises ne font que commencer…

20 L'ERMITAGE

Le Q.G. de nos enquêtes.
La vieille maison du professeur Hopper
est un labyrinthe de passages secrets.

21 MÉDAILLON

C'est ton médaillon, Aelita.
Ton père et ta mère en possèdent un,
identique. Cherche Anthea…



Cette poupée faisait partie
de tes affaires, Aelita...
Cela ne te rappelle rien ?

Le dernier étage de L'Ermitage était isolé du reste de la maison et aménagé comme un grand bureau, sous les combles. Il n'y avait pas le moindre ordinateur : juste une table encombrée de cartes et trois ardoises couvertes de formules mathématiques à moitié effacées. Dans un coin, un buffet bas sur lequel étaient posés une petite cafetière, un réchaud électrique et une tasse sale à moitié ébréchée.

Pour le reste : des livres, des livres et encore des livres. Des livres par centaines, empilés sur des échelles branlantes ou simplement posés à terre, certains laissés ouverts. Et des piles de revues encore scellées sous leur emballage plastique, rangées dans des cartons ouverts.

Le grenier était très lumineux grâce à ses trois fenêtres. La première donnait sur la rue, surplombant le perron. De la seconde, on avait vue sur l'arrière de la maison avec, au second plan, le parc enneigé et les bâtiments de Kadic à l'horizon. Enfin, la troisième fenêtre, la plus large, offrait une vue intéressante sur le vieux quartier industriel, avec le pont et la petite île qui abritait l'usine désaffectée.

L'Ermitage. Le collège. L'usine.

Trois lieux séparés par quelques kilomètres de route goudronnée mais reliés entre eux par un incroyable réseau souterrain. Et par des secrets.

Jeremy s'approcha du premier rayonnage de livres et effleura du doigt une couverture poussiéreuse.

— Regarde : tout est là ! s'exclama-t-il en se tournant vers Aelita, une lueur de satisfaction dans les yeux. Des mathématiques de base à la théorie avancée des calculs.

— Il retira un ouvrage qui semblait peser une tonne et se mit à le feuilleter :

— Celui-là est un véritable trésor !

Odd commençait à bouillir d'impatience.

— Atchoum ! Dans le genre trésor, tu n'aurais pas quelque chose de plus classique par hasard ? Atchoum ! Je ne sais pas, moi, un coffre rempli de pièces d'or, par exemple !

— Ça ne m'étonne pas de toi, espèce d'ignorant! répliqua Jeremy en riant.

Yumi avait commencé à fouiller dans le capharnaüm de la pièce et à remuer les feuilles de papier éparses sur le bureau.

— Des notes. Des croquis. Une liste de courses.

Kiwi renifla un vieux panier en osier avant de s'y installer confortablement.

— Je ne comprends pas, les amis. Pourquoi tout ceci est-il resté en plan ? demanda Aelita, perplexe, en caressant machinalement quelques vieux bibelots sur l'étagère.

— Eh bien, voilà... nous ne te l'avons pas encore dit... mais..., commença Odd, pensif.

— Dit *quoi* ?

— Nous attendions le bon moment..., poursuivit Jeremy.

— Après toute l'histoire...

— Mais de quoi parlez-vous, à la fin ? insista Aelita.

Jeremy s'approcha d'elle :

— Eh bien... Ici, autrefois, c'était chez toi.

— Chez moi ?

— Absolument.

— Tu veux dire que j'ai vraiment vécu ici?

— Oui. Avec ton père. Le créateur de Lyoko.

Aelita se sentit vaciller.

— Mon père a... créé Lyoko ?

— Oui. Il s’appelait Franz Hopper, *professeur* Hopper pour être plus précis. Il enseignait à Kadic.

— Non... attendez... là...

Aelita secoua la tête en signe de confusion et fit un geste de la main comme pour tenter de chasser de son esprit des pensées qu’elle ne pouvait encore admettre.

— Mon père a vraiment inventé Lyoko ?

— Absolument ! Et toi, tu étais élève à Kadic, affirma Jeremy. Apparemment, tout se déroulait pour le mieux, jusqu’à ce que...

Jeremy s'interrompit brusquement et, regardant Aelita, lui demanda tout à coup :

— La date du 6 juin, ça te dit quelque chose ?

Aelita secoua la tête en signe de dénégation.

— Parce que ça devrait ?

— C'est le jour où ton père et toi vous êtes échappés. Le jour où tu es entrée dans les scanners de l'ancienne usine.

— Nous nous sommes... échappés ?

— Inutile de nous demander pourquoi. Nous l'ignorons !

— Et quand donc tout cela est-il censé avoir eu lieu ?

— Il y a dix ans.

Aelita se prit la tête entre les mains, l'air accablé :

— *Il y a dix ans* ? Mais alors, si j'étais élève au collège... quel âge pouvais-je donc avoir ?

— Environ douze ans.

Aelita fixa son ami, interdite :

— C'est totalement impossible ! Dans ce cas, j'aurais plus de vingt ans !

Jeremy ne savait pas trop sur quel pied danser. Il lui était difficile d'imaginer à quel point ces révélations pouvaient être douloureuses et choquantes pour la jeune fille. Quoi qu'il en soit, il était obligatoire d'en passer par là, et le garçon en était parfaitement conscient. Aelita devait retrouver la mémoire. Mais, avec ces souvenirs, la souffrance allait hélas inévitablement resurgir.

Il s'efforça de lui sourire avec autant de douceur que possible.

— Mais tu ne les as pas. Je sais que cela peut te sembler absurde, mais tu n'as pas vieilli. Le temps s'est arrêté pour toi durant toute la période que tu as passée sur Lyoko alors que le super-calculateur était éteint.

Aelita semblait déconcertée. Le front plissé, le visage tendu comme si elle accomplissait un effort surhumain pour tenter de donner un sens à toute cette masse d'informations.

Et qui a éteint le super-calculateur ? parvint-elle à articuler enfin.

— Nous n'en avons aucune idée, répondit Jeremy. Peut-être ton père ou quelqu'un qui vous espionnait. Peut-être une personne qui pensait que tout cela devenait beaucoup trop dangereux.

— Alors je vivais ici avec mon père, répéta Aelita comme pour s'en convaincre.

Une lueur d'espoir apparut soudain au fond de ses yeux.

— Et ma mère ? J'ai bien eu une mère... non ?

— Je suis désolée, mais nous ne savons strictement rien d"elle, l'informa Yumi en retenant ses larmes.

Aelita la regarda en silence. Tout était si absurde et en même temps si étrange, une histoire remplie d'interrogations, mais sans aucune réponse. Aelita se sentait à présent incapable de réfléchir, vidée, anéantie.

Obéissant à un geste inconscient, elle se baissa brusquement et ôta de la bouche de Kiwi un petit calepin que le chien avait trouvé au fond de la corbeille. La couverture de cuir noir était retenue par un élastique. Aelita ouvrit mécaniquement le carnet et le feuilleta : toutes les pages étaient blanches. « Vide, comme ma tête... »

Elle glissa le calepin dans la poche arrière de son jean et s'assit sur le sol. Tout ce qu'elle désirait à présent, c'était fermer les yeux et se réveiller dans un mois, sans le moindre souvenir de cette histoire.

— Les amis...

La voix d'Odd rompit brutalement un silence lourd de tensions.

— Je nous trouve tous un peu nerveux ... Ce grenier plein de poussière ne nous aide pas ! Que diriez-vous d'organiser quelque chose d'amusant ?

— De quel genre ? demanda Yumi, méfiante.

— Vous n'auriez pas envie de jouer à... cache-cache ?

La proposition ne souleva pas l'enthousiasme escompté. Tout le monde semblait ailleurs.

— D'accord ! J'ai compris ! C'est moi qui compte. Mais s'il vous plaît, n'allez pas vous fourrer dans des endroits impossibles !

Il sortit du grenier en laissant la porte ouverte, se couvrit les yeux des mains et commença à compter à voix haute :

— Un, deux, trois, quatre...

Jeremy se dit qu'après tout, l'idée d'Odd n'était peut-être pas si mauvaise.

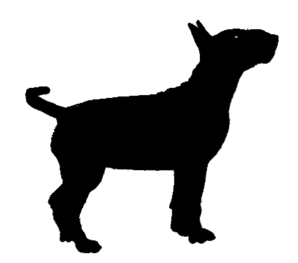
Il saisit Aelita par le bras et lui murmura :

— Par ici !

9

EVA SKINNER

(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 9 JANVIER)



Vue du ciel, la Meredith Logan Junior High School ressemblait davantage à un hôtel de luxe qu'à une école. L'édifice était construit en courbe autour d'une vaste cour principale, à l'intérieur d'un parc arboré qui comportait un terrain de golf et un lac artificiel où les élèves pouvaient se défouler en faisant du canoë.

Implantée dans l'État de Californie, Meredith se trouvait à mi-chemin entre la ville de Berkeley et le Briones Regional Park.

L'établissement était considéré comme l'un des meilleurs des États-Unis, grâce à d'excellents professeurs, et jouissait également de la réputation d'être un vivier culturel et sportif sans pareil sur le territoire américain.

Ce dimanche 9 janvier, toute l'école était en ébullition. Tôt le matin, la cour avait été envahie par des dizaines de camions et de semi-remorques. À présent, l'équipe technique était à

l'œuvre, déchargeant et montant le matériel, branchant des câbles, fixant vis et boulons. Autour de midi, au milieu d'un brouhaha général, les collégiens qui avaient anticipé leur retour de vacances se retrouvèrent dans la cour.

C'était une journée étonnamment chaude pour la saison. Le thermomètre marquait vingt degrés et des adolescents vêtus de polos à manches courtes envahissaient l'entrée de l'école, sous les banderoles qui annonçaient l'événement de cette rentrée d'hiver: *LES CEB DIGITAL EN CONCERT !*

Un petit groupe de trois adolescentes s'installa pour piqueniquer sous l'ancestral pin parasol qui surplombait l'école depuis un petit promontoire de terre, un arbre que tout le monde surnommait « Vieux Joe ». De là, on avait une vue imprenable sur la cour.

— C'est dingue, tu ne trouves pas ? s'exclama Susy, surexcitée. Cela vaut largement la peine de revenir ici un jour plus tôt !

— J'ai hâte que ça commence..., lui répondit Jennifer. Ça y est, on voit déjà la scène. Elle est immense !

Complétant le trio, Eva Skinner était une fille blonde aux cheveux courts et au joli petit nez retroussé.

Eva tourna vers ses deux amies des yeux d'un bleu translucide en faisant légèrement cligner ses longs cils. Cette façon qu'elle avait de jouer du regard faisait des ravages chez les garçons de Meredith.

— O.K., c'est une grande scène, mais à Los Angeles, elle faisait le double! commenta-t-elle, blasée.

De tout le collège, Eva était la seule à avoir eu le privilège d'assister à l'événement légendaire : un concert des Ceb Digital à Los Angeles devant plus de cent mille personnes. Pour cette raison, entre autres, elle avait été élue présidente du fan-club de l'école. Une fonction qui lui donnait le droit, d'après elle, de critiquer le travail des techniciens affairés au montage de la scène.

Susy soupira:

— Mon père avait promis de m'emmener, mais il a eu un empêchement de dernière minute.

— Et pour se faire pardonner, il t'a offert un cheval à Noël, lui rappela Jennifer.

— Ah, les chevaux ! Pouah ! Des bêtes puantes, oui !

— Quoi qu'il en soit, ce podium n'a vraiment rien de gigantesque, reprit Eva d'un ton solennel. Et je ne parle même pas des lumières ! De vulgaires loupiotes, oui ! À Los Angeles, le concert a eu lieu le soir, et non pas l'après-midi comme ici. Je ne sais pas si vous imaginez ça, les filles, mais dans la nuit, les images projetées de Gardenia se confondaient avec les étoiles ... C'était magique !

— Si seulement j'avais pu y aller…, se lamenta Susy.

Elle fouilla soudain dans son sac et en sortit son appareil photo numérique, cadeau anniversaire de ses oncles et tantes.

Et si on allait faire quelques photos ? On pourrait les mettre ensuite sur le site de Music-Oh.

Eva fit la moue, peu convaincue.

— Il ne reste plus que trois heures avant le début du concert et je dois encore me doucher, me coiffer, me maquiller et choisir ma tenue. Je n'ai pas de temps pour...

— Mais tu es la *présidente* du fan-club, lui rappela Jennifer avec un petit sourire malicieux. Et je te rappelle que tu as quelques obligations...

Eva dut faire une halte au stand d'accueil du collège pour prendre les noms de tous ceux qui souhaitaient une photo dédicacée de Gardenia ou d'un autre membre du groupe. Puis Susy lui demanda son avis pour choisir sa tenue. Enfin, Jennifer l'implora pour qu'elle l'aide à se coiffer.

— Et moi, alors ? Quand vais-je avoir le temps de me préparer ?

— Tu es déjà magnifique ! Je t'en prie, j'ai vraiment besoin de toi !

Eva la coiffa et lui colora une mèche en rose.

— Exactement comme Gardenia, ponctua Jennifer en observant, satisfaite, son image dans le miroir.

Eva se retint de répliquer que sur la chevelure blonde de son amie, cette mèche rose n'était pas d'un effet des plus heureux. Elle serait allée jusqu'à lui peinturlurer le visage en vert pourvu qu'elle la laisse enfin retourner dans sa chambre.

Quand elle put enfin s'échapper, Eva se heurta à Susy qui déboulait dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il y a *encore* ? demanda Eva, excédée.

Susy lui fourra un CD dans les mains.

— Voilà les photos. Tout est là.

— On pourrait peut-être faire ça après le concert, non? Je te rappelle qu'ils jouent dans une heure.

— Tu rigoles ou quoi ? Les Ceb Digital à Meredith, ça peut faire des *millions* de connexions. Tu ne voudrais tout de même pas priver tous ces fans...

— O.K. J'ai compris. Donne-moi ce CD.

Eva entra en trombe dans sa chambre. Elle laissa tomber ses habits à terre et fonça sous la douche. Au lieu du long bain relaxant qu'elle avait rêvé de prendre, voilà qu'elle devait maintenant se préparer à toute vitesse. Elle sauta ensuite dans son peignoir, entortilla une serviette autour de ses cheveux humides et, ruisselante d'eau, courut vers son ordinateur. Charger toutes ces photos allait lui prendre un temps infini. Les jours de concert, le site de Music-Oh ramait comme une vieille charrue tirée par un cheval de trait. Tandis que l'ordinateur se mettait en route, Eva en profita pour se passer du vernis à ongles. Elle agita ensuite les mains pour faire sécher ses ongles.

Elle ouvrit du bout du pied le lecteur DVD.

Heureusement, grâce à son statut de présidente du fan-club, elle avait pu obtenir sans peine l'une des meilleures places dans les gradins et se trouvait, d'office, exemptée de file d'attente. Elle évitait au moins de se retrouver pressée contre le grillage, comme le commun des mortels.

N'empêche que c'était tout de même une course contre la montre.

Elle saisit la souris et cliqua sur le site de Music-Oh.

Sur l'écran apparut le logo des Ceb Digital : une rose dont la tige figurait une guitare électrique. Eva ne lui jeta qu'un coup d'œil distrait.

L’image se mit à trembler, puis à onduler, les pétales de la fleur s'agrandirent et le rouge soudain s'assombrit. À la place du logo apparut un étrange dessin. Deux cercles concentriques noirs. Aux deux extrémités, quatre barres verticales.

Stupéfaite, la jeune fille cligna plusieurs fois des paupières comme pour être certaine de ce qu'elle voyait.

La souris émit une étincelle bleue.

Puis, Eva oublia tout.

10

LES SECRETS DE L'ERMITAGE

(France, région parisienne, 9 janvier)



Jeremy conduisit Aelita vers le bureau et lui indiqua une trappe sur le sol : quelques lattes de parquet en bois blond détonnaient au milieu d'un plancher couleur ébène. Ils soulevèrent la trappe dans un nuage de poussière qui les fit éternuer. Dessous, un escalier en colimaçon coincé dans l'étroitesse du conduit permettait de descendre.

— Incroyable! s'exclama Aelita. On dirait un passage secret!

Jeremy sourit :

— Mais *c'est* un passage secret ! Il conduit directement au sous-sol. Et ce n'est pas tout ! De là part un souterrain qui mène directement à l'usine désaffectée! Je crois que ton père s'en servait pour rejoindre son laboratoire à l'abri des regards

indiscrets. Il est fort probable que vous ayez emprunté ce même chemin pour vous échapper d'ici il y a dix ans.

— Tu en parles comme s'il s'agissait d'un rose parfaitement anodine…, rétorqua Aelita en saisissant son ami par le bras. S'il te plaît, Jeremy, j'ai besoin que tu me racontes tout ce qu'il y a à savoir. Et tout de suite!

— Comme tu veux, mais à une seule condition : que tu ne dévoiles pas notre cachette..., plaisanta-t-il.

Devant l'expression butée de son amie, il reprit immédiatement son sérieux avant de poursuivre :

— En fait, il n'y a pas grand-chose à savoir. Tout ce que nous avons découvert sur ton père, c'est que c'était un homme pour le moins... *réservé*. Il a truffé la maison de souterrains et de passages secrets.

— Mais pourquoi toutes ces cachotteries ?

— Probablement en raison de la nature très particulière de ses recherches, et peut-être aussi en rapport avec *ceux pour qui* il effectuait ces recherches...

— Que veux-tu dire par là ? Pour qui travaillait mon père? demanda Aelita en sentant un frisson lui parcourir le dos.

Jeremy fit une moue incertaine :

— Nous ne le savons pas exactement. Nous avons juste retrouvé un nom *: Green Phœnix*. Le Phénix vert.

— Mais encore ?

— Hélas, rien de plus. À partir de là, nous pataugeons lamentablement !

S'ensuivit un silence qui parut interminable, durant lequel Aelita demeura aussi immobile qu'une statue, fixant la spirale des marches qui disparaissaient dans le noir.

— Et toi, tu les connais, tous ces passages secrets ? demanda-t- elle soudain.

— Non. Les plans de construction de L'Ermitage ont été détruits. À chaque exploration, néanmoins, nous en découvrons un nouveau. C'est bien pour cela que c'est si amusant de jouer à cache-cache ici, conclut l'adolescent en lui faisant un clin d'œil malicieux.

Le visage d'Aelita s'éclaira soudain et elle posa un pied décidé sur la première marche de l'escalier. Puis, semblant se raviser, elle se tourna vers son ami et lui déclara :

— Je ne veux plus qu'il y ait désormais le moindre secret entre nous. C'est promis?

Jeremy la regarda dans les yeux avant de lui répondre aussi sérieusement :

— Promis. Et maintenant, descendons vite avant qu'Odd ne nous trouve.

Le sous-sol de l'Ermitage ressemblait davantage à un entrepôt qu'à une cave.

Jeremy et Aelita sortirent du passage secret et refermèrent la porte qui sembla se fondre dans la paroi : recouverte d'une chape de ciment, elle était invisible une fois close.

Droit devant se trouvait une chambre froide fermée par une porte blindée. Sur leur droite, une autre pièce servait visiblement de garde-manger: les murs étaient tapissés

d'étagères sur lesquelles s'empilaient des boîtes de conserve alimentaires.

Ils se mirent à parcourir la galerie centrale, faiblement éclairée d'un rai de lumière qui filtrait par le soupirail. Ils tombèrent sur des cagibis encombrés de balais et de produits ménagers, avant de déboucher sur une immense salle vide. Une machine à laver trônait en son centre et une paire de draps était encore suspendue à la corde à linge qui traversait la pièce.

Jeremy devina le désarroi de son amie, plongée dans ce lieu qui signifiait tant de choses pour elle, des choses qui n'étaient pourtant pas encore revenues à sa mémoire. Il se sentait coupable, sachant qu'il lui était hélas impossible de partager totalement sa douleur. Mais il se sentait aussi étrangement léger et heureux, comme il ne l'avait jamais été. Il passait un moment merveilleux en vacances avec ses amis, et ce jeu de cache-cache lui avait fourni un bon prétexte pour se trouver seul avec Aelita.

Et finalement, Aelita semblait elle aussi contente de visiter les souterrains de L'Ermitage.

— Et par là ? Où va-t-on? demanda-t-elle à l'intersection d'un sombre couloir.

— Vers d'autres passages que nous n'avons pas encore explorés.

Il y a au moins vingt minutes de marche là-dedans, et on ne sait jamais où cela mène.

Aelita avait l'impression d'être déjà venue ici, même si elle ne parvenait pas à se souvenir quand exactement. Elle se retourna et jeta un œil dans la direction opposée.

— Et cette pièce, c'est quoi au juste ?

Le renfoncement exigu, de quelques mètres carrés, tenait plus du dépotoir qu'autre chose. Des sacs de ciment recouverts de poussière s'empilaient dans un coin, des cageots de carreaux de faïence brisés étaient disposés contre un mur. Enfin, un seau rempli de mortier séché complétait le capharnaüm, assorti d'une vieille truelle posée sur le sol.

— Attends une seconde, s'écria Aelita. Tu m'as bien dit n'avoir jamais trouvé les plans de construction de la maison ?

— Absolument.

— Mais quelqu'un, pourtant, doit bien l'avoir construite, cette maison! Peut-être que les maçons pourraient nous en dire quelque chose, non ?

— Hum...

Jeremy regarda son amie, perplexe, une lueur d'admiration dans le regard.

— Tu as raison. Je n'y avais pas pensé.

Il s'accroupit pour examiner de plus près les sacs de ciment.

— Il y a bien une inscription là-dessus, mais je n'arrive pas à la déchiffrer. Les lettres sont totalement effacées. Aide-moi à déplacer les premiers sacs. Il y a une chance pour que ceux du dessous soient en meilleur état.

Les sacs pesaient une tonne, mais à eux deux, ils réussirent à déplacer les premiers en les traînant de quelques centimètres sur le sol.

Aelita se glissa entre les deux rangées et put lire : *B & F - Broulet et Frères, 117 rue de Tivoli.*

— À l'autre bout de la ville ..., releva Jeremy.

— Donc mon père s'est adressé à une entreprise située là-bas. Peut-être existe-t-elle encore? Et si nous y allions tout de suite?

— Euh... On pourrait peut-être attendre la fin de notre partie de cache-cache, non ?

Yumi et Ulrich s'avancèrent dans le jardin, leurs chaussures s'enfonçant dans la neige fraîche.

Au bout de quelques pas, Ulrich avait déjà les chaussettes trempées et commençait à éternuer.

— Franchement, je ne vois pas l'intérêt de chercher une cachette dehors, alors qu'on aurait pu rester bien au chaud à l'intérieur. Et, par-dessus le marché, je te signale qu'on laisse des empreintes partout dans la neige. Odd va nous trouver tout de suite!

— Oh, arrête un peu de te plaindre! On n'est pas bien, ici, au frais ? Et puis c'est tellement romantique, ce paysage de neige!

Ulrich demeura interdit.

— Ro... ro... mantique ? balbutia-t-il, rouge comme une pivoine.

Il avait l'impression que Yumi venait de lui faire une nouvelle prise de kung-fu.

— Allez, bouge-toi un peu! Allons par là, lui ordonna-t-elle en le prenant par la main et le guidant sur le sentier verglacé.

La main de Yumi était chaude et Ulrich avait le cou trempé de sueur en dépit du froid cinglant. Devant lui, les cheveux noirs de la jeune fille brillaient sous le soleil de cet après-midi hivernal.

Yumi s'arrêta soudain :

— Tiens! Quelle coïncidence! Regarde un peu qui vient par là ! chuchota-t-elle.

Ulrich se retourna et demeura pétrifié. Sans plus réfléchir, il entoura Yumi de ses bras et la fit tomber à terre avec lui, le nez dans la neige.

À ce moment même, William Dunbar, un de leurs camarades de classe, passait devant le portail de la maison, vêtu d'un manteau élégant et coiffé d'un bonnet de laine grise enfoncé jusqu'aux yeux. De ses oreilles partaient les fils d'un lecteur MP3 et le garçon sifflotait tout en marchant.

— Non mais, qu'est-ce qu'il te prend ? hurla Yu mi la bouche pleine de neige. Tu veux m'assassiner, ou quoi?

— Je t'en prie, tais-toi! lui intima Ulrich à mi-voix en lui posant un doigt sur la bouche.

Il se retourna, alarmé, craignant que William ne les ait entendus. Mais le garçon poursuivait sa route tranquillement, sans même s'être aperçu de la présence de ses deux camarades derrière la grille du jardin.

Ce doigt sur la bouche eut le don de mettre Yumi hors d'elle. La jeune fille s'échappa de l'emprise du garçon par une prise de judo et se redressa sur ses pieds. Son visage était rouge de colère et son regard lançait des flammes.

— M. Ulrich Stern a honte d'être vu avec moi peut-être? À moins que M. Ulrich Stern ne veuille tout simplement pas que William me salue? fit-elle, sarcastique.

— Mais non! Pas du tout... Bon ... laisse tomber!

— Comment ça, «laisse tomber» ! Ne me dis pas ce que je dois « laisser tomber » ou pas! Tu n'as aucun droit sur moi! Aucun! Que ce soit bien clair entre nous!

Puis l'adolescente se dirigea à grands pas vers la maison, laissant derrière elle un Ulrich trempé de la tête aux pieds qui se demandait quelle erreur il avait bien pu commettre.

11

EVA SKINNER
(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 9 JANVIER)



Il se sentait bien. Enfin vivant.

Même s'il avait perdu du temps avant de trouver la bonne personne, cela en valait largement la peine ... Cette fille était parfaite. Bien mieux que le jeune friqué dans son jet privé... Quant à ce pauvre adolescent boutonneux du Massachusetts... impensable!

Eva.

Enfin celle qui allait faire son affaire.

C'était elle, l'élue.

Aussi large que haut, le garde de la sécurité était un molosse qui mesurait au moins deux mètres. Voyant le blason qu'elle arborait, où s'étalait l'inscription *FAN-CLUB*, il se dérida et lui fit signe de passer.

— Par là, marmonna-t-il d'un ton bourru.

Eva Skinner franchit les barrières de sécurité, suivie de Susy, Jennifer et cinq autres filles du comité directeur du fan-club. Il ne restait plus que quelques minutes avant le début du concert.

À droite, les élèves de Meredith, pressés en masse derrière les grilles; à gauche, le podium. Entre les deux, un périmètre de sécurité et une bande étroite de gazon.

La batterie occupait à elle seule une bonne moitié de la scène, avec cinq grosses caisses et tout un attirail d'accessoires divers et variés dont des timbales, des tambourins, un triangle, des tam-tams et des congas. Au fond de la scène, s'alignaient toutes les guitares que Freno allait utiliser durant le concert.

Les claviers de Bumba, montés sur des ressorts pour lui permettre de jouer tout en dansant, étaient entourés d'ordinateurs d'où le musicien pouvait commander certains effets spéciaux. Sur le devant de la scène : les micros de Gardenia et la basse de Mistik, posée sur son trépied.

— Incroyable, murmura Susy en ouvrant des yeux ronds.

— Ahurissant, lui répondit Jennifer en écho.

Eva gardait le silence. Elle observait les techniciens qui terminaient le câblage. L'écran géant diffusait en boucle la vidéo de la dernière tournée mondiale du groupe.

Les filles se trouvaient installées aux meilleures places : elles allaient être les premières à voir Gardenia débouler sur scène en hurlant : « Profitons de la vie et vive le rock'n'roll ! »

Avant de lancer : « Nous sommes les Ceb Digital ! »

D'un seul et même mouvement, tous les fans se levèrent et une clameur s'éleva de la foule pressée contre les grilles : « Ceb-Dig ! Ceb-Dig ! Ceb-Dig ! »

Grande fut leur déception lorsqu'ils virent s'avancer sur scène, qui se frayait un passage entre les guitares et les congas, la très sérieuse Mme Logan, directrice de Meredith et arrière-arrière-arrière- petite-nièce du fondateur de la prestigieuse institution.

Elle prit la parole :

— Cet événement qui suscite votre enthousiasme peut être considéré, à bien des égards, comme un projet éducatif d'une importance extrême pour notre école... Car, à Meredith, nous sommes depuis toujours convaincus que la musique est fondamentale dans la formation des jeunes esprits... Et ce concert, qui semble être également un événement de portée nationale...

Le discours commençait à s'éterniser et les élèves s'impatientaient... La foule se remit à scander son appel. On entendit fuser quelques commentaires :

— Ça suffit, les discours !

— On veut Gardenia !

Le nom de Gardenia se mit à courir d'une bouche à l'autre, jusqu'à enfler dans une clameur assourdissante. La directrice finit par hausser les épaules avant de conclure :

— Je suis certaine que vous m'avez comprise. À présent, profitez de ce concert, dans le calme et la sérénité. Je laisse donc la place aux célèbres Ceb Nominal...

— CEB *DIGITAL* ! hurla la foule avec une telle force que ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

— Euh... d'accord... très bien, les enfants! finit-elle par ajouter, un peu ébranlée par tous ces hurlements. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon après-midi!

Sur ce, elle tourna les talons et disparut vers l'arrière de la scène tandis que les lumières s'éteignaient.

— Les voilà, murmura Eva au comble de l'excitation.

Don don don don...

La basse de Mistik s'éleva dans la cour en pierre, scandant une seule et unique note. L'excitation grandissait parmi le public. Les hommes de sécurité durent s'appuyer de tout leur poids contre la barrière pour éviter que celle-ci ne cède sous les assauts des gamins surexcités.

Freno se lança dans un long solo de guitare. La scène était toujours vide.

Puis une voix de femme, claire comme le cristal, s'adressa au public :

— Profitons de la vie...

— ET VIVE LE ROCK'N'ROLL ! lui répondit le public, en chœur.

— On ne peut pas mieux dire ..., murmura la chanteuse dans un souffle où l'on décelait, déjà, une énergie phénoménale.

Salut à vous, élèves de la Meredith Logan Junior High School de Berkeley, Californie !

La voix reprit son chuchotement, sur un ton malicieux :

— Nous avons été précédés sur cette scène par votre très charmante directrice... Mais comment faites-vous pour la supporter ? Heureusement que nous n'allons plus à l'école!

Ricanements dans le public.

— On est là pour vous aujourd'hui! Et j'espère que vous allez prendre du bon temps... Nous sommes les...

— CEB DIGITAL !

Les lumières s'allumèrent et les musiciens entrèrent au pas de course sur la scène. Puis, ce fut une explosion de musique, de sauts et de hurlements. Eva était au trente-sixième dessous et ne comprenait plus rien à rien, si ce n'est qu'elle était parfaitement heureuse.

Après une heure vingt de concert, elle avait crié jusqu'à s'en casser la voix. Lorsque Freno commença à riffer furieusement sur l'introduction que tous connaissaient, Eva sentit sa gorge se nouer avec une violence telle qu'elle crut défaillir.

— Public adoré, commença Gardenia, nous sommes fiers de vous présenter notre dernier single. Il s'intitule...

Le public l'interrompit pour hurler :

— *LUV LUV PUNKA !*

La guitare augmenta de volume, puis, chacun à leur tour, les instruments entrèrent dans la mélodie.

Sur l'écran qui surplombait la scène défilaient les images du vidéo-clip de la chanson. Un adolescent se réveillait dans une chambre en désordre, avant d'aller prendre son petit déjeuner...

Life is sometimes weirda, boring-a, laid-a, thats my shout 'coz I
LUV LUV PUNKA!

Gardenia était filmée en tenue de femme de ménage. Elle marchait dans la rue, apercevait le garçon qui fuyait et le prenait par la main. Dans une petite rue sombre, sous une pluie battante, Freno jouait de la guitare couché de tout son long entre des piles de cartons. La caméra zoomait ensuite sur les escaliers à incendie de l'immeuble, puis Bumba apparaissait derrière ses claviers.

...so wanna say that I
LUV LUV PUNKA!

Gardenia ramassait une rose tombée à terre et la fleur se mettait soudain à vivre. La tige s'allongeait jusqu'au sol et plantait ses racines, devenait une plante vigoureuse qui soulevait Gardenia et le jeune garçon et les propulsait haut dans le ciel. La corolle géante s'ouvrait dans une explosion de couleurs.

Subitement, les pétales de la fleur changèrent de forme.

Ils devinrent deux cercles concentriques, formant un œil.

Quelque chose qu'Eva avait déjà vu.

Tout cela arriva si rapidement que personne ne s'en aperçut. Cette image s'imprima toutefois dans la mémoire d'Eva Skinner.

Puis tout devint noir autour d'elle.

12

LE MYSTÈRE DES ENTREPRENEURS

(France, région parisienne, 9 janvier)



La partie de cache-cache avait tourné court.

À peine Odd s'était-il mis à la recherche des autres que Jeremy et Aelita surgirent au beau milieu du grenier par la trappe secrète située sous le bureau pour déclarer qu'ils arrêtaient le jeu. Tous trois étaient ensuite descendus chercher Ulrich et Yumi, qu'ils avaient trouvés assis sur le canapé du salon en train de bouder. Yumi avait l'air furieux et Ulrich la regardait, intimidé, tel un dompteur perplexe devant une tigresse à apprivoiser.

— Aelita vient d'avoir une idée, annonça Jeremy. Nous avons trouvé à la cave des sacs de ciment provenant d'une entreprise située pas très loin d'ici.

— Et alors ? demanda Ulrich.

— Nous pourrions nous y rendre et demander si quelqu'un de chez eux n'aurait pas travaillé à L'Ermitage, par le passé.

— Sauf qu'aujourd'hui, on est dimanche..., fit remarquer Yumi.

— C'est vrai, mais aujourd'hui, c'est notre dernier jour de liberté ... Je vous rappelle que les cours reprennent demain.

— Tu sais quel âge ils ont, tes sacs de ciment, Einstein? Au moins dix ans!

— C'était juste une idée en l'air.

— Tandis qu'il se frottait la tête avec une serviette-éponge pour sécher ses cheveux trempés, Ulrich demanda :

— C'est si important ?

— Jeremy m'a raconté toute l'histoire des passages secrets, intervint Aelita. Peut-être qu'un des ouvriers ayant travaillé ici pourrait nous livrer des informations intéressantes. Et qui sait si quelqu'un, là-bas, ne se souvient pas de mon père...

Tous la regardèrent en silence.

Ce fut Yumi qui prit finalement la parole, et mit tout le monde d'accord :

— Ça ne coûte rien d'essayer !

— Mais nous ne sommes pas obligés d'y aller tous ensemble, objecta Odd. Quelqu'un doit rester ici pour préparer le goûter.

— Je n'y crois pas! Cet énergumène ne pense qu'à manger! s'exclama Jeremy.

— Odd a raison. C'est idiot d'y aller tous. Moi, je resterais bien ici pour clarifier deux trois choses avec lui..., fit Yumi en désignant Ulrich de la tête.

— Quelqu'un pourrait virer cet abominable chien galeux du canapé avant que je l'étouffe sous une serviette-éponge? cria soudain Ulrich, excédé, tandis que Kiwi lui sautait dessus.

La neige tombait doucement. De légers cristaux de glace se déposaient sur les vêtements des passants, y dessinant des figures blanches irrégulières.

Odd éternua :

— Et voilà ! C'est encore toi et moi qui nous y collons ... Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

Jeremy sourit :

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre! Ulrich et Yumi doivent faire la paix, mais ils n'auraient jamais accepté de rester seuls tous les deux à L'Ermitage. C'est pour cela qu'Aelita leur tient compagnie.

— Si c'est l'unique raison de sa présence avec eux, j'aurais pu faire pareil ! Plus vite que ça, crois-moi! Ils auraient fait la paix à toute vitesse !

— Tu veux dire qu'on les aurait retrouvés en train de se battre, oui! conclut Jeremy dans un éclat de rire.

Il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé entre eux, mais il supposait que William Dunbar y était pour quelque chose. Quand Ulrich et Yumi se disputaient, Jeremy avait remarqué qu'il y avait toujours du William Dunbar dans l'histoire.

Le ciel gris commençait à s'assombrir. Bientôt, la nuit allait tomber.

— Qu'est-ce qu'on cherche, au juste ? demanda Odd, rompant le silence.

— Le 117, rue de Tivoli. C'est l'adresse d'une entreprise de constructions qui s'appelle Broulet et Frères. S'ils ont vraiment travaillé à l'Ermitage et que l'un d'entre eux se souvient encore de Hopper, cela pourrait se révéler une sacrée mine d'informations!

— Et ça fait combien de temps, au juste, qu'ils ont travaillé à la villa?

— Au moins onze ans. Peut-être plus.

— Hum ! J'ai comme l'impression qu'on est en train d'attraper une pneumonie pour pas grand-chose...

Les deux adolescents traversèrent la place de la Révolution, un carré bétonné entouré de petites boutiques dont les frontons étaient encore illuminés par les décorations de Noël. Ils coupèrent par la rue de Provence et dépassèrent un petit groupe de personnes emmitouflées dans leurs doudounes, attendant sur le trottoir un bus qui tardait à venir.

La rue de Tivoli était une avenue grise et impersonnelle où personne ne semblait vivre. Un quartier de bureaux. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les façades élégantes faisaient place à des immeubles modestes et à de tristes hangars abandonnés.

— On n'est qu'au numéro 2 ! s'exclama Odd en indiquant le premier immeuble de la rue. On n'est pas arrivés !

Ce fut un véritable calvaire, avec ce vent qui leur fouettait les joues et faisait tourbillonner devant leurs yeux des flocons de neige de plus en plus serrés. Les trottoirs verglacés s'étaient transformés en véritable patinoire et les deux garçons durent marcher au milieu de la rue, là où un chasse-neige était passé pour déblayer la chaussée et la recouvrir de sel.

Leur destination était un vieil immeuble délabré, probablement le plus miteux de toute la rue. La façade, qui avait dû être d'un beau vert olive, était d'une teinte grisâtre indéfinissable et la neige s'accrochait dessus comme sur du papier de verre. La porte était une simple tôle de laiton surmontée de deux fenêtres au verre dépoli. Sous l'interphone, douze cases, mais sans aucun nom dessus.

— Et voilà, Einstein ! s'écria Odd. Plus personne ne vit ici depuis au moins un siècle !

— Essayons de sonner au hasard. À moins que tu ne préfères repartir tout de suite ?

Ils jetèrent un coup d'œil en direction de la rue de Provence, au loin, et soupirèrent. Ils appuyèrent alors sur toutes les sonnettes à la fois et attendirent.

— On ne sait même pas si elles fonctionnent encore..., marmonna Jeremy en appuyant de nouveau sur un bouton.

Enfin, une voix leur parvint, de derrière les fenêtres :

— Voilà, voilà. J'arrive ! Quelle impatience ! On est pourtant en vacances, non ?

Une clé tourna dans la serrure et la porte s'ébranla sans s'ouvrir complètement. Odd saisit alors la poignée et la tira à

lui. La porte s'ouvrit d'un coup et une vieille dame atterrit dans ses bras.

C'était une personne frêle et de petite taille. La peau de son visage, plus tendue au niveau des joues, était un fin parchemin, presque transparent. Ses petits yeux brillaient d'un regard doux et légèrement fatigué.

— Eh bien... Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous êtes pressés !

— Oui, madame, répondit Jeremy d'un trait. Nous cherchons quelqu'un de l'entreprise Broulet et Frères. C'est bien ici ?

La vieille dame esquissa un sourire.

— Tu m'as l'air bien jeune pour t'occuper de problèmes de construction! Mais pour répondre à ta question : c'est effectivement la bonne adresse. Entrez donc. Il fait trop froid pour parler sur le pas de la porte.

— D'accord. Mais M. Broulet est-il ici?

Elle ne répondit pas et les invita à l'intérieur.

— Je viens juste de préparer du thé.

Odd et Jeremy échangèrent un regard.

L'idée du thé n'était pas pour leur déplaire!

Marie Lemoine vivait dans un appartement au rez-de-chaussée de l'immeuble, entourée de quelques meubles en piteux état, un téléviseur préhistorique et un énorme poste de radio qui diffusait pour l'heure une chanson des années vingt.

La vieille dame leur servit le thé dans des tasses de porcelaine dépareillées, accompagné de biscuits à l'aspect

douteux. Odd en croqua un d'office. Jeremy vit son ami écarquiller les yeux et se forcer à mâcher avec application. Il décida de s'abstenir.

— Ils ne sont peut-être pas de la première fraîcheur, admit la vieille femme. Cela fait longtemps que je ne reçois plus, vous savez.

Jeremy lui expliqua la raison de leur visite.

— Comme nous vous l'avons dit tout à l'heure, madame, nous cherchons M. Broulet.

— De l'entreprise Broulet et Frères, compléta-t-elle. Hélas, il ne vit plus ici depuis longtemps déjà.

— Vous souvenez-vous de quoi que ce soit qui le concerne?

Marie fixa Jeremy d'un air sévère :

— Pour ta gouverne, mon garçon, sache que j'ai été concierge dans cet immeuble pendant plus de vingt ans et que j'ai une mémoire absolument infaillible. Tu penses si je me souviens de Philippe, Jean-Jacques et Jean-Pierre Broulet. Ils ont eu un bureau ici au premier étage pendant dix ans, avant que ... Un autre biscuit ?

Avec une agilité insoupçonnée, la vieille attrapa un biscuit de l'assiette et le lança directement dans la bouche d'Odd qui devint rouge pivoine et se mit à tousser violemment.

Marie Lemoine poursuivit :

— Je disais donc qu'ils sont restés ici pendant une bonne dizaine d'années, avant la mort de Jean-Pierre et de Jean-Jacques. Un accident du travail. Corinne, la jeune femme qui s'occupait de leur comptabilité, m'a raconté que c'est arrivé

alors que les deux frères travaillaient sur un échafaudage. Ils n'avaient pas beaucoup d'ouvriers, c'était une petite entreprise familiale. Toujours est-il qu'un jour l'échafaudage s'est écroulé. Philippe tait le plus jeune. C'était un garçon très joyeux. En l'espace de six mois, il a vendu l'entreprise et loué le bureau à M. Gaston. Celui-là, c'est tout le contraire d'un gentleman, si je puis me permettre. Figurez-vous qu'un jour...

— Et Philippe ? Qu'est-il devenu? coupa Jeremy.

Marie sembla un peu vexée d'être interrompue, mais répondit néanmoins :

— Il est parti s'installer dans une ville du Sud. Il disait qu'il ne pouvait plus continuer à vivre ici.

— En quelle année tout cela a-t-il eu lieu ?

Marie sirota une gorgée de thé avant de répondre, toute à la joie d'avoir enfin un auditoire suspendu à ses lèvres. Elle semblait faire durer le suspense à plaisir.

— Vous êtes vraiment deux drôles de phénomènes! Vous débarquez chez moi, un dimanche après-midi, pour me faire subir un interrogatoire en règle sur des événements qui datent d'il y a plus de dix ans! Bref, où en étais-je ... Ah oui, Philippe ... Quand donc a-t-il déménagé ?

Se tournant soudain vers Odd, elle lui lança sans préambule:

— Tu m'as l'air d'être un bon vivant, toi ! Tu es sûr de ne pas vouloir un autre biscuit ?

Odd ne bougea pas d'un pouce et se garda bien d'ouvrir la bouche, de peur de devoir encore avaler de force un de ces horribles gâteaux.

Jeremy décida de voler au secours de son ami.

— Madame, commença-t-il aussi délicatement que possible, excusez-moi de vous demander une chose pareille, mais Philippe aurait-il laissé par hasard ses coordonnées avant de partir'? Un numéro de téléphone peut-être ?

— Bien sûr! Téléphone et adresse postale, pour tous les paiements en attente et autres affaires à traiter. C'est compliqué de gérer une entreprise, vous savez. Cela représente beaucoup de papiers ! Les fournisseurs à payer, les contrats à signer...

— Et vous l'avez encore, cette adresse ?

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il autant ?

Jeremy se mordit les lèvres, tandis qu'il élaborait aussi rapidement que possible une excuse qui puisse sonner de manière à peu près convaincante.

— Mon ami, fit-il en pointant Odd, est le petit-fils de M. Broulet et il n'a jamais connu son grand-père.

À ces mots, la vieille dame sauta des deux pieds sur sa chaise et planta un gros baiser baveux sur les joues d'Odd.

— Le *petit-fils* de Philippe ! J'ignorais qu'il avait eu une fille ou un fils... Mais bien sûr! En te voyant, cela me semble évident. Tu es son portrait tout craché! Tu as ses yeux ! Mais comment se peut-il que tu n'aies jamais rencontré ton grand-père, mon petit ?

Jeremy continua à improviser sur sa lancée.

— Eh bien, c'est une histoire... très triste, madame! La fille de Philippe, la maman de mon ami, a dû déménager à Paris et il se trouve qu'elle a totalement perdu la mémoire...

Amnésique du jour au lendemain! Mais elle nous a raconté qu'il y a longtemps...

— Raconté quoi ? Si la pauvre a perdu la mémoire ...

Jeremy commençait à s'empêtrer dans son histoire, mais Odd vint à son secours :

— Pourrais-je avoir encore du thé s'il vous plaît, madame? implora-t-il de son air le plus innocent. Je vous remercie d'être si bonne avec nous, ajouta-t-il soudain. Mon rêve le plus cher est peut-être sur le point d'être exaucé : réunir enfin ma famille...

Marie Lemoine fondit dans un sourire qui sembla balayer d'un seul coup tous ses doutes.

— Mon pauvre enfant ! Je vais tout de suite chercher l'adresse de mon grand-père. J'ai gardé dans mes archives tous les numéros de téléphone des gens de l'immeuble.

La vieille dame disparut dans le salon et revint au bout de quelques minutes, un billet tout froissé dans ses mains.

Le voilà! Il n'habite plus en ville, mais vous pouvez le trouver à…

Et elle fourra le billet dans les mains d'Odd.

Lorsqu'ils furent à nouveau dehors, sous les flocons de neige, Jeremy regarda Odd, amusé.

— Dis-moi la vérité. Ces biscuits, ils étaient vraiment si *horribles* ?

— Tu n'as pas idée...

Jeremy éclata de rire.

13

EVA SKINNER

(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 9 JANVIER)



Comment te sens-tu ? demanda une douce voix féminine. Ouvre les yeux.

— Tu nous as fait une de ces peurs! ajouta une autre voix, plus juvénile.

Eva Skinner se trouvait à l'infirmerie de l'école. Le visage compréhensif du docteur Johan et celui de son amie Susy étaient penchés sur elle.

Eva ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son ne sortit.

Quelque chose à l'intérieur d'elle-même tentait de la manœuvre comme une marionnette.

Quelque chose qui avait pris le contrôle de son cerveau. X.AN.A. donnait ses ordres, un par un : ouvrir la bouche, bouger la langue. Parler.

Tout cela était très compliqué.

Le docteur Johan sourit :

— Tu t'es sentie mal durant le concert, lui dit-elle aussi doucement que possible.

« Mal ? » pensa X.AN.A. Il ne s'était jamais senti aussi bien! À vrai dire, il se sentait extrêmement bien. Il fallait juste qu'il s'habitue à ce corps, et qu'il se repose du long voyage parcouru: parti d'un fragment numérique au fond de la mer, pour atterrir dans un virus du réseau informatique, avant d'emprunter un message vidéo via le réseau de téléphonie portable, et enfin cette vidéo au concert. Tout cela pour trouver enfin la bonne personne.

Eva Skinner.

— Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Bientôt, tes parents viendront te chercher pour te ramener chez toi.

Eva tenta à nouveau de parler. Impossible d'émettre le moindre son. Elle ressentait une fatigue incroyable.

— Laissons-la seule, dit le médecin à Susy. Elle a besoin de repos.

La jeune fille regarda son amie avec un air de reproche :

— S'il te plaît, guéris vite ! Et dire que j'ai loupé toute la fin du concert pour t'amener ici !

Eva se retrouva seule dans la chambre. Le moment était enfin venu pour X.AN.A. de tester son nouveau corps. Il fallait qu'il apprenne à se déplacer et à parler. Il parvenait à contrôler les yeux. Droite, gauche, haut, bas. Il déplaça son regard du bord du lit vers l'immense plafond éclairé par un triste néon, puis vers la fenêtre et la porte. Il lui fallait maintenant s'occuper du reste du corps. Il se concentra et tenta de bouger un doigt. L:index de la main droite. Rien à faire.

« Bouge… le… doigt… Allez, bouge le doigt. S'il te plaît, le doigt… Malédiction !»

Le poing droit se ferma soudain. Rage. C'était ça, le truc : *faire* sans se préoccuper du comment.

Eva ouvrit la bouche :

— Eeeeeeehh ! fut la première onomatopée qu'elle prononça.

Un beuglement confus et étouffé, mais c'était déjà un début. Puis, elle bougea tous ses doigts de pied et tous les doigts de ses mains. Lorsqu'elle réussit à soulever le drap, elle comprit qu'elle était sur la bonne voie.

Elle se mit debout pour tomber aussitôt. La douleur la transperça, tel un coup de fouet. Un pauvre être humain stupide et faible, voilà tout ce qu'elle était! Elle réussit néanmoins à se mettre à quatre pattes. Elle se leva, essaya de nouveau, tomba, mais parvint à atténuer le choc en se recevant sur les mains.

Encore. Debout. Deux pas de suite sans tomber. Encore.

Une demi-heure plus tard, elle parvenait à marcher dans toute la pièce.

Elle atteignit la fenêtre et l'entrouvrit. L:infirmerie se trouvait au troisième étage et donnait sur une rue peu passante. Un vieux fourgon s'engouffrait dans l'avenue à ce moment-là vomissant sur son passage une fumée noire. Au fond de la rue, une dame entièrement vêtue de rose courait accompagnée d'un caniche tenu en laisse.

Eva envisagea un instant la possibilité de sauter de la fenêtre avant de renoncer. Inutile de risquer de se rompre un

os. Elle ne pouvait pas se le permettre. La gouttière passait à cinquante centimètres de la fenêtre. Cela ne devait pas être si difficile de l'atteindre. Elle escalada le rebord et agrippa le conduit en zinc qui résonna d'un petit bruit métallique sous le choc. Elle se mit à descendre à toute allure, pieds nus, vêtue de sa simple chemise de nuit d'hôpital. Elle se concentrait sur les mouvements à enchaîner : main, pied, main, pied. Arrivée presque en bas, elle se laissa glisser et tomba sur le dos. Une autre décharge de douleur se fit sentir. Était-ce vraiment si fragile, un corps humain ?

— Tu t'es fait mal, mon petit ? demanda la dame au caniche.

C'était une femme blonde, avec une queue-de-cheval et affublée d'une paire de lunettes de soleil qui lui recouvraient presque tout le visage. De ses oreilles partaient deux fils blancs. Elle en ôta un avant de demander :

— Pourquoi es-tu toute dévêtue ? Tu n'as même pas de chaussures ! Attends un peu, je vais appeler quelqu'un ...

Les êtres humains changent souvent de vêtements et il était fort probable que celui qu'Eva portait n'était pas adapté. Elle réfléchit quelques instants sur ce qu'il convenait de faire. Puis elle se leva et se dirigea vers la dame.

Dix minutes plus tard, Eva marchait tranquillement vêtue d’une tenue de gymnastique rose un peu trop grande, retroussée aux bras et aux jambes pour ne pas tomber.

A quelques mètres de là, un pauvre caniche aboyait, désespéré.

14

UN VOYAGE IMPRÉVU

(FRANCE, RÉGION PARISIENNE, 9 JANVIER)



Dans le salon de L'Ermitage, le calme était revenu.

Yumi et Aelita parlaient gaiement pendant qu'Ulrich se présentait sur le canapé en lançant des pop-corn à Kiwi qui les attrapait à la volée.

Jeremy décrocha le combiné du téléphone et fit signe aux autres de se taire.

Il composa le numéro et attendit.

— Allô ? fit une voix profonde à l'autre bout du fil.

— Bonjour. Pourrais-je parler à M. Philippe Broulet, s'il vous plaît ?

— De la part de qui ?

— Je m'appelle Jeremy, Jeremy Belpois. C'est à propos... euh... il s'agit d'événements survenus il y a plusieurs années. Je suis... un ami.

— Je vous le passe. Parlez fort, il est un peu sourd!

Une autre voix d'homme se fit entendre dans le combiné, plus traînante et légèrement fatiguée.

— Oui... Qui est-ce ?

— Bonjour, je...

— Hein ? Je ne comprends rien. Qui est-ce ?

— ALLÔ. BONJOUR.

— Ah! voilà, je vous entends maintenant. Dites-moi.

— JE M'APPELLE JEREMY BELPOIS. JE VOUS APPELLE DE LA TOUR DE FER.

— Oui, oui; mais parbleu, arrêtez de crier comme ça! Je me souviens bien de votre ville. Nous y avons vécu il y a longtemps de cela avec mes frères. Le temps a passé depuis! On nous appelait «les trois Brou let» ...

Philippe Broulet commençait à se perdre dans ses souvenirs.

— JE CHERCHE À AVOIR DES NOUVELLES D'UN PROFESSEUR DU COLLÈGE KADIC, UN CERTAIN HOPPER.

— Qui donc ?

— HOP-PER. FRANZ HOP-PER.

Le ton de la voix changea soudain. L'homme au bout du fil devint cassant et glacial.

— Je ne sais rien.

— MAIS VOUS AVEZ DÛ TRAVAILLER DANS SA MAISON. L'ERMITAGE ...

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là, repris Broulet. Désolé.

Puis il raccrocha.

— Sympathique, commenta Jeremy en regardant ses amis. Et bien, tu sais ce que je te dis, moi, monsieur Broulet ? Si tu ne veux pas me parler au téléphone, tu me parleras face à face, chez toi.

— Tu ne veux tout de même pas qu'on aille sonner chez lui ? demanda Ulrich, un peu inquiet.

Jeremy apprit à ses amis le nom de la ville où vivait M. Broulet, avant de conclure, sûr de lui :

— Il est 16 h 30. Si nous prenons le prochain train, nous pouvons arriver là-bas ce soir vers 21 heures. Puis nous repartirons avec le premier train du matin, ce qui nous permettra d'arriver juste à temps pour l'école.

— Tu as perdu la tête ou quoi ? s'exclama Ulrich. Traverser la France entière juste parce qu'un vieux toqué t'a raccroché au nez !

— Tu n'as pas compris ! répliqua Jeremy. Il sait quelque chose ! Dès qu'il a entendu le nom du père d'Aelita, il a coupé court à la conversation.

— Si ça se trouve, il n'a jamais été payé ! suggéra Odd.

Personne ne rit à cette tentative de diversion.

— S'il a vraiment travaillé à L'Ermitage, il pourrait nous fournir de précieuses informations sur la maison.

Yumi intervint :

— Tu l'as dit toi-même, Jeremy, s'*il* a réellement travaillé à L'Ermitage. Tout ce que nous savons, c'est que son nom se trouve inscrit sur quelques sacs de ciment entreposés à la cave. De là à aller jusque dans le sud de la France... Il s'agit

tout de même d'un très long voyage! On pourrait peut-être le remettre à un autre jour.

— Moi, je trouve au contraire que c'est une idée fantastique! commenta Odd. Je commençais à m'ennuyer un peu...

Ulrich poussa un soupir.

— Je crois que c'est à Aelita de décider. Après tout, c'est de sa maison qu'il s'agit.

Demeurée jusqu'alors en retrait, la jeune fille bondit sur ses pieds.

— Je vais vous dire ce que je ferais, moi. Si Jeremy dit vrai, j'irai parler avec ce M. Broulet. Je sais que pour vous, c'est peut-être difficile à comprendre, mais ... mon Papa n'est plus là. Et cette maison est la seule chose qui me reste de lui, avec ses passages secrets et tout le reste. Si quelqu'un peut m'en dire davantage sur L'Ermitage et m'aider à retrouver mes souvenirs, je suis prête à aller jusqu'au bout du monde pour le rencontrer ...

— Et moi, je viens avec toi..., finit Jeremy.

— Pas la peine de faire ton Prince Charmant..., l'interrompit Odd en lui donnant un coup de poing amical sur l'épaule. Si Aelita y va, nous irons tous avec elle.

Ils arrivèrent à la gare une minute avant le départ du train. Cinq jeunes emmitouflés dans leurs anoraks au milieu de la tempête de neige. Heureusement, ils n'eurent pas besoin de leurs billets au guichet. Jeremy avait réussi à réserver par internet.

— Hé! Attendez-nous ! cria Odd au contrôleur qui donnait un dernier coup d’œil sur le quai, prêt à donner le départ du train.

A peine étaient-ils montés que le train s'ébranla.

— Ouahou ! Quel luxe ! s'exclama Odd. Je n'étais encore jamais monté dans un TGV !

— Grâce à la carte de crédit de l'école ...

— Comment ça ?

— Eh bien... Les billets coûtent cher et je n'avais pas assez d’argent pour tout payer, expliqua Jeremy. Je me suis connecté me suis connecté à l’ordinateur de Kadic et j’ai utilisé les coordonnées bancaires du compte de l’école pour régler.

— Mais tu es fou ! s'exclama Aelita. Le directeur va s'en apercevoir tout de suite !

— Mais non. J'ai fait entrer le paiement dans la case *Frais pour ma fille Sissi*.

Ulrich le fixa d'un œil sévère :

— Jeremy, ça s'appelle du vol.

— Mais non ! J'ai juste « emprunté », voilà! J'ai bien l'intention de rembourser jusqu'au dernier centime.

Odd se planta devant lui, les poings sur les hanches :

— Regardez un peu notre petit génie! Il a l’air sérieux, de prime abord... Et voilà qu’on découvre un pirate informatique!

Aelita restait de glace :

— Ça ne me plaît pas du tout, commenta-t-elle.

— Bon, d’accord. J’ai eu tort, admit Jeremy. Mais personne ne s’en apercevra, je vous l’assure. Et demain, je me

ferai avancer l’argent par mes parents pour rembourser. D’accord ?

— Non. Chacun paiera sa part.

Ils s’assirent à leur place ; un carré de quatre fauteuils séparés par une table et la cinquième place à l’autre bout du wagon totalement vide. Personne ne semblait voyager aujourd’hui, sous ce temps de chien.

Le train accéléra son allure, glissant silencieusement vers la périphérie de la ville. À travers les vitres fumées, le paysage urbain disparaissait progressivement pour laisser place à la campagne enneigée. Tout était blanc : les arbres, les champs et les toits pentus des maisons. Le ciel se gonflait sous la promesse d’une autre tempête de neige à venir.

— Au moins, on va vers un climat un peu plus chaud…, observa Ulrich.

— Et on a trois bonnes heures de sieste devant nous! conclut Odd en roulant sa veste en boule pour s’en faire un coussin.

Sur ce, il s’allongea de tout son long et se mit bientôt ronfler.

Le haut-parleur annonça « Marseille-Saint-Charles », terminus du train. La gare se présentait comme une énorme structure de vitre et d’acier sous un toit pentu. Le train entra doucement, nomme pour se reposer d’avoir parcouru la moitié de la France a une vitesse effrénée.

Odd sortit quelques papiers froissés de ses poches.

— L’adresse est loin d’ici ? demanda-t-il.

— Place de Lenche. Ce n’est pas très loin, juste quelques kilomètres.

La gare était située dans une avenue qui montait pas mal. Au loin, on apercevait le clocher de Notre-Dame de la Garde, flanqué d’une énorme coupole. Yumi avait raison : le climat de la Provence était incomparablement plus doux que celui de leur petite ville du Bassin parisien, même si de la mer soufflait en ce moment un vent violent et humide.

— De ce côté, vers le Panier, annonça Jeremy après avoir consulté le plan qu’il avait imprimé par Internet avant de partir. L'un des quartiers les plus mal famés de la ville, ajouta-t-il.

— Vraiment ? fit Odd, un peu alarmé.

— Non ! C’était il y a longtemps. Aujourd’hui, c’est devenu un des plus touristiques !

À parcourir la ville, on devinait qu’elle était agréable à vivre à la belle saison. Des immeubles biscornus accolés les uns aux autres avec des façades multicolores et des ruelles si étroites qu’on ne pouvait pas s’y tenir les bras écartés à l’horizontale.

Ce soir-là, tout était désert. Les adolescents marchaient en se retournant fréquemment, de peur d’être suivis.

Ils arrivèrent au pied de la montée des Accoules : une série de marches plutôt raides encastrées entre deux maisons.

— Quel endroit magnifique! s’exclama Aelita.

— Si seulement ils avaient pu le mettre au bout d’un grand escalier un peu plus commode, ça ne serait pas du luxe ! grogna Odd en montant.

— Allez, du nerf, lança Ulrich pour le titiller. Je te rappelle qu'il y a du félin en toi! Et du félin plutôt agile si ma mémoire est bonne !

En haut des marches, ils arrivèrent place de Lenche, non loin de Notre-Dame de la Garde. L'église représentait le pic du sommet qu'ils venaient d'escalader. En contrebas scintillait la mer. Même à cette distance, depuis là-haut, on parvenait à distinguer les vagues couvertes d'écume.

— Nous y voilà! annonça Jeremy en indiquant une petite rue.

Ils se trouvèrent bientôt devant une maison étroite et haute, couleur ocre foncé et pourvue de balcons en fer forgé vert-de- gris. Sur la porte, une plaque de cuivre sur laquelle était gravée : *FRANÇOIS ET LAURETTE BROULET* et, en dessous, *PHILIPPE BROULET*.

François se présenta à eux, crâne rasé brillant sous la lumière du lampadaire. Un homme d'une trentaine d'années environ.

— C'est pour quoi ?

Jeremy reconnut immédiatement la voix caverneuse qui lui avait répondu au téléphone cet après-midi même. Il prit son courage à deux mains et annonça :

— Nous souhaiterions parler à M. Philippe Broulet, s'il est ici. J'ai appelé aujourd'hui.

L'homme ne pipa mot. Il occupait le seuil de la maison de toute sa stature et n'invitait nullement le petit groupe à entrer.

— C’est très important pour nous, insista Jeremy. Nous avons fait un long voyage pour lui parler.

— Et en quoi cela me regarde-t-il ?

Aelita allait prendre la parole quand une voix féminine résonna de la maison :

— Qui est-ce, chéri?

— Cinq enfants.

— Eh bien, fais-les entrer! Il fait froid, dehors. Demande-leur s’ils ont dîné.

L’homme soupira, puis les dévisagea un à un, de haut en bas.

— Vous avez dîné ? demanda-t-il d’un ton bourru.

— Pas vraiment, non, confessa Odd, qui comme toujours avait faim.

— Je vais leur préparer des sandwichs, annonça la femme de l’intérieur de la maison

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, François les fit entrer dans une salle à manger petite mais accueillante. La table était encore mise et un délicieux fumet de poulet rôti acheva de les mettre en appétit.

Quand enfin Laurette arriva, portant un plat garni de sandwichs, les cinq jeunes se jetèrent littéralement dessus.

— C’est délichieux, madame, merchi beaucoup ! grommela Odd la bouche pleine.

La femme sourit avec indulgence :

— Il n’y a pas de quoi, mes enfants !

Puis elle s’assit à table avec eux et les regarda manger.

— Mais, dites-moi : que faites-vous dehors à cette heure ? Êtes-vous seuls ou accompagnés d'un adulte ?

Yumi pensa qu'un petit mensonge s'imposait, s'ils ne voulaient pas éveiller les soupçons.

— Nous sommes avec l'un de nos professeurs. Aujourd'hui, c'est le dernier jour des vacances et nous voudrions en profiter pour parler avec Philippe Broulet. C'est très important. Nous comptons sur son aide pour retrouver une personne.

— Un parent d'Aelita, ajouta Jeremy en indiquant son amie. S'il vous plaît, pourriez-vous aller le chercher ?

— Je suis ici, répondit une voix masculine dans leur dos.

Philippe Broulet était un homme d'une soixantaine d'années, de la même stature que son fils, le poids des années en plus. Il avait de grandes mains calleuses, des mains de travailleur.

— Papa, ces jeunes gens sont venus pour te voir, annonça François.

— Ceux-là même qui ont téléphoné cet après-midi, je suppose... Hopper et compagnie.

M. Broulet s'assit, les coudes appuyés sur la table.

— Je savais bien que j'aurais du mal à me débarrasser de vous..., soupira-t-il.

— C'est parce que c'est *vraiment* important pour nous, monsieur.

L'homme scruta longuement les adolescents, puis son regard s'arrêta sur Aelita :

— Je me souviens que le professeur Hopper avait une fille qui te ressemble du tout au tout. Une copie conforme! Même si, aujourd'hui, elle devrait avoir… au moins le double de ton âge.

— En effet, Aelita est la *nièce* du professeur, intervint spontanément Jeremy. La fille… euh, de sa sœur!

Les autres le regardèrent, interloqués, mais se gardèrent bien d'intervenir. Quand Jeremy partait dans l'une de ses inventions, il n'était pas facile de prévoir où il pouvait bien arriver.

— Oui, oui, ça ne m'étonne pas…, murmura l'homme. Mêmes yeux, mêmes cheveux. François, amène-moi quelque chose à boire. Une petite prune, par exemple.

— Pourquoi avez-vous raccroché le téléphone tout à l'heure, alors que je vous parlais d'Hopper? demanda Jeremy à brûle- pourpoint.

— Parce que… Eh bien… Oh là là… Il y a tant d'années de cela, maintenant…

Philippe prit le petit verre, avala une gorgée de liqueur et commença à raconter :

— Je ne sais plus exactement en quelle année tout cela est arrivé. Je travaillais à cette époque avec mes frères. Nous avions cette petite entreprise en région parisienne. Les affaires n'étaient pas florissantes. Puis, un beau jour, nous avons été contactés pour un chantier assez important : la restructuration entière d'une usine.

— Une usine sur une île? intervint Yumi.

Philippe hocha la tête.

— La rémunération était très attractive... presque trop. En échange, l'homme nous imposait de garder le plus grand secret sur ces travaux. C'était pour le gouvernement ou une structure faisant affaire avec l'État. Je n'ai jamais appris le nom de cet homme et la société qui nous rémunérait était une «société-écran», ou, si vous préférez, une «fausse entreprise». J'avais même enquêté discrètement auprès de la chambre de commerce : cette société n'existait tout simplement pas. Pourtant, l'argent arrivait ponctuellement sur notre compte, et plutôt en grosse quantité. À l'époque, nous n'étions pas en mesure de refuser.

L'homme but une gorgée de prune. Il semblait fixer un point quelque part au loin, les yeux perdus dans le vague. Puis il poursuivit :

— Nous devions nous rendre au travail les yeux bandés, après être montés dans un camion aux vitres en verre fumé. On se serait cru dans un film ! Une fois à l'intérieur de l'usine, nous ne pouvions sortir de la pièce où nous devions effectuer les travaux. Aucun de nous ne sut jamais comment cette usine était conçue, exactement, ni vraiment ce que nous étions censés y apporter... Je me souviens qu'il s'y trouvait un monte-charge et des pièces spécialement arrangées pour des espèces d'inventions électroniques...

Autre pause.

— ...L'année suivante, le même homme nous a contactés et nous a présenté Franz Hopper. Un homme sérieux, mais sympathique. Il avait une fille qui... c'est étrange... mais je crois me souvenir qu'elle s'appelait aussi Aelita...

Un silence de plomb suivit cette déclaration. Qu'Aelita rompit bientôt en précisant :

— *Eloita*... ! Elle s'appelait Eloita. Ma cousine.

— Eloita... Peut-être, oui... Quoi qu'il en soit, ce Hopper s'était installé depuis peu dans notre petite ville pour enseigner au collège voisin, un pensionnat, et il voulait réaliser des travaux dans la vieille maison qu'il venait d'acheter. Une villa baptisée d'un nom passablement désuet...

— L'Ermitage ?

— Oui, voilà! L'Ermitage. Et le marché conclu était le même que pour le précédent chantier : motus et bouche cousue contre argent à foison. Nous avons fini le travail. Hopper était satisfait et, à la fin, l'homme mystérieux nous a payés. Voilà tout.

— Mais... comment cela? protesta Odd.

— Allons, monsieur, enjoignit Ulrich avec un sourire complice. Il ne s'agissait pas de simples travaux d'aménagement! Nous avons découvert le passage secret qui mène de L'Ermitage à l'usine...

L'homme haussa les épaules, irrité :

— J'ai promis de ne rien dire.

— Mais c'est important !

— J'ai promis. Cela concerne le gouvernement ou, tout du moins, une structure de la plus haute importance. Je n'ai pas voulu avoir d'ennuis à l'époque. Et encore moins aujourd'hui !

Aelita se leva et se dirigea vers la cuisine.

— Mais aujourd'hui... mon *oncle* est mort. Et il ne me reste plus rien de lui, murmura-t-elle avec un filet de voix.

— Et que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je crois, commença Jeremy,... ou plutôt, nous croyons tous, ici, que vous pouvez nous aider à découvrir quelque chose que nous ignorons sur le professeur.

Laurette qui s'était retirée pour faire la vaisselle sourit quant à elle :

— Allons, Philippe ! Dois-tu vraiment garder le silence, encore aujourd'hui ? Ce ne sont que des enfants! Que veux-tu qu'ils te fassent, comme misères !

— Bon, bon, d'accord. Tu as raison. Mais alors, amène-moi donc une autre prune.

Il se tourna ensuite vers les adolescents et se mit à leur raconter :

— Je ne puis vous livrer qu'une seule chose sans enfreindre ma promesse. Hopper fit de nouveau appel à moi quelque temps plus tard. Cette fois, l'homme mystérieux ne l'accompagnait pas. Cela fait dix ans déjà, mais je m'en souviens parfaitement. Hopper me demanda une faveur personnelle : je devais retourner à L'Ermitage et faire murer une petite section de la maison, afin qu'elle demeure absolument invisible de l'extérieur. Je lui dis que c'était un travail inutile, parce qu'il était toujours possible de connaître l'existence d'une pièce en consultant le cadastre. Il me répondit qu'il s'occuperait de ce problème particulier lui-même. Il avait l'air très inquiet. Il me fit une proposition de paiement assez confortable. Certes, pas aussi pharamineuse que le précédent chantier, mais plus qu'honorable. J'acceptai.

— Vous avez construit une chambre secrète à L'Ermitage ? répéta Jeremy, incrédule.

— C'est complètement fou ! s'exclama Odd.

— Mais pourquoi ? À quoi cela servait-il ? demanda Yumi, sceptique.

Philippe Broulet plissa des yeux comme pour cerner une image au loin.

— La dernière fois que j'ai vu Franz Hopper, c'était l'été. Je l'ai trouvé très amaigri, rongé par son travail. J'ai toujours soupçonné qu'il devait être un peu plus qu'un simple professeur, malgré ses dires. J'étais passé chez lui pour me faire payer et reprendre quelques outils que j'avais laissés. Il m'a ordonné de filer tout de suite. Il semblait très pressé. Avant de le saluer, néanmoins, j'ai osé lui demander : « Professeur, pouvez-vous me dire à quoi sert une pièce où personne ne peut entrer ? — À la protéger, m'a-t-il dit. Et j'ai laissé un plan détaillé à qui il faut. »

Tous se tournèrent instinctivement vers Aelita.

— Voilà la fin de mon histoire.

Personne n'avait envie de s'arrêter dans cette ville. Ils venaient de faire une découverte stupéfiante : il y avait une chambre secrète à L'Ermitage ! Et un plan existait, laissé probablement à la même personne qui avait perdu la mémoire.

— On va à la gare ? demanda Jeremy à peine la porte de la maison se fut-elle refermée derrière eux.

Ulrich s'empressa d'acquiescer :

— Taillons la route, et le plus vite possible !

Ils refirent le chemin en sens inverse, quasiment au pas de course. Aelita suivait le petit groupe à quelques pas d'écart. Elle voulait demeurer seule quelques instants et ses camarades se gardèrent bien de l'importuner.

Ils atteignirent la gare Saint-Charles peu avant 23 heures.

— Vite ! les exhorta Jeremy. Si nous prenons le train qui part maintenant, nous arriverons peut-être à la maison assez tôt pour chercher la chambre dérobée !

Le TGV était déjà sur le quai, sous la voûte de verre illuminée comme en plein jour. Les moteurs étaient éteints et la voix du haut-parleur invitait les passagers à monter à bord.

Les adolescents piquèrent un sprint sur le quai. Ils eurent Juste le temps de monter dans le train et les portes se refermèrent derrière eux. Ils rentraient à présent à L'Ermitage.

— C'est la deuxième fois que nous montons dans un train à la sauvage ! fit Odd.

— Aïe ! Il y a juste un petit problème..., annonça Jeremy.

— Quoi donc ?

— Nous n'avons pas changé nos réservations. Nos billets étaient pour le train de minuit et pas pour celui-là.

— Tu as peur qu'on nous fasse payer une amende ? demanda Ulrich, amusé.

— Non, mais nous n'avons pas de place réservée.

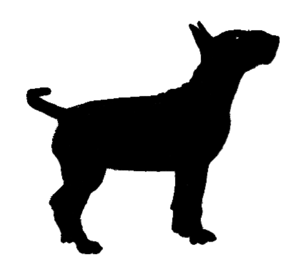
Yumi passa la porte du wagon : désert.

— J'ai comme l'impression que nous sommes les seuls à avoir pris le train, cette nuit ! Installons-nous ici. Si quelqu'un arrive, nous n'aurons qu'à nous déplacer.

15

EVA SKINNER

(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 9 JANVIER)



C'était le dernier jour des vacances et il était près de minuit.

«Vacances. »

Ce mot dérangeait son esprit, telle une démangeaison pénible.

C'était une pensée de *l'autre* Eva, celle qui demeurait prisonnière, confinée dans une zone périphérique de son cerveau.

La *nouvelle* Eva avait rejoint le centre ville de Berkeley par autobus. Elle était restée seule dans son coin durant tout le trajet et avait écouté les bavardages des autres passagers : des travailleurs s'en retournant chez eux, quelques femmes chargées de sacs de provisions, des groupes de lycéens.

Quand le flot des passagers était descendu du bus, Eva leur avait emboîté le pas. Dans le centre de Berkeley, elle avait trouvé un bureau de la BART, la principale compagnie de

transport ferroviaire local. Une femme avait mentionné qu'on pouvait aller à San Francisco en empruntant leurs trains.

Peut-être que la France était plus proche de San Francisco.

Petit à petit, la foule se dispersa. Eva s'y attendait. L'espèce humaine avait tendance à penser qu'à cette heure-là, il était temps de se coucher. Sur les larges avenues désertées ceintes d'immeubles en briques, quelques silhouettes traversaient furtivement le paysage. Des gens à qui elle allait pouvoir demander quelques informations.

Elle se leva du banc où elle était restée prostrée deux heures durant et se dirigea vers l'agence commerciale de la BART.

Elle aperçut un homme en uniforme noir qui portait une espèce de bâton à la ceinture. Peu de temps auparavant, une femme avait abordé un monsieur vêtu du même accoutrement pour lui demander un renseignement et elle l'avait appelé « Monsieur l'agent ».

— Excusez-moi... monsieur l'agent..., commença-t-elle en utilisant les mêmes mots que la passante.

— Oui, mon enfant... lui répondit l'homme avec un sourire.

Il était grand, avec un ventre proéminent qui éclatait sous les boutons fermés de sa veste et un crâne quasiment chauve parsemé de quelques filaments de cheveux gris. Il portait d'épaisses moustaches.

— Excusez-moi..., répéta mécaniquement Eva. Renseignement.

— Pardon ?

L'agent se grattait la tête, perplexe.

— Tu veux un renseignement, c'est bien cela ?

Eva hocha la tête. Cela s'annonçait bien. Elle tenta un sourire.

— Où... France ?

— L'Hôtel de France? Je ne connais pas. Tes parents sont-ils là-bas ?

Non. Cette fois il n'avait pas compris. Elle répéta :

— Où... France. France... Français ?

L'agent écarquilla des yeux ronds.

— La France... Tu veux dire, le pays ? La France en *Europe* ? demanda-t-il, amusé. Et tu voudrais y arriver avec la BART ? Mais c'est une ligne métropolitaine, petite. Pour aller en France, il faut aller à San Francisco et, de là, prendre l'avion. Aller à l'*aéroport*, tu comprends ? Pour y arriver *par les airs*. La France est de l'autre côté du monde.

Eva hocha la tête en signe d'assentiment. Elle comprenait « aéroport » et savait ce qu'étaient les avions. En revanche, le concept « de l'autre côté du monde » lui échappait complètement.

— Aéroport ! répéta-t-elle en grimaçant un autre sourire et en indiquant la station derrière elle.

Le policier hocha la tête, préoccupé.

— Tu n'as pas de parents, c'est cela ?

— Non, répondit Eva.

Elle ne montrait aucun signe d'inquiétude, ni même d'intérêt, n'ayant pas la moindre idée de ce que le policier pouvait bien vouloir dire.

— Comment t'appelles-tu ?

— Eva.

— Eva comment ?

— Eva Skinner.

— Tu es toute seule, Eva Skinner ?

Le policier soupira, comme découragé, puis sourit à la jeune fille et la prit par la main.

— Voilà ce que nous allons faire : je t'accompagne à l'aéroport de San Francisco et tu me mènes à tes parents. D'accord, petite ?

Il lui indiqua sa voiture, noire avec des portières blanches, surmontée d'un gyrophare bleu posé sur le capot.

— Merci, répondit-elle machinalement.

Elle monta à bord.

Durant le voyage, elle étudia avec attention la façon dont le policier conduisait. Cela semblait facile : il suffisait de mettre un levier en position de départ, puis on actionnait une pédale pour aller plus vite, une autre pour aller plus lentement. Le véhicule se déplaçait à vive allure au milieu des autres. Autour d'eux défilaient des immeubles, des hangars, des maisons. Le phare au-dessus de leur tête était allumé et diffusait une lumière bleutée alentour, à intervalles réguliers,

L'agent prit un drôle d'appareil de la main droite et se mit à parler dedans.

— Robertson à central. Je suis avec une enfant de douze ou treize ans nommée Eva Skinner. Elle semble un peu perdue. Elle errait toute seule à la gare de Berkeley. Je l'accompagne au commissariat central.

— Aéroport, protesta Eva en le tirant par la manche.

L'agent lui sourit :

— Bien sûr, petite, je t'y amènerai ensuite. Mais d'abord, nous devons effectuer des recherches. Qu'en dis-tu ?

Une voix résonna dans l'appareil :

— Faut-il appeler les services sociaux pour l'assistance aux mineurs ?

— Oui, c'est mieux. Cela nous permettra d'aller plus vite.

Eva sursauta. Les choses n'allaient pas comme elle l'avait prévu. Elle *devait* rejoindre la France et avait déjà perdu trop de temps.

— Arrêtez-vous.

— Comment ? demanda l'agent en se tournant vers elle.

— Arrêtez-vous. Ici. Je descends.

— Il n'en est pas question, ma petite. Nous allons dès maintenant au commissariat de police où une gentille dame te posera quelques questions et s'occupera de toi…

« Faux », pensa-t-elle. Cette façon de parler sonnait faux.

— Arrêtez-vous ! cria Eva.

— Hé, jeune fille ! Du calme, protesta le policier en la regardant sévèrement.

Eva lui tordit un bras.

La voiture freina brusquement.

L'agent avait perdu connaissance. Il se trouvait à présent recroquevillé sur le siège arrière. Eva s'installa sur le siège conducteur et prit le mégaphone entre ses mains.

— Robertson à central, appela-t-elle.

De sa bouche sortait une voix identique à celle de l'agent. Rauque et légèrement pâteuse. La voix d'un homme adulte.

— Ici central. Tu as des problèmes avec la petite ?

Eva se retourna pour regarder le policier évanoui derrière elle.

— Non, répondit-elle. Tout va bien. Fausse alerte. Où se trouve… l'aéroport ?

— Agent Robertson… tu te moques de nous ? Tu dois passer le Bay Bridge, arriver à San Francisco et suivre les indications. Mais amène d'abord la petite au central. Et après, tu iras te coucher ! Je crois que tu as fait un tour de trop, aujourd'hui.

Indications. Il y avait des indications.

Elle devait les *suivre*. Peut-être que les indications se déplaceraient rapidement.

Cela s'annonçait au mieux. Elle mit un terme à la conversation. Tout en fredonnant une chanson, Eva accéléra.

16

DES ENNUIS AVEC LA POLICE

(Centre de la France, 9 janvier)



— Contrôle des billets, s'il vous plaît !

Le contrôleur était un homme grand et sévère, avec des pommettes prononcées qui tiraient la peau de ses joues et un cou dévissé sur l'avant, Sur son uniforme parfaitement repassé était épinglé un blason où l'on pouvait lire *M. Jules Tatillon*.

Jeremy sortit son portable de sa poche et énonça le numéro de sa réservation, avant d'expliquer :

— Nous avions réservé des places sur le train suivant, mais nous sommes arrivés en avance à la gare et avons décidé de monter dans celui-là. Peut-on échanger les réservations s'il vous plaît ?

M. Tatillon contrôla sur son ordinateur de poche. Puis il leva la tête et demanda :

— Vous êtes mineurs, ou je me trompe ?

Froid, impersonnel.

Jeremy acquiesça en tremblant.

— Car, voyez-vous, tout cela me semble très étrange, continua, imperturbable, le contrôleur. Les billets ont été réservés au nom de M. Jean-Pierre Delmas. Est-ce l'un d'entre vous?

— Euh... en fait... non, balbutia Jeremy.

Le contrôleur s'interrompit soudain.

— Je m'en doutais. Vous avez payé avec sa carte de crédit, car vous êtes trop jeunes pour en avoir une. Et qui vous accompagne, si je puis me permettre ?

— Personne ne nous accompagne, répondit Odd, piqué au vif. Nous sommes assez grands pour voyager tout seuls!

— C'est ce que vous dites !

— Écoutez, l'autre contrôleur ne nous a fait aucun problème...

M. Tatillon soupira.

— Certains de mes collègues n'appliquent pas le règlement et c'est regrettable. Ce n'est pas mon cas. Pourrais-je savoir au moins qui est ce M. Delmas qui a acheté les billets?

— C'est le directeur de notre école.

— Comment se fait-il que l'autorité scolaire permette à des mineurs de voyager seuls en pleine nuit, quand ils sont censés retourner en cours d'ici quelques heures ?

— Nous sommes en mission, tenta Jeremy, au bluff. Pour le compte de notre collège.

M. Tatillon fit une mine réjouie, même si son regard n'avait, au fond, rien de joyeux.

— Voyons cela ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Il se mit à prendre quelques notes sur un gros calepin.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Contacter la première gare, évidemment. Nous devons nous y arrêter dans douze minutes. De là, vous serez pris en charge par la police ferroviaire qui appellera vos parents et le directeur de l'école, en tentant de comprendre quelque chose à vos salades.

— Mais vous ne pouvez pas faire cela…, gémit Odd dans un filet de voix.

— Et comment que je le peux ! Si j'étais à votre place, mes enfants, je prierais pour que vos parents n'aient rien su de vos micmacs jusqu'à présent. Car, dans le cas contraire, ils pourraient bien être poursuivis pour abandon de mineurs.

Cela dit, M. Tatillon claqua des talons et s'éloigna dans le wagon.

— Où allez-vous? demanda Yumi, alarmée.

— Je finis mon service, répondit l'homme sans se départir de son calme. Mais ne nous en faites pas : à l'arrêt du train, je serai là pour vous accompagner.

Mon Dieu, ma mère m'a toujours dit que je finirais en prison ! se lamentait Odd quand l'horrible contrôleur eut disparu dans l'autre wagon.

— Jeremy, c'est de ta faute! Tu n'aurais jamais dû prendre la carte de crédit du collège.

— De toute façon, ce contrôleur est un dingue !

— Depuis quand les mineurs doivent-ils être accompagnés ?

— Je suis responsable de tout cela..., s'excusa Jeremy.

— Il n'est plus question de responsabilité, maintenant. La police ! Tu comprends ce que cela veut dire ? La police !

— Je vais finir en prison..., répétait Odd, hébété.

— Mais enfin, Odd, nous sommes mineurs... Tout au plus, nous écoperons d'une mise à pied de l'école.

— Une mise à pied ? Et qui va l'apprendre à...

— Ça suffit ! cria Aelita.

Un grand silence suivit l'intervention énervée de la jeune fille.

— Cela ne sert à rien de se disputer, ajouta-t-elle. Pensons plutôt à ce qu'il faut faire.

— Nous pourrions nous échapper.

— Du train ? Sauter d'un train en marche à plus de trois cents kilomètres heure?

— S'ils nous font descendre, nous pourrions peut-être refuser de répondre.

— Ce qui leur donnera une excellente raison de nous arrêter pour de bon !

Le vrai problème était Aelita. Jeremy et les autres avaient créé une fausse identité pour elle. Mais si la police faisait quelques recherches, l'imposture ne tiendrait pas. Les douze minutes qui les séparaient de leur destin passèrent avec une lenteur exaspérante.

Puis, le train entra dans la station aux allures futuristes de Saint-Exupéry, aux environs de Lyon. C'était une structure gigantesque de verre et d'acier, aux lignes souples et ondulées qui se soulevaient en leur centre comme une espèce d'aile. Tout autour, des éclairages très puissants illuminaient le décor comme en plein jour.

Quelqu'un toussa dans leur dos : Tatillon.

— Les enfants, il faut descendre maintenant.

Une petite voiture, du genre voiture de golf, s'approcha d'eux on glissant silencieusement sur le quai. Sur la carrosserie s'étalait en gros l'inscription *POLICE*. À l'intérieur, un jeune homme en uniforme à l'air fatigué, cheveux blonds coupés court et un nez qui remplissait les trois quarts du visage.

— Agent Roger Crane, se présenta-t-il.

— Voilà les enfants, répondit M. Tatillon.

Puis, baissant la voix :

— Confidence pour confidence, cela ne m'étonnerait pas que ces garnements aient volé la carte de crédit et combiné dieu sait quoi d'autre. Ils ont des têtes peu recommandables.

— Non mais, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! s'exclama Jeremy, furieux.

M. Tatillon poursuivit :

— Quant à ce garçon-là, dit-il en indiquant Odd, il s'est mis à protester en disant que je ne pouvais pas appeler la police et j'ai eu peur qu'il m'agresse.

Les enfants se regardèrent mutuellement, sidérés : quel était donc ce spécimen de contrôleur sur lequel ils étaient tombés ?

— Mais vous êtes complètement fou ! s'exclama Yumi.

M. Tatillon souleva un sourcil :

— Qu'est-ce que je vous disais ! murmura-t-il, toujours tourné vers l'agent.

— Ne vous en faites pas, le rassura Roger Crane. Je prends l'affaire en main. Vous pouvez repartir tout de suite.

— Dans une minute et vingt secondes, précisa M. Tatillon en jetant un coup d'œil à l'horloge. Je ne peux pas faire partir le train en avance.

Serrés sur le siège arrière de la mini-voiture de police, les adolescents regardèrent défiler la gare sous leurs yeux. Bien qu'il fît nuit noire, les haut-parleurs crachaient en continu leurs annonces de trains en partance, et des nuées de personnes se déplaçaient de part et d'autre. Partout des valises, des journaux portés roulés sous le bras, des hommes d'affaires buvant le café au bar comme en plein jour.

L'agent se gara devant le poste de police et les fit entrer. Il les guida jusqu'à une petite pièce dépouillée, meublée de quelques chaises. Puis il sortit et ferma la porte à clé.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jeremy.

— On attend, soupira Ulrich.

Il n'y avait rien d'autre à faire. La pièce était fermée, sans fenêtre. La ventilation s'effectuait par deux petits conduits

d’aération au plafond, si petits qu’il aurait été difficile d’y passer ne serait-ce qu’une main.

Odd se lamentait sur sa chaise. Aelita se recroquevilla sur le sol, la tête entre ses genoux.

Ils laissèrent passer le temps.

La porte s’ouvrit vers minuit, et l’agent Crane passa la tête par l’entrebâillement.

— Allons-y ! lança-t-il aux enfants. Suivez-moi.

Les adolescents furent menés dans une autre pièce, vide à l’exception d’un bureau où s’amoncelaient des papiers, et d’une chaise sur laquelle s’assit l’agent, tandis que les enfants restaient debout.

L’homme prit un stylo, une feuille blanche, et commença :

— Nom et prénom de chacun d’entre vous.

Tous les cinq gardaient la tête basse.

Le policier se mit à sourire :

— Je vais vous donner ma version des faits, fit-il doctement : c’est le dernier jour des vacances, et vous avez pensé qu’il serait sympathique de faire un petit voyage tous ensemble. Vous avez raconté à vos parents un tissu de mensonges, comme par exemple que l’un allait dormir chez l’autre et vice versa. Vous avez pris le TGV, mais vous êtes tombés sur ce casse-pieds de contrôleur... et vous voilà ici I Si vous acceptez de décliner l’un après l’autre votre identité, je téléphone à vos parents, vous vous prenez une belle engueulade et tout le monde retourne se coucher.

Pause.

— En revanche, si vous restez silencieux, je vais devoir vous enfermer à nouveau ici, et contacter l'assistante sociale. Votre cas fera l'objet de toute une procédure qui risquera de vous mener jusque chez le juge pour enfants. Et, à la fin, vous serez bien obligés de dire vos noms. Quant à la colère de vos parents, à mon avis, elle risque d'être bien pire.

— Jeremy Belpois, commença Jeremy, la tête basse.

— Ulrich Stem.

— Yumi Ishiyama.

— Aelita… Stones.

— Odd Della Robbia.

Roger Crane semblait satisfait.

— Vous êtes finalement de bons bougres… Maintenant, racontez-moi en détail ce que vous avez combiné. Et surtout, cette histoire de carte de crédit piratée au nom de Jean-Pierre Delmas.

À la fin du récit, le policier demeura silencieux pendant un moment. Quand il prit la parole, il n'y avait plus la moindre trace de reproche dans sa voix. Mais la sentence tomba comme un couperet :

— Vous savez comment on appelle ce que vous avez fait ?

Jeremy balbutia quelques paroles inaudibles.

— Je n'ai pas bien entendu.

— Du vol.

— Exactement. Et vous croyez que c'est bien, d'avoir fait cela ?

— Non, monsieur. C'est de ma faute. Et j'en suis malade.

— J'espère bien, répliqua l'agent Crane.

Il s'étira et étendit les pieds sur le bureau. Une montagne de papiers s'écroula à terre, mais il ne semblait pas s'en préoccuper. Quelqu'un toqua à la porte du bureau et, un instant plus tard, un homme entra. C'était la copie conforme du policier, en un peu plus jeune. Il portait des cheveux longs et une casquette verte à visière pour le moins insolite. Son visage était adouci par une expression débonnaire.

— Salut, Roger.

— Salut, René.

Le nouveau venu dévisagea les enfants.

— Tu as encore beaucoup de travail ?

— Je ne dirais pas exactement ça.

— Je voulais juste te prévenir que je suis sur le point de partir. Si tu veux voir Maman...

Roger Crane jeta un coup d'œil sur l'horloge.

— Il se fait tard, en effet.

Il tambourina des doigts sur le bureau. Puis, pensif, regarda de nouveau les cinq enfants.

— Il y a quelque chose que je ne m'explique pas encore. Peut-on savoir pourquoi vous vous êtes mis à faire un voyage en train aussi long ? Et qui plus est, en pleine nuit ?

— C'est de ma faute, avança Aelita.

Et de raconter toute l'histoire : son père mort, le sac de ciment trouvé dans la cave qui les avait menés à l'entreprise de construction, d'où leur visite sur les lieux qui les avait, finalement, menés jusqu'à Marseille.

Elle sauta tous les passages de l'épopée concernant Lyoko et la chambre secrète.

Roger et René Crane furent fascinés par le récit.

Si le policier ne goba pas toute l'histoire, au moins fit-il semblant d'y croire. Il posa le bloc sur lequel il avait pris des notes jusqu'alors et déclara :

— Voyez-vous, je pourrais dès à présent téléphoner à vos parents et les réveiller en pleine nuit, avec les multiples conséquences que cela aurait immanquablement : leur effroi, puis leur colère contre vous. Ils finiraient ensuite par se demander ce qu'ils ont bien pu rater dans votre éducation... Ce qui ferait retomber le poids de votre faute sur leurs épaules. Un comble, tout de même, non ? Bon... Vous avez eu une belle frayeur ; vous avez désormais compris ce que cela signifie de finir au poste de police et j'espère que vous n'avez pas envie de recommencer l'expérience.

— Ah ça, non alors ! confirma Odd avec fougue.

— Vous n'êtes encore que des enfants, fit René Crane sentencieusement, et les enfants font des bêtises. Nous aussi en avons fait à votre âge.

Roger lança un regard de reproche à son frère, mais dans ses yeux dansait une petite flamme amusée.

— J'ai pensé à quelque chose, continua-t-il.

— Oui ?

— Pour cette fois, je vous laisse partir, afin d'épargner un infarctus à vos pauvres parents. Dans deux jours, j'appellerai le directeur de votre école et je lui dirai que des escroqueries sur cartes de crédit sont suspectées. Je lui demanderai de

contrôler que tout est en ordre sur son compte. Si l'argent est revenu, aucun vol ne sera déclaré et tout le monde sera content. Sinon...

Puis il regarda Jeremy avant d'ajouter :

— Si votre ami ici présent est suffisamment doué pour prélever de l'argent du compte scolaire sans se faire prendre, je suis certain qu'il saura également le remettre à sa place.

— Je le ferai dès demain, monsieur.

— Très bien. Et maintenant, filez. Je ne veux plus vous revoir. Allez, ouste !

Les enfants ne bougèrent pas d'un pouce, figés les bras ballant, au centre de la pièce.

— J'ai dit *ouste* !

Ulrich prit finalement la parole au nom de tous :

— Hum... Il y a juste un petit problème, monsieur l'agent. Comment va-t-on faire pour rentrer chez nous ?

— Effectivement..., admit Crane. Vous avez raté le dernier train. Vous n'allez pas continuer à pied...

Il tambourina sur son bureau avant de regarder longuement son frère qui l'attendait.

— Qu'en penses-tu ?

— Pour y avoir de la place, on peut dire qu'il y en a !

Le parking de la gare était éclairé par des lampadaires qui projetaient un cône de lumière jaune orangé sur le fin manteau de neige.

Roger Crane avait troqué son uniforme contre un pantalon de velours et un gros blouson. Il conservait néanmoins son air sévère d'officier de police et Jeremy comprit ce que signifiait

«une tête de sbire», expression dont les auteurs de romans policiers truffaient leurs descriptions.

— Bonne nuit, monsieur l'agent, le salua un chauffeur de taxi qui fumait, adossé à la portière de sa voiture.

— Salut, Tom !

— Qui sont ces gosses ? Des délinquants que tu viens d'arrêter ? Ma parole, les jeunes commencent de plus en plus tôt, on dirait...

— Ce sont effectivement de dangereux criminels ! Je vais les mettre au frais !

— Par une nuit pareille ? Tu veux dire que tu vas les congeler, oui !

Roger Crane poursuivit son chemin, talonné par les cinq adolescents. Les phares d'un gros fourgon trouèrent la nuit. Le véhicule pila devant eux. C'était une fourgonnette d'un blanc sale estampillée, sur le flanc, d'une inscription aux entrelacs compliqués où l'on pouvait lire : *L'ENQUETEUR*.

Tiens ! C'est le nom d'un journal de notre région ! s'exclama Yumi.

Crane approuva :

Absolument, jeune fille ! Et ils l'impriment ici même. Mon frère est l'un des transporteurs qui assurent le convoyage des journaux jusque chez l'éditeur.

— Génial !

— Nous arriverons vers Paris aux alentours de 5 heures.

— *Nous arriverons* ? fit Ulrich en écho.

L'agent Crane précisa :

— Je viens avec vous. J'ai promis à ma mère de passer la saluer, On vous déposera au passage.

René descendit du fourgon.

— Vous allez devoir vous contenter du coffre, entre les piles de journaux. Dans la cabine, il n'y a qu'une place.

Les portes du fourgon s'ouvrirent sur des piles de journaux fraîchement imprimés. L'inscription *L'ENQUETEUR* qui s'étalait en gros caractères sur chaque journal était encore humide. La caricature d'un politicien local faisait la une du quotidien.

— Au moins, vous aurez de la lecture pour le voyage! lança René, en rigolant. Cela dit, on n'y voit rien dans ce fourgon. Et j'ai bien peur qu'il y fasse frisquet, également. Mais vous pouvez toujours vous raconter de jolies histoires les uns aux autres, ça vous fera passer le temps ! Alors, qui vient devant avec Roger et moi ? Une jeune fille, peut-être?

Un éclair fusa dans les yeux d'Aelita.

— Non merci... Je préfère raconter des histoires avec les autres...

— Comme tu as raison ! Les histoires qu'on s'invente font le sel de la vie !

Puis, se tournant vers Yumi, il ajouta :

— Veux-tu venir devant avec nous ? La compagnie de mon frère n'est pas forcément des plus réjouissantes... mais je suis là, moi ! Sans compter qu'il fait bien plus chaud dans la cabine.

— Volontiers ! Merci bien !

— Les clandestins dans le coffre et la demoiselle devant. C'est parti !

Pendant le voyage, Roger raconta à son frère toute l'histoire du contrôleur pinailleur. Serrée entre les deux frères, Yumi se faisait de plus en plus petite, rouge de honte.

— Je vais te confier un secret..., murmura Roger, sur le ton de la confidence. Mon frère est un grand écrivain de romans policiers !

— Vraiment ?

Yumi semblait captivée. René secoua la tête, embarrassé.

— Pour être plus exact, j'y travaille. Quoi qu'il en soit, si ça l'intéresse, dans mon prochain livre, l'assassin est un typographe, l'un de ceux qui impriment les quotidiens.

— Vous plaisantez ? demanda Yumi, méfiante.

— Je ne me le permettrais pas, voyons ! Je te raconte la première scène : une belle jeune fille rencontre un homme, typographe, dans un bar. Il lui fait visiter l'imprimerie où il travaille. Il y a ces gigantesques machines. Les ordinateurs sont branchés dessus et leur envoient les articles. Puis les machines se mettent en route en ronronnant. De grandes roues commencent, tourner avec une force incroyable. À un moment, la jeune fille dit au typographe qu'elle aimerait bien faire la couverture du journal. Alors il la pousse violemment dans le dos, et voilà la pauvre qui finit vraiment sur la couverture ! T'as pigé ?

— Brrr ! fit Yumi en guise de commentaire.

— Notre jeune amie a eu suffisamment d'émotions fortes pour aujourd'hui, tu ne crois pas ? commenta Roger en souriant. Mais j'ai obtenu les informations que tu m'avais demandées.

— Parfait. Dis-moi tout.

— J'ai découvert qu'il existe une véritable science des encres .sympathiques, poursuivit Roger. Du classique jus de citron à des composants chimiques extrêmement complexes. Dans les archives de la police, j'ai trouvé une information tout à fait digne d'intérêt. Exactement ce qu'il te faut pour ta scène finale...

— Grandiose! exulta René.

— As-tu déjà entendu parler du ferrocyanure de potassium?

René prit un chewing-gum avant de passer le paquet à Yumi.

— Non. Explique.

— On crée une solution de ferrocyanure à huit pour cent, on en imprègne la pointe d'un stylo et on écrit sur du papier blanc. L'écriture est totalement invisible, mais il suffit de badigeonner la page d'une solution de nitrate de fer pour que... *pam* ! les lettres apparaissent une par une, dans une encre d'un très joli bleu.

— Grand frère, tu es génial !

— Il paraît que c'était la grande mode il y a quelques années. C'est très simple à préparer et le nitrate de fer est assez courant.

La tête de Yumi commençait à dodeliner. La chaleur qui régnait dans la cabine, la conversation animée entre les deux frères, la nuit noire... Sans presque s'en apercevoir, la jeune fille ferma les yeux et sombra dans un sommeil agité.

Ils s'étaient imaginés vivre une aventure fantaisiste en pénétrant dans le fourgon. Hélas, ils n'étaient pas depuis deux minutes dans le coffre qu'ils commencèrent à trouver que, si c'était toujours très fantaisiste, c'était en revanche aussi très inconfortable. Dix minutes plus tard, ils comprirent que ce voyage allait être un enfer.

Les piles de journaux occupaient tout l'espace disponible et, même si elles contribuaient à isoler la camionnette du froid intérieur, des bouffées d'air glacial entraient néanmoins par les interstices de la portière. Ils sentaient leurs corps complètement filés. L'encre fraîche leur tachait les mains et les vêtements, et l'odeur était si forte qu'elle leur coupait le souffle. Odd s'était déjà imprimé *L'ENQUETEUR* sur son pantalon ainsi que sur son blouson.

Le coffre arrière étant dépourvu de siège, ils étaient assis par terre. Chaque secousse les ballottait de gauche à droite en les faisant sursauter.

— Tu parles d'un voyage ! se lamenta Odd. Et moi qui pensais en profiter pour dormir un peu !

Dans l'obscurité du fourgon, Ulrich répliqua :

— Remercie plutôt le ciel que tout soit allé aussi bien pour nous.

— Et comment ! ponctua Aelita. Heureusement que le frère de Crane est arrivé : il a bien contribué à faire tomber la tension.

— Je suis vraiment désolé, s'excusa une nouvelle fois Jeremy.

Une violente secousse due à un trou dans la chaussée leur fît perdre l'équilibre. Une pile de journaux vint buter contre la carrosserie. Il leur fallut quelques minutes pour se remettre du choc.

— J'espère que personne n'entendra jamais parler de cette histoire..., soupira Ulrich.

— Tu peux compter sur moi pour garder le silence !

— Notre grand voyage restera une histoire top secrète, j'en fais le serment !

— Moi aussi.

Odd ajouta alors :

— Écoutez, les amis, ça ne sert à rien d'essayer de dormir. Il vaut mieux en profiter pour terminer notre vidéo-journal.

— Bonne idée, admit Aelita. J'ai l'impression qu'il me reste des choses à découvrir.

Jeremy sortit la caméra vidéo de son blouson. Il l'alluma et le voyant bleu brilla un instant dans le noir. Le garçon secoua la tête.

— On n'y verra rien. Je n'ai pas d'infrarouge !

— Pas grave, répliqua Ulrich. Le son suffira. Et puis, ce qui compte surtout, c'est d'essayer de passer le temps d'une manière ou d'une autre !

— Non ! Ce qui *compte vraiment*, c’est que vous me racontiez tout dans les moindres détails, corrigea Aelita. Alors, que s’est-il passé quand vous m’avez ramenée dans le monde réel ?

17

MAL DE TÊTE

(France, Région Parisienne, quelque temps plus tôt)



Les malaises s'étaient manifestés peu de temps après que les scanners l'avaient matérialisée de nouveau dans le monde réel. De violents maux de tête qui la prenaient par surprise et la laissaient complètement exténuée.

Si les raisons de ces migraines semblaient totalement incompréhensibles, la réalité était pourtant très simple : Aelita était encore liée au monde virtuel de Lyoko. Elle en portait une trace avec elle.

C'était une mémoire douloureuse.

Ce lien mystérieux était apparu avec évidence quand ils rivaient tenté d'éteindre le super-calculateur : Aelita s'était écroulée à terre, sans connaissance.

Sans vie.

— Rallume-le ! Rallume l'ordinateur, Jeremy ! avaient crié les autres dans la pénombre de la salle des machines.

Jeremy avait alors abaissé le levier. Et il avait compris ce jour-là une chose primordiale : le super-calculateur ne devait plus jamais s’éteindre. Cela signifiait purement et simplement éteindre Aelita.

Il avait tourné maintes et maintes fois la question dans sa tête. Mais il en avait conclu que le nœud du problème résidait dans ces strates de mémoire qui avaient été manipulées. Des strates que Jeremy avait annulées pour faire sortir Aelita de Lyoko. Le nœud semblait inextricable, d’une complexité beaucoup trop grande pour lui.

Sans compter X.A.N.A. Même si Jeremy ne savait pas encore clairement qui était cet être follement imprévisible et menaçant, il pensait désormais que le lien entre Aelita et Lyoko pouvait être conditionné par l’existence même de cette étrange créature.

Tout cela demeurait encore très mystérieux, nimbé de trop d’interrogations laissées sans réponse. Et cette présence malveillante qui les empêchait totalement de dormir…

Jusqu’à cette soirée qui fit changer le cours des choses.

Le curseur de l’écran de l’ordinateur de Jeremy s’anima soudain. Une lettre après l’autre, jusqu’à former un mot. Puis une phrase.

JE T’AI ENFIN TROUVÉ.

Le garçon resta quelques secondes bouche bée devant son écran. Après quelques instants d’hésitation, il se laissa guider

par la curiosité. Ses doigts couraient à toute vitesse sur le clavier.

Qui es-tu ?

JE SUIS FRANZ HOPPER.

Jeremy eut un sursaut.

« Ce n'est pas possible... »

Il sentit un long frisson lui parcourir le dos. Pouvait-il s'agir de X.A.N.A. ? Cet être d'intelligence artificielle semblait littéralement obsédé par tout ce qui concernait Aelita et son père, ce dernier n'étant en définitive rien d'autre que son propre créateur. Jeremy resta les doigts suspendus au-dessus du clavier.

JE NE SUIS PAS X.A.N.A. JE PEUX LE PROUVER. DEMANDE- MOI CE QUE TU VEUX. SOUMETS-MOI AU TEST DE TURING.

Jeremy fixa le message, pétrifié. Celui qui lui écrivait semblait lire dans ses pensées...

Il ne savait pas quelle réponse apporter. Il ne savait même pas s'il devait répondre.

Il se contraignit à réfléchir. Que savait-il de X.A.N.A. ? Qu'il était une entité artificielle issue d'un monde artificiel. Qu'il pouvait prendre le contrôle de tours d'accès liées aux

appareils électroniques du monde réel. Qu'il réussissait donc certainement à se déplacer sur Internet...

Et pourquoi pas ? X.A.N.A. pouvait fort bien avoir accès aux banques de données de n'importe qui et puiser dans n'importe quel test scientifique, élaborer des stratégies, faire des calculs à la vitesse de la lumière...

Peut-être.

Peut-être aussi que Jeremy devait simplement éteindre l'ordinateur. Il devait éteindre la fenêtre de dialogue et aller se coucher.

ÉCOUTE UN PEU. SAIS-TU QUEL EST LE COMBLE DU JARDINIER ? DE FAIRE ROUGIR SES TOMATES.

CROIS-TU QUE X.A.N.A. PUISSE RACONTER UNE HISTOIRE DRÔLE ? ALLONS DONC ! IL N'A AUCUN SENS DE L'HUMOUR.

Jeremy sourit.

Toi non plus. Elle est nulle, ta blague!

LÀ-DESSUS, JE TE DONNE ENTIÈREMENT RAISON.

Pourquoi as-tu pris contact avec moi ?

NOUS DEVONS L'ANNULER.

Annuler quoi ?

X.A.N.A.

Jeremy secoua la tête, de plus en plus confus.

Mais qui est X.A.N.A. ?

Cette fois, la réponse se fit attendre quelques secondes.

L'ENNEMI.

Les spaghettis à la sauce tomate étaient sans aucun doute la pire des nourritures des cuisines de Kadic. La cuisinière était une brave femme, mais elle n'avait aucune idée de la façon de préparer ce mets pourtant simplissime. Les spaghettis collaient, tandis que la sauce, trop liquide, tombait au fond du plat en formant un lac rosâtre au goût indéfinissable.

Et pourtant, Odd avait dévoré le contenu de son assiette avant de s'attaquer à celle d'Aelita, puis à celle de Yumi.

— Tu es dégoûtant, commenta Ulrich.

— Vous n'arrêtez pas une minute de me traiter de répugnant personnage, voire de goinfre. La vérité, c'est juste que je n'aime pas gaspiller, c'est tout.

— L'un d'entre vous a-t-il vu Jeremy ? demanda Yumi pour changer de sujet.

— Non. Aujourd'hui, il n'est pas venu en cours.

— Je suis passée le voir ce matin, ajouta Aelita. Il travaille sur l'ordinateur.

Odd engloutit un bloc de spaghettis gros comme un ballon de rugby et secoua la tête.

— Ce gars va finir par tomber malade s'il continue à travailler comme ça.

À cet instant, William Dunbar s'approcha de leur table, une carafe d'eau à la main :

— Puis-je m'asseoir ?

Ulrich ne leva même pas les yeux de son assiette.

— Désolé, mais je crois que ça ne va pas être possible.

— Le petit club ultra-fermé est en plein conciliabule, c'est ça ?

— Absolument !

William sembla sur le point de lui renverser la carafe d'eau sur la tête, mais il se contint.

— Comme vous voulez ! De toute façon, je n'ai plus faim...

À cet instant précis, le téléphone d'Aelita se mit à vibrer.

— Que dis-tu ? Mon père ? Jeremy... si c'est une blague, elle est franchement de très mauvais goût !

Ce n'était pas une blague.

Aelita, Ulrich, Yumi et Odd entrèrent pour la dernière fois sur Lyoko. Un elfe, un samouraï, une dame japonaise et un homme chat affublé d'une queue violette. Pour Aelita, le retour dans le monde virtuel fut comme une douche glacée. Et pas seulement pour elle, car ils se trouvaient dans le secteur des glaces. Au fond de la plaine gelée d'un blanc aveuglant

s’élevait une montagne d’où surgissaient des sommets enneigés reliés entre eux par des chemins de glace. De la cime la plus élevée, une cascade descendait jusqu’à terre comme une pluie argentée, formants un lac scintillant.

La sensation de se trouver dans un monde irréel était plus forte ici que dans les autres endroits : la surface blanche de la glace ne reflétait pas les ombres et les adolescents avaient l’impression de marcher sans toucher le sol.

— Où est mon père ? demanda Aelita, en regardant autour d'elle.

— Caché près de la cascade, répondit la voix de Jeremy. Ne t'attends pas à le reconnaître, il m’a averti qu’il n’était pas visible sous une forme humaine.

— Cela sent le piège à plein nez..., fit remarquer Ulrich. J’ai un mauvais pressentiment. J’ai bien peur que X.A.N.A. ne soit derrière tout cela.

— C’est bien la raison pour laquelle nous sommes ici, répliqua Yumi. Aelita ne court aucun risque si nous restons avec elle.

Dans la salle de contrôle de la vieille usine, Jeremy se rongeait les sangs. Il espérait de tout son coeur que Yumi ait raison. Il n’en restait pas moins qu’Aelita, comme toujours, était en première ligne. C’était elle qui courait le plus grand risque dans cette histoire. Sans compter qu’elle n’avait aucune indication de « point-blessure », même après matérialisation, contrairement aux autres.

Néanmoins, il se tut.

Ils se dirigèrent vers la cascade qui se déversait dans le lac d'argent en créant une fine pluie de cristaux de glace. Le lac, dont la surface était très lisse, était traversé d'un petit pont qui disparaissait sous la chute d'eau.

Odd prit la tête du convoi. De la montagne tombaient des trombes d'eau et, pourtant, on n'entendait aucun bruit. Sur la glace, le silence régnait.

— Qu'y a-t-il derrière la cascade, Jeremy ?

— Le cinquième secteur. Le cœur de Lyoko.

— Celui qui n'a pas de nom ?

— Celui-là même.

— Et... que trouve-t-on au cœur de Lyoko ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Allons-y! Et ouvrons l'œil.

Parvenue à la moitié du pont, Aelita s'arrêta.

— Restez ici. Je dois y aller seule.

— Tu es folle ou quoi ?

Aelita secoua la tête.

— C'est mon père qui se trouve là.

— Ce n'est pas sûr, tempéra Ulrich.

— J'ai la conviction qu'il s'agit de lui. Et s'il en est ainsi... il vaut mieux que nous nous parlions seul à seul.

Yumi approuva :

— Elle a raison. C'est de sa vie qu'il s'agit. C'est un moment qui lui appartient.

Aelita lui sourit, reconnaissante. Puis elle se retourna et commença à avancer seule sur le pont, un pas après l'autre,

tandis que les autres la regardaient s’éloigner, immobiles, les mains clans les poches.

Arrivée sous la cascade, elle se prépara à recevoir des giclées d'eau. Il n’en fut rien. Les gouttes se posaient une microseconde air sa peau et disparaissaient sans même l’avoir mouillée.

Tout cela n’était qu’une illusion.

La cascade abritait une grotte au plafond bas dont le sol était immergé sous les eaux du lac. Le pont décrivait un arc de cercle au-dessus.

Suspendue dans les airs se trouvait une grande sphère lumineuse. Aelita regarda cette apparition, totalement subjuguée. La sphère semblait *vivante* : son antre était agité de tourbillons de lumière et des millions d’explosions multicolores s’y succédaient.

— Aelita.

La sphère venait de prononcer son nom.

Aelita reconnut immédiatement cette voix. Incapable de contenir son émotion, elle courut jusqu’au bout du pont et allongea le bras pour essayer de toucher la sphère. En vain. L’apparition demeurait inatteignable, bien que située seulement à quelques centimètres du bout de ses doigts.

— Comme tu as grandi ! Je suis très fier de toi.

— Papa...

— Des larmes virtuelles, froides et privées de goût, coulaient sur le visage de l’elfe.

— Je voudrais avoir plus de temps, mon trésor, poursuivit la sphère. Du temps pour t'expliquer. Du temps pour nous. Hélas, ce n'est pas possible. Il s'approche de nous.

— X.A.N.A...

— C'est un danger pour l'humanité. Nous devons l'annuler.

— Nous allons le faire ensemble, Papa...

— D'accord. Mais cela ne va pas être facile. Il fera tout pour nous en empêcher.

— Papa... Tu m'as tellement manqué.

— Toi aussi, tu m'as manqué, ma chérie. Tu n'imagines pas à quel point. Pas un seul instant, je n'ai cessé de penser à toi, depuis le jour où j'ai été contraint de t'abandonner. Pendant toutes ces années, je n'ai rien fait d'autre que penser à toi et à ta mère Athéna. À notre famille...

Aelita se trouvait là, au milieu de ce paysage irréel et aseptisé, avec dans la gorge une grosse boule qui ne voulait pas passer.

Devant elle, il n'y avait rien d'autre que la sphère lumineuse, mais cette voix... cette voix qui vibrait, chaude, était celle de son père. Et elle venait tout juste de prononcer le nom de sa mère.

Une partie d'elle-même avait envie de hurler : « Papa, descends et prends-moi dans tes bras ! Qu'importe X.A.N.A. et « m'importe tout le reste ! J'ai besoin de toi ! »

L'autre partie d'elle-même voulait savoir.

— Papa ! Où est Maman ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Je ne sais pas, mon ange. Mais elle est vivante, et tu dois partir à sa recherche. J'ai laissé quelque chose pour toi à L'Ermitage. C'est bien caché mais je suis sûr que tu parviendras à le trouver.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas le faire ensemble, Papa ?

— Parce que je ne sais plus où je l'ai mis, à présent. Avec le temps, j'ai dû oublier mes propres souvenirs pour que lui ne puisse y avoir accès...

Subitement, la sphère sursauta, commença à rouler sur elle-même et ses courants internes se firent plus intenses.

— X.A.N.A. ! chuchota-t-elle. Il s'est aperçu de notre présence.

Dans la grande salle de contrôle du super-calculateur, Jeremy était assis comme une statue devant l'écran, les mains sur le clavier. Autour de lui, la salle était plongée dans l'obscurité, éclairée brièvement par des rayons lumineux et des inscriptions qui s'allumaient et s'éteignaient comme des lampes. Jeremy aurait préféré ne pas entendre ce long discours. Mais l'écran diffusait tout ce qui se passait sur Lyoko et les enceintes du super-calculateur transmettaient chacune des paroles émises là-bas, jusque dans les moindres soupirs.

Il était tellement concentré qu'il ne sentit pas l'ombre qui se faufilait derrière lui, furtive, et s'approchait de son fauteuil.

Il ne vit pas davantage la main qui se levait au-dessus de ses épaules, le poing fermé, et qui s'abattit soudain avec force sur sa tête.

Il tomba à terre, sans connaissance.

William Dunbar, leur camarade de classe, le garçon dont Ulrich était si jaloux, le fixa d'un air complaisant, et ne put s'empêcher de sourire.

Autour du lac gelé, l'air semblait chargé d'électricité. De derrière un pic de glace apparurent soudain les monstres de X.A.N.A., par centaines, comme un essaim d'insectes devenus fous.

Yumi fut la première à les apercevoir.

— Là-bas ! cria-t-elle.

— Je le savais que c'était un piège ! hurla Odd, hors de lui.

En un éclair, le groupe se trouva bombardé sous une pluie de rayons laser. Yumi lança ses éventails, en vain. Les ennemis étaient bien trop nombreux.

Elle fut touchée plus d'une dizaine de fois et disparut du paysage dans un souffle de poudre bleue.

Elle réapparut, haletante, sortant en trombe d'une colonne de la salle des scanners.

— Jeremy, demanda-t-elle encore tout essoufflée. Comment vont les autres ?

Aucune réponse ne lui parvint des haut-parleurs.

Yumi monta au premier étage et appela de nouveau :

— Jeremy ?

Son ami gisait à terre, les lunettes renversées sur le sol pointant en l'air une branche toute tordue. Au poste de commande se trouvait William Dunbar.

— Que fais-tu ici ? cria Yumi, effrayée. Comment as-tu fait pour... ?

William se tourna vers elle, très lentement :

— Salut, mon cœur! fit-il d'une voix rauque.

Ses beaux yeux sombres avaient disparu. À leur place brillaient deux feux inquiétants, irradiant une lumière d'un bleu surnaturel.

C'étaient les yeux de X.A.N.A.

— Oh, non! William... non !

Yumi n'eut même pas le temps de se demander comment tout cela avait bien pu se produire. De la gorge du garçon sortit un hurlement qui n'avait rien d'humain. William bondit du siège et saisit brusquement la jeune fille par la manche. Yumi vola à travers la pièce. Son dos buta contre le mur avec une violence telle que ses poumons se vidèrent d'un coup, la laissant le souffle coupé sur le sol.

Quelques instants plus tard elle se relevait, les membres douloureux. Elle courut d'une traite jusqu'à la porte de l'ascenseur.

— Jeremy, cria-t-elle.

Le garçon étendu sur le sol bougea faiblement une main, tâtonnant à la recherche de ses lunettes.

Yumi poursuivit sa course.

Elle n'avait pas la moindre idée de la marche à suivre à présent. Tout ce qu'elle savait, c'est que William était en train de s'échapper.

Dans le secteur des glaces, sur Lyoko, Odd et Ulrich assistèrent, surpris, à la retraite imprévue des monstres qui disparaissaient derrière la montagne, à l'endroit même où ils étaient apparus quelques minutes auparavant.

— Voyez-vous ça! exultait Odd. On les a mis en fuite !

— Je ne crois pas qu'ils s'échappent grâce à nous. Ils étaient bien plus nombreux que nous.

— Et alors ?

— Alors, cela ressemble davantage à une retraite stratégique. Ou sinon...

Soudain, un versant de la montagne se mit à trembler. Puis, l'onde de choc se propagea sur le sol alentour et une profonde crevasse se forma, cassant la glace autour d'eux. Le jet de la cascade se fit brusquement plus violent pendant quelques secondes, avant de faiblir jusqu'à se stabiliser en un simple ruissellement.

Le monde de Lyoko se mit à vibrer devant leurs yeux, et la sensation de vertige causée par l'environnement virtuel les frappa avec une violence accrue.

— Crois-tu qu'Aelita ait besoin d'aide ? demanda Odd.

— Elle, je ne sais pas. En revanche, nous, oui !

— Et pourquoi donc ?

— Regarde un peu par ici ! indiqua Ulrich.

Surplombant les glaciers, une créature gigantesque venait d'apparaître.

Le monstre était si grand qu'il pouvait enjamber la montagne d'un seul pas. Sa tête était un masque blanc pourvu d'un seul œil. Du crâne pointaient des tentacules noirs

semblables à des tresses entortillées. Le colosse avait forme humaine mais ses dimensions étaient proprement ahurissantes.

Il abattit un poing contre la montagne : un gros fragment de glace se détacha de la cime et se précipita dans le lac, élargissant encore la crevasse qui isolait les adolescents.

— Mon Dieu..., murmura Odd, sentant ses genoux trembler.

— Odd, Ulrich ! appela Aelita.

La jeune fille courait sur le pont de glace, suivie par une sphère lumineuse qui dansait dans l'air derrière elle. Elle mit quelques secondes à les rejoindre.

— C'est mon père, expliqua-t-elle en montrant la sphère du doigt.

— Oh... monsieur Hopper ! Mes respects..., le salua Odd, avec toute la courtoisie dont il était capable.

C'était la première fois qu'il s'adressait à une lampe...

— Pourriez-vous nous aider à maîtriser ce monstre ?

— Peut-être, répondit la sphère, devant Ulrich et Odd, ébahis. Mais c'est une chose que nous devons faire ensemble.

— Comment cela ?

— J'aurais espéré que Jeremy vous ait mis au courant...

— À vrai dire, on n'a pas eu beaucoup de ses nouvelles dernièrement...

Le colosse fit un bond en avant.

L'impact de ses énormes pieds sur le sol fut dévastateur : la crevasse s'élargit en un gouffre béant entre ses jambes. Il leva les bras au ciel avant d'abattre soudain son poing sur le

terrain, soulevant une vague d'eau argentée qui s'évapora instantanément dans les airs sous la forme d'un épais nuage.

— Suivez-moi, commanda la sphère. Et faites en sorte qu'Aelita ne soit pas dématérialisée !

— Vas-y, Odd !

Ulrich fit tourner son épée devant lui : la lame vrilla dans l'air, envoyant des reflets de lumière bleutée.

— J'essaie de détourner son attention.

— Prenez la tête du convoi, monsieur Hopper, cria Odd tourné vers la sphère. Nous vous suivrons.

Le colosse frappa de nouveau, et cette fois la crevasse atteignit le lac qui vibra comme pour protester, tandis que l'eau argentée commençait à se déverser dans les abîmes numériques de ce qui restait de Lyoko.

La sphère plongea dans le gouffre, suivie par Odd et Aelita.

Ils atterrirent sur une plate-forme carrée de roche lisse, suspendue au-dessus d'un abîme sans fond.

Sur l'écran de l'ordinateur de la vieille usine, qui jusqu'à présent était demeuré blanc, apparut un nom.

CARTHAGE

Le nom d'une ville.

Une ville sans limites, composée d'un nombre infini de bâtiments bleus et de surfaces lisses et régulières, disposés les uns par rapport aux autres avec une précision presque angoissante.

Des centaines de mantes monstrueuses fusaient de part et d'autre, planant dans le ciel numérique grâce à leurs grandes pattes en forme d'ailes.

Elles avaient un long museau pourvu de deux petites cornes mobiles et un corps large et plat d'une couleur laiteuse. À peine avaient-elles identifié les intrus qu'elles lancèrent un cri strident et commencèrent à se diriger vers eux en tirant des rayons laser.

Odd, Aelita et la sphère parvinrent à se faufiler sous les tirs croisés, tandis que la cité d'immeubles bleus semblait se décomposer sous eux à l'infini. Ils trouvèrent une seconde plate-forme, puis une troisième, et coururent à perdre haleine jusqu'à l'extrême limite.

Dans le néant absolu.

C'était comme s'ils étaient parvenus à la fois au centre et à la fin de tout.

Devant eux apparut alors un écran flottant dans les airs, dépourvu de cadre.

— Aelita, à toi de jouer maintenant ! Tu dois installer le programme ! ordonna la sphère dans son dos.

— Quel programme?

— Jeremy le sait.

— Jeremy ! Envoie-moi les données! Jeremy ! hurla-t-elle les yeux levés au ciel.

Aucune réponse ne lui parvint.

Odd sauta d'avant en arrière sur ses jambes agiles, les poignets tendus pour lancer des flèches laser afin de protéger la jeune fille. Par chance, les monstres semblaient les ignorer

et concentraient leurs forces sur la sphère. Flottant dans les airs, cette dernière attirait des nuées de créatures qui s'agglutinaient autour d'elle comme des mouches.

On aurait dit qu'elle grossissait de minute en minute.

— Jeremy! hurla Aelita, en proie à la panique. J'ai besoin du programme ! Maintenant !

— J'arrive..., murmura une voix lointaine.

— Mais où étais-tu passé ??

— On a eu quelques problèmes... avec William...

— Ce n'est pas le moment de discuter ! s'interposa Odd. Jeremy, envoie-nous ce satané programme ! Quant à vous, monsieur Hopper, ne restez pas ici, vous êtes une cible trop facile !

— Concentrez-vous sur le programme! répondit la sphère. Ne vous occupez pas de moi! Le programme avant tout!

Aelita posa ses mains sur l'écran et, en quelques secondes, chargea dans la mémoire de Lyoko le software envoyé par Jeremy.

— C'est fait ! s'exclama-t-elle enfin en coupant le contact.

Quelque chose néanmoins n'allait pas comme prévu. La jeune fille examina l'écran flottant devant elle.

— J'ai chargé le programme dans le système, Jeremy, mais il ne s'enclenche pas! Il m'envoie un message d'erreur !

— Ce n'est pas une erreur, précisa le garçon. Le super-calculateur n'a pas suffisamment d'énergie pour alimenter le programme.

— Peux-tu m'expliquer alors à quoi cela peut-il bien servir de l'avoir installé ? hurla Odd, sans cesser de combattre férocement les mantes géantes.

Tout comme ses compagnons, le garçon était épuisé. Ils luttaient ensemble contre une force indomptable et potentiellement infinie.

— Où va-t-on pouvoir trouver l'énergie dont nous avons besoin ?

— Ici, déclara la sphère. Je suis l'énergie dont vous avez besoin.

Yumi se trouvait au premier étage de l'ancienne usine, à l'endroit précis où la coursive métallique rejoignait le portail et le pont en fer.

La situation devenait plus que préoccupante. William se comportait comme un fou et ses forces semblaient avoir décuplé.

Tout en courant à perdre haleine, Yumi sentait la peur battre contre ses tempes. Ici, dans la réalité, il n'y avait pas de points-blessure ni d'éventail en lames de rasoir. Son dos lui faisait encore mal : une autre attaque telle que celle-là pourrait à coup sûr lui faire perdre connaissance.

Elle ne pouvait pas l'affronter. Tout au plus pouvait-elle l'éloigner de la salle de contrôle.

Et tenter de survivre.

Elle se faufila entre les tôles couvertes de rouille, attentive au moindre bruit et au moindre mouvement suspect.

Sa vigilance était apparemment insuffisante.

William surgit de nulle part, tel un spectre, et la saisit par le cou.

Yumi tenta de s'échapper. Ses baskets glissèrent sur le sol sans pouvoir s'y accrocher. Elle se débattit, en vain.

— Au secours, laissa-t-elle échapper dans un souffle.

William la tenait à la gorge. Il la tira, prêt à la lancer contre le mur. Puis, il se ravisa. Son visage se contracta en un horrible rictus.

Reflétant le symbole de X.A.N.A., ses yeux brillaient d'une lueur indéfinissable.

Yumi se sentit soulevée dans les airs. Ses pieds ne touchaient plus terre. William la fit osciller dans le vide par-dessus la balustrade de la coursive.

Un saut d'au moins cinq mètres.

Il voulait la jeter en bas.

Si Odd avait bien compris une chose, c'est qu'il y avait une limite à tout. Il pouvait éventuellement tenir tête tout seul à trois, voire à quatre monstres. En aucun cas à cent.

Le garçon sauta sur la croupe d'une mante, la saisit par les cornes et la guida, là où des milliers d'autres monstres grouillaient autour du professeur Hopper.

La mante fît un saut de côté, gênée, mais Odd raffermit sa prise et tint bon.

— Maudite bête ! s'écria-t-il.

Il la força à se cabrer. De la même manière, il parvint à venir à bout d'un second, puis d'un troisième monstre. Enfin, il

ne vit plus que l'éclair aveuglant d'un tir laser qui le frappa entre les deux yeux.

Wham !

Une porte coulissante s'ouvrit sur le côté et Odd se retrouva dans la salle des scanners.

— Yumi ? Jeremy ?

— Odd ? Tu es revenu ?

C'était la voix de Jeremy. Une voix terrorisée.

— Dépêche-toi ! Yumi est à l'étage avec William Dunbar.

— William... Dunbar ? Qu'est-ce qu'il fabrique ici, celui-là ?

— Ce n'est pas le vrai William ! C'est X.A.N.A. ! Et il veut la tuer !

— Oh, mon Dieu...

Odd bondit, sans rien ajouter. Son cœur battait à un rythme infernal. Il courut jusqu'à l'ascenseur, l'appela, puis appuya sur le bouton rouge qui permettait d'accéder au rez-de-chaussée de l'usine.

L'ascenseur commença à monter.

Une fois parvenu en haut, il se demanda dans quelle direction aller. Il regarda autour de lui, désorienté, dans ce lieu où la poussière dégageait une odeur suffocante.

Puis il entendit un coup, suivi d'un petit cri. Il décela un mouvement furtif au loin. Se déplaçant pour mieux voir, il aperçut William en haut d'une coursive, qui tenait dans les airs, suspendue au-dessus du vide... Yumi !

— Non ! hurla Odd.

William le vit. Il lui adressa un sourire sadique tout en lâchant sa prise. Sans plus réfléchir, Odd fit un bond et courut à toute vitesse dans sa direction.

Aux abords du lac gelé qui s'était désormais fendillé en une myriade de veinules de glace, libérant de gros icebergs, Ulrich n'en avait pas encore fini avec le colosse. Plus exactement, il fuyait à toutes jambes, talonné par le monstre. Cette stratégie semblait hélas impuissante à le mettre en déroute. Il fallait trouver une parade, et sans plus tarder. Il décida de commencer par se cramponner aux blocs de glace qui l'entouraient. Tout d'un coup, il sentit résonner le pas pesant du monstre. Il fit alors un bond prodigieux fin avant et planta son épée avec force dans le pied de la bête. Il utilisa l'épée comme appui et tira dessus de toutes ses forces. Le géant ne semblait pas s'en préoccuper outre mesure : il continua d'avancer et brisa ce qui restait de glace sur le lac d'argent.

Ulrich ne lâcha pas le manche de l'épée. Il parvint à libérer la lame du pied du géant et sauta encore. Il frappa cette fois-ci la bête à la cuisse. Il sauta de nouveau. Il continua ainsi d'assener ses coups jusqu'à avoir atteint la ceinture du monstre. Après, cela devenait nettement plus difficile : le thorax du colosse se présentait comme une énorme étendue concave, impossible à escalader.

Il attendit que le géant bouge un bras et calcula le saut à faire pour atterrir sur son énorme paume. Il parvint à planter l'épée dans un de ses doigts. Le monstre qui jusqu'alors ne

s'était pas même rendu compte de la présence d'Ulrich, réagit au coup porté. Sa main bougea à une vitesse incroyable et le garçon dut s'éclipser dans l'interstice laissé entre l'index et le médium du monstre pour éviter de se retrouver broyé.

Il se rendit compte qu'il avait peu de chances si personne ne lui venait en aide rapidement.

— Jeremy, implora-t-il ! Tu m'entends ? Jeremy !

— Je suis là ! hurla ce dernier dans l'oreille de son camarade.

Un instant plus tard, le colosse se mettait à écraser Ulrich dans tous les sens. Cela lui faisait un mal de chien.

— Jeremy ! Fais quelque chose !

— Je ne peux rien faire ! À moins que... Tu sais conduire une moto ?

— Jeremy !

À côté du garçon, dans l'énorme main du monstre, une petite moto numérique apparut. Le géant réagit lentement, laissant le temps à Ulrich de filer entre ses doigts. Il sauta sur la moto, et mit les gaz. Puis il commença son ascension. L'avant-bras, le coude, un puits sombre couleur de fer. La courbe du biceps.

Le colosse se comportait comme quelqu'un qui chercherait à se libérer d'un moustique. Au lieu de ralentir, Ulrich accéléra encore. Épaules. Cou. Il se plia alors en deux sur la moto et partit comme une flèche vers le masque blanc qui recouvrait le visage du monstre...

... qui à ce moment même se pencha en montrant son seul et unique œil : le symbole de X.A.N.A.

Ulrich dégaina son épée alors qu'il était encore dans les airs.

Il tourna le bras et planta d'un seul coup la pointe de l'épée au centre noir de cet horrible symbole.

L'épée d'Ulrich était l'équivalant d'une pointe d'aiguille pour le géant. Et pourtant, il vacilla...

Ulrich s'agrippa des deux mains à son arme, les dents serrées. Il tira avec la force de ses bras jusqu'à ce qu'il puisse appuyer ses pieds contre la surface lisse du masque. Puis, il poussa l'épée encore plus profondément.

Le colosse avait senti le coup. Il fit un bond de côté et Ulrich alla valser dans les airs. Il avait perdu son épée et se retrouvait la tête en bas. Il roula en boule, fit un salto dans les airs et atterrit sur ses pieds.

L'impact fut d'une grande violence et ses dents s'entrechoquèrent si fort qu'Ulrich pensa un instant qu'elles s'étaient effritées dans sa bouche.

Heureusement, il n'en était rien. Il était entier, dents comprises.

Il n'eut pas le temps de s'étonner de ce qui arriva ensuite. Fou de rage, le monstre fondit sur lui et le désintégra.

— Monsieur Hopper, appela Jeremy depuis son poste. Nous avons besoin d'énergie. Immédiatement.

— Je suis prêt, Jeremy, annonça la sphère. Emmène les autres.

— Papa... que se passe-t-il ? supplia Aelita. De quelle énergie parlez-vous ?

La jeune fille se trouvait encore sur la plate-forme, entourée des mantes. Elle était tendue sous l'effort déployé pour tenir les monstres à distance, faisant partir de ses mains des boucliers énergétiques qui inondaient le paysage de rose, à un rythme qu'elle-même n'aurait jamais cru possible.

Il n'y avait personne autour d'elle, hormis la sphère.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, ma petite fille, l'avertit son père. Touche-moi et donne-moi accès au programme.

La sphère flotta en se dirigeant vers l'écran, sans se préoccuper des monstres et de leurs tirs laser. Sa surface s'était assombrie et les liquides qui couraient à l'intérieur devenaient agités et impétueux.

— Non ! protesta Aelita. Tu dois d'abord me dire ce qui va t'arriver !

— Aelita ! Ça suffit ! Sois raisonnable! Touche-moi.

La jeune fille baissa les mains et recula. Les mantes déversèrent une pluie de lasers sur la sphère, tandis que l'intérieur s'assombrissait de plus en plus, jusqu'à devenir noir.

— Hopper ! Aelita ! Le programme perd de l'énergie ! Il y a encore quarante pour cent de résidus, calcula Jeremy, alarmé. Trente... vingt...

Aelita s'approcha de son père.

— Pas comme ça, Papa..., murmura-t-elle, en larmes.

Une mante lança un dernier coup et la jeune fille vacilla, sans toutefois perdre conscience.

Elle s'appuya contre la sphère de tout son corps. Elle prit son père dans ses bras. Pendant un instant, elle sentit la silhouette d'une personne en chair et en os...

— Aelita ! cria Jeremy. Professeur Hopper !

La sphère disparut comme par enchantement, sans faire de bruit et sans explosion. Comme si elle n'avait jamais existé.

Un liquide d'énergie d'une densité extrême se déversa sur toute la ville de Carthage comme une onde. De là, il se propagea aux autres secteurs de Lyoko et se répandit dans toutes les directions. Un raz de marée incontrôlable. Il inonda les immeubles, les arbres numériques, les rochers du désert et les lacs gelés. C'était un tsunami qui tentait de chasser X.A.N.A. en le suivant à la trace. De liquide blanc, il devint un amas de tentacules qui se dispersèrent à la recherche de nouveaux fragments, de nouvelles cachettes.

À peine étaient-ils touchés par le liquide ou par les tentacules que les monstres de Lyoko se transformaient en bulles colorées, les uns après les autres.

Mais ces monstres n'avaient pas grande importance. Ils ne représentaient finalement que du menu fretin. Quand la marée rencontra enfin X.A.N.A., ce dernier poussa un cri de rage, tandis que son corps numérique était détruit morceau par morceau.

Dans l'enceinte de la vieille usine, au même moment, William poussait un hurlement de douleur qui le fit se plier en deux. Sa tête se renversa et de sa bouche grande ouverte se mit à sortir une fumée dense, noire comme de la suie, qui

s'élevait dans les airs comme autant d'amples spirales circulaires, avant de disparaître dans le néant.

William Dunbar s'évanouit.

Quelques mètres plus bas, Odd tenait Yumi entre ses bras. Il avait réussi à la sauver au dernier moment, en la protégeant avec son corps, après que William l'eut lâchée par-dessus la balustrade.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

— Bien, je crois... et toi ?

Odd hocha la tête en riant.

— À part quelques hématomes, je crois que ça va... Tu devrais te mettre au régime, dis donc !

Odd, Yumi, Ulrich et Jeremy. Tous s'étaient rassemblés, en silence, dans la salle des scanners. Ils attendaient que s'ouvre la porte de la dernière colonne pour accueillir de nouveau Aelita parmi eux. Jeremy sentait son cœur lui marteler la poitrine et, sous ses épaisses lunettes, on voyait ses yeux rougis par l'émotion.

Elle apparut, enfin.

Aelita déboula du scanner. Elle dévisagea chacun, l'un après l'autre, puis fit un pas vers Jeremy, les joues ruisselantes de larmes.

— Il est mort ?... C'est cela ? Mon papa...

Personne ne répondit.

Les enfants se mirent autour d'elle, d'un seul et même mouvement, et la prirent dans leurs bras en silence.

18

LA CHAMBRE SECRÈTE

(FRANCE, RÉGION PARISIENNE, 10 JANVIER)



Jeremy interrompit son récit pour prendre Aelita dans ses bras. La jeune fille pleurait à chaudes larmes, appuyée sur les piles de journaux à l'arrière de la fourgonnette.

— Courage, chuchota-t-il doucement à son oreille. Ne pleure pas... Je t'en prie...

Quand elle eut retrouvé ses esprits, Aelita se moucha et se sécha les yeux.

— Merci, les amis, murmura-t-elle. Je vous aime tous.

Tous gardèrent le silence. On n'entendait plus dans le fourgon que le ronronnement régulier du moteur.

— Reste-t-il d'autres événements dont je devrais me souvenir ? demanda ensuite Aelita.

— Juste une chose, ajouta Jeremy. Il y a quelques semaines...

— … nous sommes retournés dans la salle du super-calculateur, termina Odd.

— Nous en avons parlé tous ensemble, et avons évoqué le secret que nous avions partagé, ajouta Ulrich.

— Avec tous les dangers que nous avons traversés. X.A.N.A. qui voulait nous tuer, William, ton père…

— … nous avons compris que ce que nous avions pris au départ pour un immense jeu vidéo n'avait, au final, rien d'un jeu…

— … mais concernait le reste du monde. La réalité, rien de moins.

— C'est pourquoi nous avons décidé d'éteindre le super-calculateur.

— C'est toi qui t'en es chargée, Aelita.

— Tu étais la seule à pouvoir le faire, ainsi que te l'a expliqué ton père. Tu t'es approchée de l'interrupteur général, nous sommes restés derrière toi.

— Tu as dit : « Mon père l'aurait voulu ainsi », et tu as abaissé la manette.

— Nous sommes ensuite tous allés dans ma chambre, conclut Jeremy.

— Nous avons démonté intégralement mon disque dur, celui avec lequel je me connectais à l'ordinateur de l'usine…

— Et nous l'avons enfermé dans une armoire.

— C'était la meilleure chose à faire.

— Nous avons eu notre compte de monstres !

— Et moi, mon compte d'heures passées devant l'ordinateur… excepté, bien sûr, l'achat des billets de train par

Internet…, fit Jeremy en se grattant la tête, légèrement embarrassé.

— Tu parles d'un exploit ! s'exclama Odd. On a failli finir en prison !

Malgré tout ce qu'ils venaient de remuer, malgré la douleur encore vive de certains souvenirs, la boutade d'Odd eut pour effet de détendre l'atmosphère.

Les enfants se mirent à sourire, un peu honteux de leur aventure, puis à rire doucement avant d'éclater, tous en chœur, d'un fou rire absolument irrésistible.

Quand le calme fut revenu dans le fourgon, tous avaient compris, sans avoir besoin de le dire, que ce fou rire était l'une des plus belles choses qui cimentaient leur amitié.

Quelqu'un toqua à la portière arrière du camion.

— Tout va bien là-dedans ?

C'était René Crane. Ils l'entendirent se battre pendant quelques minutes avec la serrure avant que la porte ne s'ouvre brusquement.

Dehors, il faisait encore nuit noire.

La veste de l'homme était recouverte d'une fine couche de neige et des flocons dansaient dans la brise glacée, entourant ses épaules.

Jeremy se glissa le premier hors du fourgon et remarqua tout de suite l'épais manteau blanc qui recouvrait la chaussée. Au moins trente centimètres.

— On est arrivés ? demanda-t-il.

— Vous oui, répondit René. Mon frère et moi, il nous reste encore un peu de route à faire. Avec cette tempête, cela ne va pas être facile.

— Bonne chance, alors !

Yumi rejoignit ses camarades, accompagnée par le policier. La jeune fille avait les yeux gonflés et le visage enfoui dans son écharpe.

— Voilà au moins quelqu'un qui a dormi, on dirait ! fit Ulrich pour tout commentaire, en lui caressant les cheveux d'un geste affectueux.

Les frères Crane les avaient conduits jusque devant le portail de Kadic : la grande grille noire s'élevait, imposante, entre les deux piliers de brique rouge. De l'autre côté, le long sentier qui séparait le parc en deux était à peine visible, entièrement recouvert de neige. Il disparaissait dans l'obscurité jusqu'aux grands bâtiments qu'on distinguait au fond.

— D'ici, je suppose que vous pouvez maintenant vous débrouiller seuls, fit l'agent Crane.

— Notre maison n'est qu'à dix minutes à pied, lui assura Jeremy.

— Il n'y a personne dans les rues à cette heure-ci. Je ne pense pas que vous couriez le moindre risque, conclut le policier. Mais je vous en prie : essayez dorénavant de ne plus vous fourrer dans le pétrin !

— Oui, monsieur.

— Et n'oubliez pas que mardi, je téléphonerai à votre directeur pour m'assurer que l'argent est revenu sur sa carte de crédit.

— Oui, monsieur.

Roger Crane se dérida :

— Bonne chance. Et si vous faites un autre voyage, venez donc me voir !

— Si possible, pas au poste de police! précisa Odd.

Tous rirent de bon cœur autour du fourgon, au milieu de la neige qui continuait de tomber en tourbillonnant.

Le paysage alentour était entièrement blanc : l'école, le quartier industriel de la ville, le pont de fer rouillé, les toits de l'usine à l'abandon, ce lieu qui abritait, dans le plus grand mystère, un château souterrain.

Les adolescents marchaient en caracolant, comme enivrés par le vent rugueux et glacial. Odd s'arrêta brusquement pour s'appuyer contre une boîte aux lettres et laissa échapper un soupir.

— Je n'en peux plus. J'ai faim, j'ai froid et, surtout, je tombe de sommeil.

— Allons, Odd, plus que cinq minutes et nous sommes arrivés.

— Je ne rêve que d'une chose : me pelotonner sous les couvertures...

Jeremy secoua la tête :

— Pas question de lit pour l'instant! Il est 5 heures du matin et il ne nous reste plus que cinq heures avant la reprise des cours.

— Et alors ?

— Vous avez déjà oublié M. Broulet ? La pièce murée ?

— Tu ne voudrais tout de même pas qu'on se mette à la chercher... *maintenant* ?

— C'est cette nuit ou jamais, Odd, intervint Aelita. La dernière nuit de nos vacances.

Ils arrivèrent à L'Ermitage et attendirent en grelottant qu'Aelita introduise la clé dans la serrure et ouvre enfin la porte.

Il faisait encore un peu chaud à l'intérieur, même s'ils avaient pris soin d'éteindre le chauffage avant d'aller prendre le train.

— Au point où nous en sommes, autant envisager une nuit blanche ! gémit Odd. De toute façon, dormir ici équivaut à être retrouvé congelé demain matin... Et si nous mangions quelque chose ? Quelqu'un veut un sandwich ?

Personne ne se fit prier.

Ulrich alluma la chaudière et la régla au maximum. Tous les cinq s'entassèrent dans la cuisine. Ils se jetèrent sur la nourriture et dévorèrent à toute vitesse les restes du déjeuner qu'ils avaient réussi à sauver : un peu de pain, quelques pommes de terre, du fromage et du chocolat à tartiner.

— À propos de la chambre murée, finit par dire Jeremy, j'ai pensé que nous devrions nous séparer. Odd, Yumi et Ulrich, vous irez sonder tous les murs de la maison en tapant dessus pour déceler les endroits creux. Aelita et moi, nous retournerons explorer le grenier. Si Hopper a vraiment laissé

cette carte, Aelita est vraisemblablement la seule à pouvoir la trouver.

— D'accord, approuva Ulrich. Le premier qui découvre quelque chose prévient les autres.

Tandis que ses camarades se mettaient à sonder les parois, Jeremy enlevait tous les livres du dernier rayonnage de la bibliothèque du grenier. Assis sur le sol, il les feuilleta ensuite avec soin.

Aelita errait dans la pièce, désorientée. Soudain, elle indiqua une vieille valise en cuir tout usée, abandonnée sur une étagère, avant de déclarer :

— On trouve vraiment de tout ici ! Il y a même un kit de chimiste en herbe datant d'au moins vingt ans !

Elle s'assit sur le sol à côté de son ami et commença à regarder les livres avec lui.

— Jeremy. Quel genre d'homme était mon père ? lui demanda- t-elle à brûle-pourpoint.

— Je ne l'ai pas connu « en personne ».

— Mais il t'a écrit.

— Oui.

— Et vous avez travaillé ensemble.

— Pendant peu de temps, sur le programme qui a détruit X.A.N.A. Je n'y serais jamais parvenu sans lui.

Il hésita un instant avant de poursuivre :

— C'était la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée. Et il t'aimait tant !

Ils continuèrent de chercher en silence en feuilletant chaque ouvrage. Ils passèrent ensuite aux revues. Ils n'avaient encore rien trouvé d'intéressant : aucune annotation en marge, aucun gribouillage entre les lignes, pas le moindre papier glissé entre les pages.

Rien de rien.

Du bas de l'échelle qui permettait d'accéder au grenier parvint la voix d'Ulrich.

— Hé ho, vous êtes là ? On a terminé ! Résultat des courses : zéro !

— Idem chez nous. Venez nous donner un coup de main, proposa Jeremy.

L'un après l'autre, ils montèrent au grenier. Ils avaient tous l'air totalement exténué, mais personne ne se plaignit. Ils poursuivirent les recherches.

— Rien ! soupira Odd.

— Et ce gros paquet de revues, là ?

— Déjà passé au crible.

Le professeur avait accompli un travail de titan : s'il avait vraiment laissé des indices pour retrouver la chambre murée, on pouvait dire qu'ils étaient bien cachés.

— Nous partons de l'hypothèse que le professeur a laissé une carte indiquant le chemin jusqu'à la chambre secrète, fit Ulrich fort à propos. Mais, à supposer déjà qu'elle existe, cette carte, elle peut ensuite avoir été cachée absolument n'importe où. Sur un mur entre deux couches de peinture, par exemple,

à moins qu'elle ne se trouve dans le tiroir à double fond d'un secrétaire...

— Je ne sais pas au juste pourquoi, commença Aelita, mais je suis convaincue qu'elle se trouve dans un livre. Et si je devais choisir l'un d'entre eux, ce serait les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe.

— Pourquoi ?

— Parce que ce livre me semble familier. Oui sait, peut-être que mon père me lisait ces histoires lorsque j'étais enfant.

Odd, qui se passionnait pour les romans, répliqua :

— Cela serait surprenant! Poe a écrit des contes d'horreur et des histoires mystérieuses assez effrayantes pour une petite fille. D'ailleurs, à propos de mystères...

— Quoi donc?

Odd prit le livre des mains d'Aelita et commença à le feuilleter avec frénésie. Il prit l'index, puis l'ouvrit à une page précise.

— Voilà! Je me disais bien, aussi...

Ulrich grogna, impatient :

— Si tu pouvais avoir l'extrême obligeance de nous expliquer de quoi il s'agit...

— Eh bien... il y a ce célèbre récit, *La Lettre votée*, dans lequel le protagoniste doit retrouver une précieuse lettre cachée dans une grande maison.

— Ça me dit quelque chose...

— On peut déjà dire que cela ressemble fort à notre situation...

— Et lui, au moins, il y arrive ?

— Oui, à la fin, il la trouve... posée avec d'autres lettres sur le bureau. La police l'avait cherchée pendant des jours et des jours mais n'avait même pas pensé regarder à l'endroit le plus évident !

— Je trouve cela complètement idiot, commenta Ulrich, sceptique.

Odd referma le livre, dévala l'échelle, puis l'escalier, sortit dans le jardin et jeta un coup d'œil dans la boîte aux lettres avant de retourner au grenier.

— Fausse piste, annonça-t-il déçu. Il n'y a rien là-bas.

Ulrich leva les yeux au ciel.

— Évidemment !

Raisonnant pour lui-même à voix haute, il poursuivit :

— Peut-être l'a-t-il dessinée sur une feuille de papier volant, ou bien sur l'un de ses...

— ... calepins... compléta Aelita. Comme celui-ci.

Elle tira de la poche de son jean le petit carnet recouvert de cuir qu'elle avait ôté de la bouche de Kiwi dans l'après-midi, quand ils étaient montés explorer le grenier. Les pages étaient entièrement blanches.

— Mais... il est vide! observa Odd, déçu.

— Peut-être a-t-il écrit dessus à l'encre sympathique.

— Mais oui ! Le jus de citron, par exemple...

À ces mots, le regard de Yumi s'illumina soudain.

— Attendez, les amis ! Le jus de citron n'est pas la seule encre sympathique facile à préparer. Hopper était professeur de sciences physiques, donc forcément un peu chimiste. Je ne serais pas surprise qu'il ait utilisé du ferrocyanure de

potassium. Si c'est le cas, un peu de nitrate de fer devrait suffire à révéler l'écriture secrète.

Tous se retournèrent pour la dévisager, ouvrant des yeux ronds comme des billes.

La valise de cuir gisait sur le sol, grande ouverte : à l'intérieur, des dizaines d'éprouvettes remplies de liquides colorés, des alambics et un petit manuel d'instructions.

— Ces produits sont périmés depuis belle lurette, constata Jeremy.

— Espérons que cela fonctionnera tout de même...

Aelita choisit une éprouvette pleine de cristaux couleur de miel, l'ouvrit et en versa le contenu sur la première page du calepin.

Un peu d'humidité avait dû pénétrer à l'intérieur de l'éprouvette car le nitrate de fer tomba d'un bloc sur la page, comme, une pierre compacte sur le fond blanc de la feuille.

Aelita commença à l'émietter entre ses doigts, tout en secouant la page avec délicatesse.

Comme par magie, l'une après l'autre, les lettres commencèrent à apparaître sous ses yeux : des mots écrits à la hâte qui surgissaient soudain, en bleu, sur la feuille blanche.

Ma petite Aelita, j'espère que tu es celle qui lira ces lignes...

Reconnaissant l'écriture de son père, Aelita se sentit prête à défaillir. Elle porta la main à sa bouche et demeura

immobile, observant le message qui lui était adressé prendre vie sur la page d'un vieux calepin.

Descends à la cave de la maison et va dans la chambre froide. Une fois là-bas, tu verras...

D'une main tremblante, Aelita commença à parsemer la page suivante de nitrate de fer. Une carte détaillée de L'Ermitage apparut sous ses yeux. Des instructions avaient été ajoutées pour permettre d'accéder à la chambre murée qui se trouvait derrière la chambre froide.

— J'en étais sûr ! s'exclama Odd en guise de plaisanterie. J'ai toujours pensé qu'elle se trouvait par là-bas, la chambre secrète.

En tout et pour tout, il y avait quatre pages écrites dans le carnet.

Quatre pages qui se terminaient par ces mots : *Je t'aime de tout mon cœur. Papa.*

Les pages suivantes étaient blanches.

Odd sauta sur ses pieds.

— Le dernier arrivé à la cave fait la vaisselle ! hurla-t-il avant de se précipiter dans les escaliers.

La chambre froide se présentait comme une pièce borgne rectangulaire, aux épais murs gris garnis d'étagères.

Au plafond, deux tubulures signalaient la présence d'un moteur frigorifique. De gros crochets, de type crochets à viande, pendaient de chaque mur. Ils étaient vides, à l'exception de quelques toiles d'araignée et d'une bonne couche de poussière.

Aelita ouvrit de nouveau le carnet de son père et relut les instructions laissées : *Mets-toi dos à la porte et cherche le troisième crochet à partir du fond, sur le mur de gauche*.

— Celui-là! indiqua Ulrich.

Tire-le vers toi.

Ulrich s'aventura sur les rayons des étagères pour atteindre le crochet et s'y suspendit de tout son poids.

On entendit un grand bruit métallique et le crochet s'abaissa de quelques centimètres par rapport à sa position de départ, faisant entendre un net déclic.

Maintenant, va vers la quatrième étagère en bas sur la droite et soulève-la.

Odd exécuta l'opération et poussa la console métallique vers le mur.

Ferme la porte de la pièce. Rouvre-la, puis referme-la.

— Fait, annonça Jeremy.

Pour finir, tire de nouveau le crochet.

Cette fois-ci, en plus du déclic, on entendit un grincement et, sur le mur du fond, une porte s'ouvrit, si basse et si étroite qu'il fallait se mettre à quatre pattes pour pouvoir se glisser dans l'ouverture.

De l'autre côté, dans une chambre restée close dix années durant, une lumière s'alluma.

Les enfants pénétrèrent l'un après l'autre : en premier Aelita, suivie de Jeremy, puis Odd, Ulrich et Yumi. Ils se trouvèrent dans une simple chambre aux murs blanchis à la chaux, qui semblait avoir été refaite à neuf. Du milieu du

plafond pendait un câble électrique au bout duquel oscillait l'ampoule qui éclairait la pièce. L'ensemble était meublé d'un vieux canapé en cuir avachi et d'une console posée contre le mur du fond, sur laquelle se trouvaient un téléviseur et un magnétoscope. Il s'agissait en l'occurrence de vieux modèles : la télévision était plus haute que large, pourvue d'un énorme tube cathodique et d'un écran concave.

— C'est ahurissant ! s'exclama Odd. Ces appareils fonctionnent encore avec des magnétoscopes ! De vraies pièces de musées !

Jeremy sourit quant à lui.

— Cette pièce a été arrangée avant l'invention du lecteur DVD.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il s'est donné tout ce mal : appeler un entrepreneur et tout le tintouin, tout ça pour cacher un canapé, une vieille télé et un magnétoscope ! laissa tomber Ulrich en guise de commentaire.

— Peut-être que sa femme l'empêchait de regarder les matchs de foot ?

La boutade d'Odd tomba complètement à plat. Tous pensaient à l'immense solitude d'Aelita.

Ils s'installèrent sur le divan, Ulrich et Odd perchés sur les deux accoudoirs. Puis, Jeremy commença à se battre contre le magnétoscope.

— Il y a déjà une cassette vidéo insérée dedans. Donnez-moi cinq minutes.

La télévision s'alluma d'un coup, l'écran grésillant et l'image brouillée de l'habituelle neige grisâtre. Puis le magnétoscope réagit d'un coup et le noir se fit sur l'écran.

Jeremy augmenta le volume et rejoignit ses camarades sur le canapé.

— Quel que soit le programme, qu'il commence !

Les haut-parleurs diffusaient une musique douce. Du piano. Des images envahissaient l'écran au rythme lent de la musique, de vieilles photos jaunies par le temps. Aelita à deux ou trois ans, qui gambadait dans le jardin d'un chalet de montagne, Aelita juchée sur un vieux tricycle en bois. Puis, au même âge, au bras d'une très belle femme aux yeux bleus translucides et aux cheveux roux, exactement semblables à ceux de sa fille.

— Maman, chuchota la jeune fille sous le coup de l'émotion, tandis que la séquence d'images se poursuivait.

Encore sa mère, en tenue de soirée, juchée sur des talons hauts, un collier de perles autour du cou. Hopper et elle enlacés, tous les deux vêtus d'une tenue de chimistes. Le professeur Hopper, sourire éclatant dans sa barbe folle.

Puis, sans préavis, la voix de Hopper couvrit la musique pour s'élever, claire et nette, tandis que d'autres photos se succédaient sur l'écran : Aelita au piano, Aelita avec sa poupée dans les bras, Hopper posant tout sourire devant le barbecue.

« Ma petite fille, j'espère de tout mon cœur que c'est toi qui visionneras cette vidéo. Je l'ai soigneusement cachée en

sachant que ta passion pour les petites diableries de chimiste et pour les carnets de papier te permettrait de parvenir jusque-là. J'espère ne pas m'être trompé dans mes suppositions. »

Les photographies se mirent à défiler à toute allure et, à leur place, apparut le professeur sur l'écran, assis sur le même canapé où s'étaient agglutinés les enfants. Il était vêtu d'une chemise à damiers et se tenait très droit, les mains croisées devant lui.

Derrière ses lunettes à double foyer, on voyait ses paupières gonflées par la fatigue.

« Si tu es en train de visionner ce film, c'est que les choses auront mal tourné pour moi. Je me suis juré que, si j'en avais la possibilité, je reviendrais à L'Ermitage au terme de cette grande aventure et que je brûlerais cette cassette vidéo. Si les choses ne se sont pas passées ainsi, c'est que, hélas, je ne suis plus. Tu vas me manquer, ma chérie. Les photos du début de ce film sont un cadeau d'adieu de ma part, afin que tu te sentes moins seule. »

Jeremy se tourna vers Aelita : son amie fixait l'écran, comme hypnotisée.

« Je pense que je te dois tout de même quelques explications. A ta naissance, je portais encore mon vrai nom, qui n'est pas Franz Hopper mais Waldo Schaeffer. Ta mère Athéna et moi-même travaillions en Suisse à un projet secret de grande envergure appelé "Carthage". Alors que nos travaux étaient déjà bien entamés, nous nous sommes rendu compte que nos recherches n'allaient pas être utilisées pour le bien de l'humanité mais, hélas, pour sa perte. Nous avons alors décidé

de reprendre notre liberté, mais les choses ont mal tourné. Ta mère a été enlevée. Je n'ai aucune idée de l'endroit où ils l'ont emmenée, mais j'ai une certitude, c'est qu'elle est encore vivante. Tout ce que j'espère maintenant, c'est qu'elle aille bien. Si tu savais comme je l'ai cherchée ! J'ai remué ciel et terre, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. En vain. Et je devais aussi penser à te protéger.

Je me suis caché dans cette ville et j'ai commencé à enseigner à Kadic, sous le nom d'emprunt de Franz Hopper. Au cours de ma présence ici, j'ai créé Lyoko, en utilisant les mêmes programmes que j'avais développés avec ta mère pour le projet Carthage. Dans mon idée, Lyoko devait nous protéger de toute attaque malveillante de la part de Carthage. Mais, hélas, ils m'ont trouvé, même là-bas. Quand ils sont arrivés, j'ai dû me préparer à fuir de nouveau. Ils ont tenté de t'enlever et ils t'ont blessée. Une blessure grave, d'un projectile en pleine tête, qui a failli te coûter la vie. »

Lentement, Aelita porta une main tremblante à la tête et, palpant son crâne, finit par rencontrer une cicatrice.

« Je n'avais qu'un seul moyen de te guérir. Si tu m'écoutes à présent, tu sais déjà quel a été ce remède. Quand j'éteindrai le magnétoscope, je t'emmènerai avec moi et je t'amènerai sur Lyoko, en lieu sûr, afin de te guérir. J'ai très peur, Aelita. X.A.N.A... »

Une interférence coupa subitement la fin de la phrase et l'image sur l'écran vacilla quelques secondes.

«... Si tu m'écoutes à présent, c'est que les choses ne se sont pas déroulées exactement comme elles auraient dû. Tu

dois donc détruire le supercalculateur et tout ce qui se trouve à l'intérieur de l'usine abandonnée. »

— Jusque-là, on n'y est plutôt bien parvenus…, marmonna Odd.

« Tu dois le détruire pour que personne ne puisse le trouver et l'utiliser. Le vrai problème, ce n'est pas la technologie. Le vrai problème, c'est l'humanité. L'Homme peut être dangereux, Aelita. L'homme peut être méchant. »

Sur l'écran, le professeur Hopper essuya ses lunettes à l'aide d'un mouchoir. Sa voix vibrait sous le coup de l'émotion et de la rage.

Il poursuivit :

« Nous en arrivons à la deuxième chose que je dois te demander : ouvre le meuble de télévision. À l'intérieur, tu trouveras une boîte en bois. Dans cette boîte, il y a une chaîne en or avec un médaillon. C'est un cadeau que m'avait donné ta maman. Je lui en avais offert un, à l'identique. Garde-le précieusement comme l'un de tes plus grands trésors. Et retrouve ta mère. Ces recherches seront longues, ardues et certainement dangereuses, ma toute petite. Mais tu en es capable, et je suis sûr qu'il se trouvera quelqu'un pour t'aider, de même que j'ai été aidé. Tu peux demander de l'aide à… »

Une interférence empêcha de comprendre la suite. La vidéo sauta en avant de quelques secondes…

« …ern. Adresse-toi à eux, si tu as besoin d'aide. Et quand tu seras dans les bras de maman, donne-lui un baiser de ma part. »

La vidéo sauta de nouveau. Le ruban devait s'être abîmé après toutes ces années à attendre, bloqué dans la machine.

Jeremy livra bataille contre cette antiquité de magnétoscope. Il n'eut hélas pas le dernier mot.

— Rien à faire, soupira-t-il, déçu. C'est comme ça jusqu'à la fin, maintenant. Il n'y a plus rien.

En silence, Aelita se leva du canapé, rejoignit Jeremy et l'écarta d'un simple toucher du doigt. Puis elle ouvrit l'antre obscur du meuble. Comme son père l'avait prédit, une boîte se trouvait à l'intérieur, à peine plus grande que la paume de sa main. Elle l'ouvrit et en sortit le médaillon.

C'était une chaîne d'or d'une extrême finesse pourvue d'un pendentif à peine plus gros qu'une pièce de monnaie, si brillant qu'Aelita pouvait s'y voir comme dans un miroir. Deux lettres étaient gravées dessus : « W » et « A ». Dessous, le dessin d'un nœud marin.

— Waldo et Anthea, murmura la jeune fille qui avait retrouvé le vrai prénom de son père.

— Et un nœud, ajouta Jeremy.

— Oui. Ensemble, pour toujours.

19

EVA SKINNER

(ÉTATS-UNIS, CALIFORNIE, 10 JANVIER)



Le premier avion pour la France décollait à 6 heures du matin et les haut-parleurs invitaient les passagers à se diriger vers les portes d'embarquement.

Eva Skinner parcourut les longs couloirs, traînant derrière elle la petite valise à roulettes qu'elle emportait comme bagage-cabine. Elle avait changé de tenue et voyageait vêtue d'un jean moulant et d'un fin pull-over de couleur.

Elle souriait.

Elle se dit que les humains étaient décidément des créatures bien compliquées. Pour se rendre d'Amérique en France, il fallait acheter un billet et produire tout un tas de documents : visas et permis de séjour, tout cela parce qu'elle était « mineure » et « non accompagnée ». Il fallait aussi des bagages. Des vêtements. Et, une fois arrivée en France, elle

allait devoir encore voyager pour rejoindre la ville où se trouvait le collège.

Rien d'infaisable, néanmoins. Elle avait profité du temps d'attente à l'aéroport pour se connecter à Internet et préparer son arrivée : le directeur de l'école l'attendait à bras ouverts pour le jour suivant. Elle était la nouvelle collégienne qui arrivait des États-Unis.

Eva avisa les magasins de *duty free* qui ouvraient l'un après l'autre dans l'énorme salle d'embarquement. Elle scruta les écrans pour voir à quelle porte elle embarquait. Porte 27. Elle devait suivre les indications et se dépêcher, car l'embarquement avait déjà commencé.

L'hôtesse lui sourit. C'était une fille assez jolie, coiffée d'un drôle de béret assorti à l'uniforme de la compagnie aérienne.

— Nom ?

— Eva. Eva Skinner.

— Un instant.

L'hôtesse tapa quelques mots sur son clavier avant de lui adresser un autre sourire.

— Place réservée en première classe. Non accompagnée. Très bien. Mademoiselle, puis-je voir votre passeport ainsi que votre autorisation de sortie de territoire ?

Bien sûr.

Eva donna à la femme un tract publicitaire ramassé par terre dans un fast-food quelque temps auparavant : *Offre spéciale : 1,25 dollar le cheeseburger. En cadeau : un menu enfant offert.*

En remettant le papier à l'hôtesse, Eva prit soin d'effleurer ses longs doigts parfaitement manucurés.

La femme prit le papier où s'étalait en gros plan la photo couleurs d'un énorme cheeseburger et acquiesça, le regard complètement éteint.

— Très bien, mademoiselle, vous pouvez passer. Ma collègue à bord vous indiquera votre siège.

Eva passa. Elle se faufila au milieu des autres passagers et suivit la file qui parcourait le long tunnel menant jusqu'à l'avion.

La première classe était quasiment vide.

À côté d'Eva, séparée par un petit couloir, une femme vêtue d'habits de couleur sombre se concentrait sur son ordinateur portable. De l'autre côté se trouvait un homme d'un certain âge qui s'était endormi peu de temps avant le décollage en bavant sur sa cravate à cinq cents dollars.

— Tout va bien, mademoiselle Skinner ? lui demanda une autre hôtesse arborant sourire et uniforme en tous points identiques à ceux de ses collègues. Vous pouvez détacher votre ceinture maintenant, nous avons décollé. Souhaiteriez-vous boire quelque chose ?

— Oui. La même chose qu'a bue le monsieur, répondit Eva en montrant l'homme endormi.

— Un cognac ? Oh, mademoiselle, je crains que ce ne soit pas possible ! Un jus de fruits serait peut-être plus adapté, vous ne croyez pas ?

— Oui. Un jus de fruits.

L’hôtesse se hâta dans le couloir pour aller chercher sa boisson.

Elle semblait heureuse de lui être utile. Peut-être était-elle payée précisément pour cela : être utile.

Les sièges de première classe étaient grands, moelleux et confortables. On aurait même pu y dormir : sans plus se préoccuper de ce qu’il convenait de faire faire au corps d’Eva Skinner, X.A.N.A. aurait pu en profiter pour réfléchir calmement.

Il y avait tant de choses auxquelles penser : par exemple, comment se lier d’amitié avec les enfants et gagner leur confiance.

Et surtout, comment les tuer.

20

LE PREMIER JOUR D'ÉCOLE

(France, Région Parisienne, 10 janvier)



Yumi, Jeremy, Odd, Aelita et Ulrich arrivèrent devant le portail de Kadic avec dix minutes de retard.

À la fin de cette nuit éprouvante, ils avaient fini par s'écrouler de sommeil. À peine une heure plus tard, le réveil sonnait. Et voilà qu'ils se trouvaient de nouveau au collège, haletants, les yeux bouffis de sommeil.

— C'est reparti…, commenta Odd,

— Nous avons deux heures de cours de chimie, annonça Jeremy en jetant un œil sur l'horloge.

— Moi, j'ai histoire, annonça Yumi. Et je dois me mettre un coup de pied aux fesses illico presto, parce qu'à cette heure-ci, la prof est déjà entrée en classe!

— Mais non! répliqua Odd, contrarié. Je voulais dire… c'est reparti avec L'Ermitage et Lyoko !

— Ah, oui! Cela me semble évident, approuva Jeremy. Nous allons rechercher la mère d'Aelita. Mais nous laisserons éteint le super-calculateur.

Aelita portait au cou le médaillon donné par son père.

Ulrich sourit :

— Avant de s'atteler à tout cela, on a un peu de temps, non ?

Yumi fit passer son sac rempli de livres d'une épaule sur l'autre.

— Ma prof d'histoire, elle, elle n'attend pas ! Les amis, il faut que je file.

— On se voit à la cantine à midi ?

— D'accord. Bonne reprise de cours à tous les quatre! répondit Yumi avant de franchir le portail et de suivre le flot des collégiens.

C'était le 10 janvier et il avait fini de neiger.

Un pâle soleil perçait à travers les nuages et faisait scintiller le sel qui recouvrait les rues. Le petit chemin du collège était maculé d'empreintes de pieds. Cinq enfants qui tombaient de sommeil se mirent à courir sur le sentier gelé. Heureux d'être encore ensemble, après tout ce qu'ils avaient traversé.

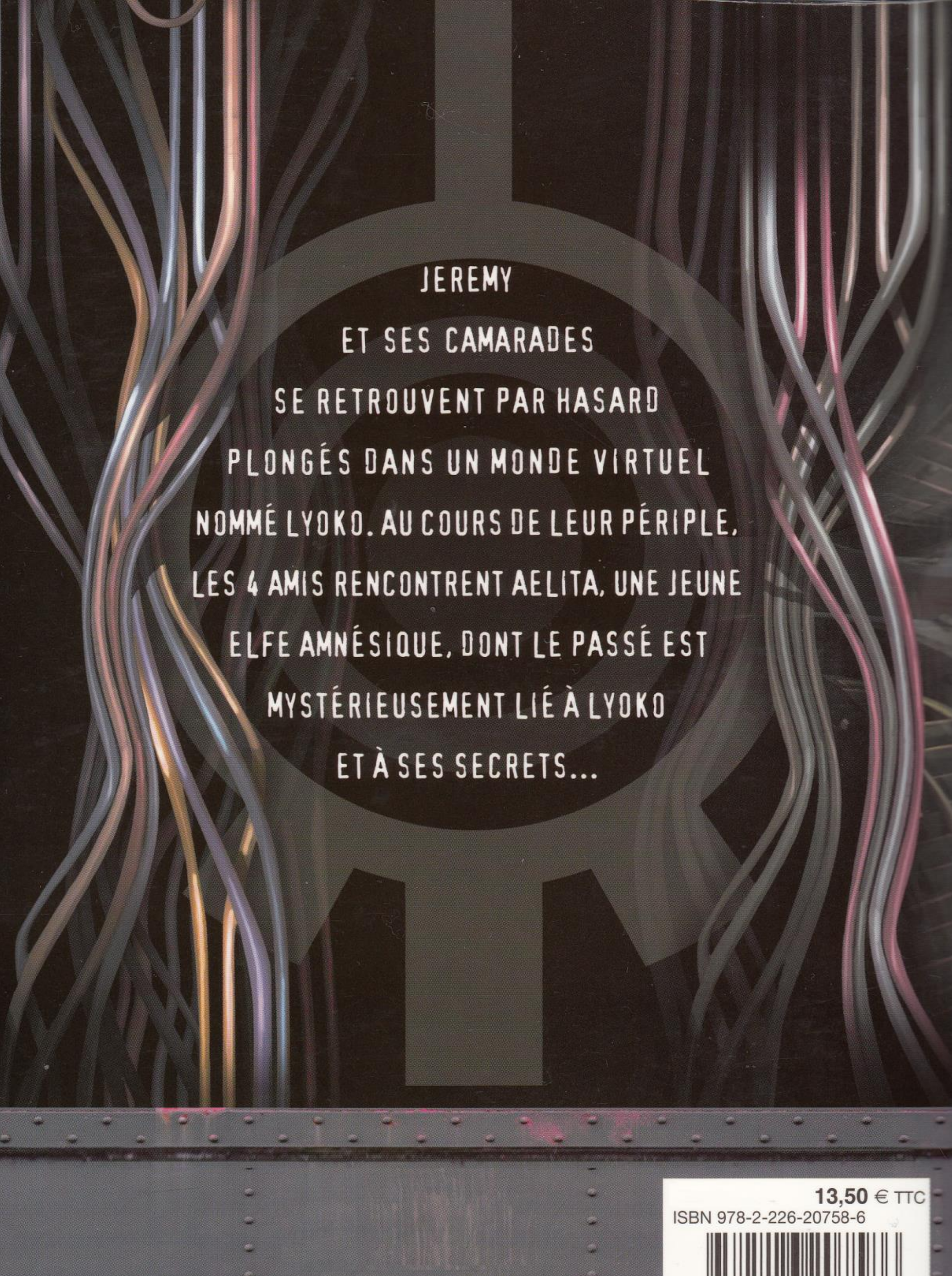
Devant eux, le bâtiment principal du collège se dressait, imposant et sévère. Mais il n'avait rien de menaçant. Le soleil

d’hiver se reflétait sur les vitres des fenêtres closes et le portail était grand ouvert pour les accueillir.

Ils entrèrent d’un pas décidé.

Table

Composition : Nord Compo
Impression : Normande Roto Impression s.a.s. en août 2010
Editions Albin Michel
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr
Dépôt légal : septembre 2010
Imprimé en France



13,50 € TTC
ISBN 978-2-226-20758-6
9 782226 207586

ALBIN MICHEL
www.albin-michel-licence.fr